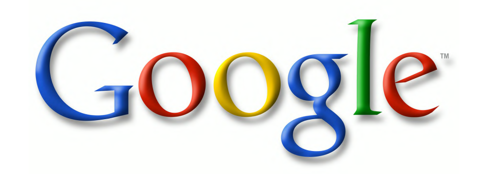
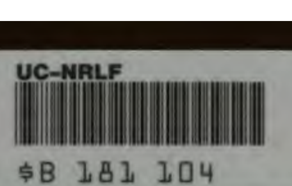



UC-NRLF
$B 181 104

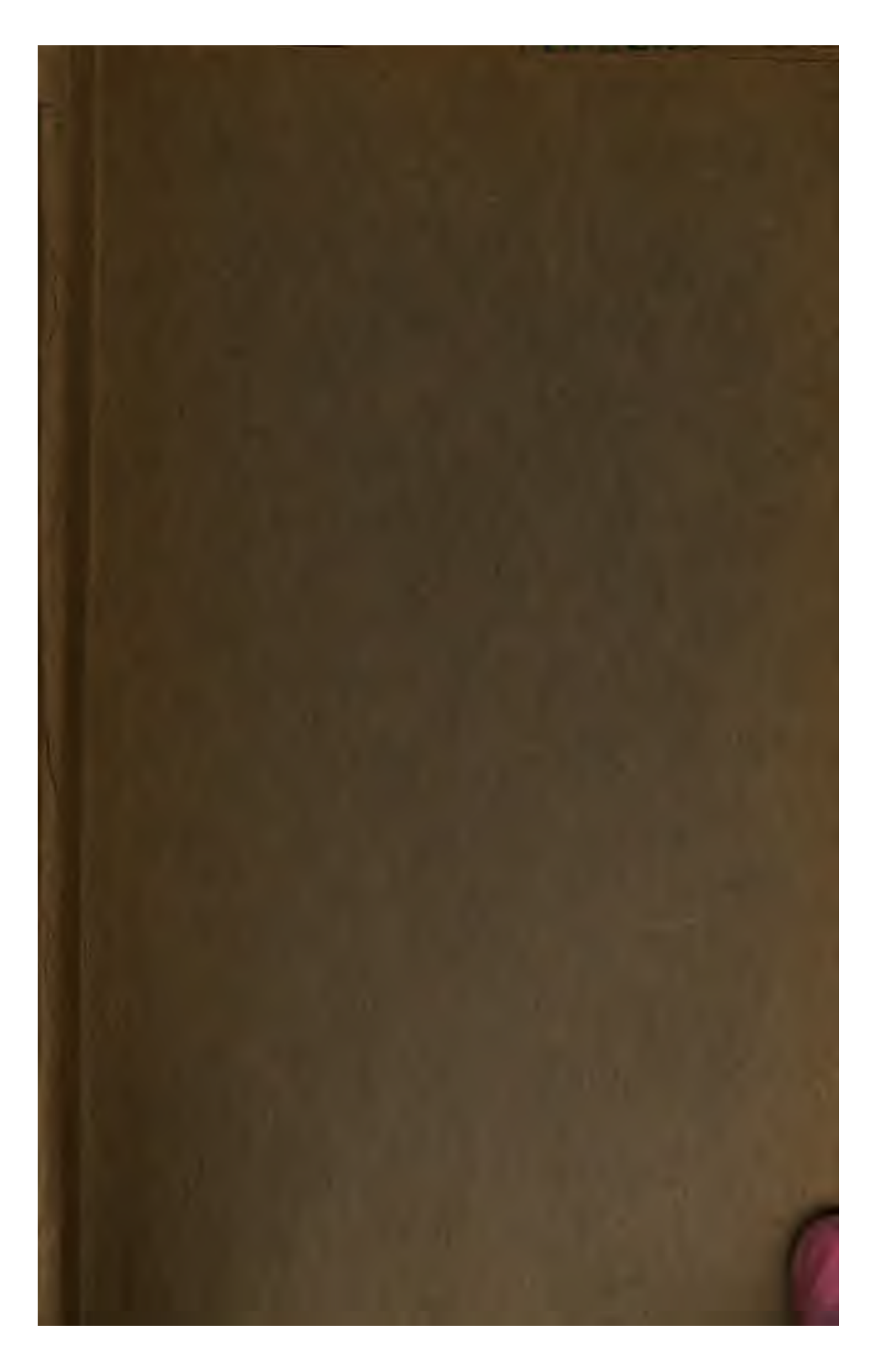

ALTE · VOLARE · VOLO


University of California




ALTE · VOLARE · VOLO





BIBLIOTHÈQUE
D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

LES TCHÈQUES

ET

LA BOHÊME CONTEMPORAINE

ESSAI D'HISTOIRE ET DE POLITIQUE

PAR

JEAN BOURLIER

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1897

LES TCHÈQUES

ET LA

BOHÊME CONTEMPORAINE

A LA MÊME LIBRAIRIE

Histoire de l'Autriche, depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours, par L. Asseline, 1 volume in-12, de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*, 3e édition. 3 fr. 50

LES

TCHÈQUES

ET LA

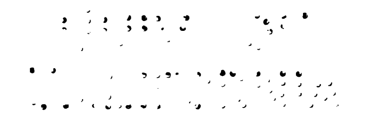
BOHÊME CONTEMPORAINE

ESSAI

D'HISTOIRE ET DE POLITIQUE

PAR

JEAN BOURLIER



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1897

A Monsieur FLOURENS

DÉPUTÉ

ANCIEN MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Monsieur,

L'alliance franco-russe dont les manifestations enthousiastes de Cherbourg, de Paris et de Châlons ont attesté le caractère définitif, est bien un peu votre œuvre, œuvre dont votre cœur de patriote peut être fier.

Voulez-vous me permettre de solliciter votre haut patronage en faveur d'une modeste manifestation pour une autre alliance, alliance sinon de fait, au moins de cœur?

Cette alliance de cœur dont j'entends parler a d'ailleurs toujours existé, et la manifestation à laquelle je vous demande de vous associer en sa faveur, doit être la simple affirmation publique de la foi que nous avons toujours

gardée à la Bohême comme elle-même nous en a toujours gardé une inviolable.

En 1871, lors de l'année terrible, les seuls membres d'un corps constitué d'Europe qui protestèrent ouvertement contre le vandalisme des Prussiens, le bombardement de Paris et l'annexion de l'Alsace-Lorraine, ce furent les députés de Bohême.

Jamais depuis la nation tchèque n'a séparé des vœux qu'elle formait pour son relèvement national propre les vœux qu'elle formait pour que la France reprît en Europe le rôle que lui assignent son passé et son avenir.

Nuls plus que les Tchèques n'ont cessé de combattre avec nous et la Triple-Alliance et l'hégémonie prussienne, et nuls n'ont davantage et d'un cœur plus satisfait applaudi aux manifestations franco-russes.

Quant à nous, avons-nous rendu à ce vaillant petit pays de Bohême les marques d'affection et les témoignages de sympathie qu'aurait dû nous inspirer son attitude envers la France?

Pour être loyaux et sincères, nous devons reconnaître que non.

Je n'ai certes pas la prétention de vouloir me faire le redresseur de nos torts à l'égard des Tchèques, ni le héraut d'un mouvement d'opinion réparateur en leur faveur.

Ce serait sotte présomption de ma part.

Ma voix est trop faible, trop inconnue, ma plume trop inhabile et le petit livre que je vous dédie trop modeste, trop incomplet, trop informe même pour pouvoir me permettre aucune ambition de ce genre.

Cependant, si vous daignez agréer l'hommage de ce petit essai, si vous daignez le recommander au public de votre voix autorisée, peut-être pourra-t-il faire connaître un peu mieux qu'il ne l'est ce pays de Bohême où nous sommes si sincèrement aimés.

En tout cas, Monsieur, le salut cordial par vous ainsi envoyé à nos amis de là-bas, à ces amis qui vous affectionnent si vivement, à ces amis de vieille date, à ces amis qui ne nous ont jamais oubliés et dont toute l'ambition est

« *que le jour où ils auront obtenu leur liberté et conquis en Autriche la part de puissance politique qui leur est due; le jour où la Bohême occupera proportionnellement à ses forces une situation en Europe, ils puissent tenir en échec les projets occultes ou manifestes de l'Allemagne* », y réchauffera bien des courages et des sympathies, réparera bien des oublis qui parfois les ont terriblement peinés, et scellera publiquement l'alliance de cœur dont je vous parlais plus haut.

C'est œuvre à faire pour le député, l'ancien ministre patriote que vous êtes.

Je vous le demande à ce titre et vous en serai reconnaissant.

Jean Bourlier.

Monsieur,

Vous avez entrepris de tracer une rapide esquisse de l'histoire du peuple tchèque; je n'en connais pas de plus attachante dans son héroïque simplicité.

Aucun peuple n'a plus souffert sous la pression du joug étranger. Un moment on a pu croire qu'il avait disparu de la carte d'Europe. Aujourd'hui encore, après des siècles de luttes ininterrompues et d'efforts incessants, combien aura-t-il encore à souffrir pour reconquérir la glorieuse place au soleil qu'il occupait autrefois et à laquelle il a pourtant droit aujourd'hui comme autrefois, aujourd'hui plus qu'autrefois si la stoïque vertu et le dévouement à la patrie sont encore des titres de considération pour les peuples comme pour les hommes?

N'importe, vous avez foi dans son avenir, dans le triomphe définitif de ses légitimes

revendications et vous avez raison, car la fortune finit toujours par sourire aux nations qui ignorent les défaillances et les lâches compromissions.

Honneur donc à vos efforts, puissiez-vous populariser parmi nous ce sentiment tenace du patriotisme en éveil qui fait que, comme on résiste à l'invasion de l'étranger pendant la guerre, on résiste à sa pénétration pendant la paix.

C'est ce sentiment qui a permis aux Tchèques de reconstituer leur histoire, leur langue, leur littérature, leurs traditions et leurs lois que le vainqueur croyait à jamais ensevelies avec les héros morts pour leur défense.

Honneur à votre patriotique tentative et salut aussi au peuple fier de la Bohême. Il sait que le relèvement de notre grandeur nationale est, pour lui, un précieux gage d'indépendance et qu'en travaillant pour l'alliance franco-russe, nous ne l'avons pas oublié.

FLOURENS.

21 *avril* 97.

LES TCHÈQUES

ET

LA BOHÊME CONTEMPORAINE

INTRODUCTION

« Le gouvernement ne connaît pas de question tchèque. »

Ainsi s'exprimait, le 4 février 1894, le prince de Windischgraëtz, président du conseil des ministres de l'empire austro-hongrois.

Le noble prince commettait une bien singulière erreur en s'exprimant ainsi : erreur impardonnable si elle eût été commise par le chef du gouvernement de n'importe quelle puissance européenne, et qui était simplement monstrueuse d'ignorance des faits passés ou de dédain des faits présents, de la part du chef d'un gouvernement autrichien. D'ailleurs le prince de Win-

dischgraëtz ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur et sa conviction dut singulièrement se modifier à l'égard de la question tchèque, lorsque au mois de juillet 1895 le ministère de coalition qu'il présidait et dont M. de Plener, le grand chef des libéraux allemands, était le plus bel ornement, dut se retirer sous les coups de la contre-coalition des Tchèques, des Slovènes et des conservateurs du club Hohenwart, à propos de la minuscule affaire du lycée de Celj.

La question tchèque existe. Elle a une histoire; notre éminent compatriote, M. Denis, professeur à la Sorbonne, l'a écrite dans son beau livre « *La Fin de l'Indépendance de la Bohême* ».

La question tchèque a aussi son actualité.

La Bohême, cette petite nation autrefois indépendante et depuis courbée sous le joug de l'empire austro-hongrois, n'a jamais cessé de revendiquer ses libertés passées, son autonomie, et depuis quelques années le parti national bohémien, qui prendra bientôt une place considérable dans l'histoire de l'Europe, secouant la poussière des siècles, remontant aux sources mêmes de sa vie, vivifié par le souffle démocratique parti

des classes rurales et par lui débarrassé de la pression des éléments étrangers qui trop longtemps l'avaient débilité, annihilé, ne cesse de poursuivre avec un infatigable courage la conquête de son indépendance perdue. Dans le cours de ce siècle on a vu la nation tchèque, terrassée à la bataille de la Montagne Blanche, renaître à la vie, et le peuple tchèque se transformer, se fortifier jusqu'à devenir un puissant élément national et s'élever peu à peu de l'état le plus bas à un tel degré qu'il faut aujourd'hui compter avec lui.

La question tchèque n'est pas une question de minime importance, c'est une question de vie ou de mort pour l'Autriche.

M. Gustave Eim, l'un des chefs les plus distingués du parti tchèque, a dit : « *Sans réconciliation avec le peuple tchèque, point d'Autriche consolidée, pas même d'Autriche.* » Et cela est indiscutable pour quiconque connaît la situation de l'empire austro-hongrois, les éléments hétérogènes qui le composent, la force centrifuge qui le possède et qui tend sans cesse à en désagréger les parties diverses.

Mais la question tchèque a une importance plus vaste encore.

C'est une question européenne, internationale.

Située dans des contrées entourées de murailles naturelles, la Bohême constitue la forteresse la plus imprenable de l'Europe. Sa position stratégique est telle que Bismarck a pu dire avec raison : « *que celui qui la posséderait serait le maître de l'Europe* ». Enfin le peuple tchèque entouré d'Allemands de tous côtés forme l'avant-garde occidentale de la grande armée slave.

Dans cet état, il est évident que le règlement de la question bohémienne dans le sens de l'autonomie des pays dépendant de la couronne de Bohême est une question d'ordre international.

La question tchèque, à quelque point de vue qu'on se place, offre un intérêt de premier ordre aux méditations des hommes d'État de l'Europe entière.

Pour nous, Français, elle a un intérêt particulier.

Les faits qui se produisent en Bohême seront peut-être la cause d'une évolution qui s'imposera

au gouvernement de Vienne, en dépit des calculs de la Triple-Alliance dont la population autrichienne semble ne supporter les étreintes qu'avec un sentiment visible de malaise.

En outre, c'est un spectacle des plus instructifs pour nous que celui de la renaissance à la fois intellectuelle et politique que nous offre la Bohême à l'heure présente; cette renaissance qui ne se cantonne pas dans un dilettantisme stérile et résigné à l'impuissance, mais aspire à replacer le pays au rang des nations vivantes, et à lui faire secouer le joug de toute tutelle étrangère. En effet, si les écrivains tchèques sont des littérateurs de premier ordre, ils sont aussi d'intrépides lutteurs pour la cause nationale. A la tribune, au Parlement comme dans les assemblées populaires, les écrivains et les orateurs tchèques ont affronté les plus violents orages et prononcé des harangues enflammées auxquelles leurs adversaires mêmes ont dû accorder l'hommage de leurs applaudissements.

Le réveil de la Bohême, c'est le réveil d'un peuple qui, submergé pendant deux siècles sous les alluvions sans cesse renouvelées des invasions

allemandes, revient à la vie et reprend de fières allures avec lesquelles il faudra désormais compter.

Aussi bien toutes nos sympathies ne doivent-elles pas être acquises à la cause d'un peuple qui nous a de tout temps donné des gages d'une amitié loyale et désintéressée ?

Le roi Jean de Bohême combattait dans nos rangs et se faisait tuer pour nous par les Anglais à la bataille de Crécy.

En 1870, les députés tchèques de la Diète de Prague (corps législatif du pays) furent à l'étranger le seul corps officiel qui proclama solennellement ses sentiments de solidarité avec la France et lança une protestation indignée contre le vandalisme des Teutons assiégeant et bombardant Paris.

Pourrions-nous, nous Français, oublier tout cela et les déclarations formulées par l'un des plus éminents représentants du parti jeune-tchèque au Reichsrath :

« *Nous, Tchèques, nous sommes les adversaires résolus de la Triple-Alliance et surtout de la double alliance austro-allemande. Nous sommes les adversaires obstinés de l'alliance austro-alle-*

mande parce que, à l'intérieur, elle fortifie la situation déjà prépondérante des Allemands et des Magyars, bien que ces derniers ne doivent pas se dissimuler que le jour où le drapeau des Hohenzollern flottera à Prague et à Trieste, leur état et leur nationalité s'effondreront aussi sous le poids de la suzeraineté de l'Allemagne; et parce que à l'extérieur elle menace la France.

« Nous, Tchèques, nous avons éprouvé à la confirmation de l'entente franco-russe la joie la plus profonde, car nous sommes las de la prépondérance de l'Allemagne. Nous nous réjouissons de l'alliance franco-russe parce que nous y voyons en même temps qu'une sauvegarde de notre nationalité une garantie pour la paix générale.

« Tout le monde slave en Bohême a acclamé avec une joie sincère les événements de Cronstadt et de Toulon. Nous, nous aimons et vénérons la France parce qu'elle est le pays de la liberté et du progrès, le séjour hospitalier où nos artistes trouvent une seconde patrie; parce qu'elle est la bienfaitrice de l'humanité, l'ennemie de la routine aussi bien dans les lettres que dans les sciences ;

en un mot parce que sur son sol fleurit la véritable démocratie progressiste.

« Le jour où nous aurons obtenu notre liberté et conquis en Autriche la part de puissance politique qui nous est due, le jour où la Bohême occupera proportionnellement à ses forces la situation qui lui convient en Europe, elle tiendra en échec les projets occultes ou manifestes des Allemands[1]. »

(1) Gustave Eim. *Vie contemporaine*, mars 1892.

I

UN COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE

Un peuple de race slave, environné de tribus germaniques, ne pouvait avoir d'autre histoire que celle d'une lutte constante contre des envahisseurs qui ont toujours convoité le bien d'autrui.

C'est aussi bien toute l'histoire de la Bohême depuis des siècles.

Sauvegarder leur indépendance et affirmer leur nationalité, les Tchèques n'ont pas eu d'autre objectif pendant toute la période au cours de laquelle les nations européennes ont pris naissance et poursuivi le cours de leur développement historique. Avec des alternatives de succès et de revers, la Bohême réussit longtemps à se dérober à la suzeraineté de l'empire germanique et résista avec une indomptable opiniâtreté à toutes ses

tentatives d'ingérence. Pour se rendre compte de cette lutte héroïque, il faudrait lire en entier le remarquable ouvrage de M. Denis dont j'ai déjà parlé : *La Fin de l'Indépendance de la Bohême*.

Ce fut en 1525 que la catastrophe subie par les Français à la bataille de Pavie, cette bataille que les Allemands aiment à appeler le premier Sedan, mit fin à la lutte entre les Valois et les Habsbourg par la captivité de François I[er] et la victoire de Charles-Quint. Ce triomphe des Habsbourg amena, un an plus tard après la mort du roi Louis II, qui se noya dans les marais de Mohatch, la prise de possession par cette dynastie des trônes vacants de Bohême et de Hongrie; le frère de l'Empereur fut élu, et ainsi se forma l'union des trois couronnes, dont la France alors abattue ne pouvait ni diminuer ni entraver les efforts et les progrès.

Placée à la tête de ces trois pays réunis sous le même sceptre, la dynastie des Habsbourg n'a jamais cessé de consacrer tous ses efforts à amener une centralisation systématique et à faire perdre complètement à ces Etats leur indépendance. Dans cette entreprise elle se heurta, aussi

bien à l'ouest en Bohême qu'à l'est en Hongrie, à une opposition acharnée.

Le mouvement dirigé en Bohême par Jean Huss et Ziska, au xve siècle, contre la suprématie de Rome n'eut pas seulement un caractère religieux : il eut surtout un caractère national et démocratique et visa avant tout le favoritisme allemand en pleine effervescence à l'époque de Charles IV; et le soulèvement du peuple tchèque au commencement du xviie siècle ne fut que la continuation dans ce sens de la révolte hussite. Mais écrasés après une lutte héroïque à la bataille de la Montagne Blanche, les Tchèques révoltés durent se soumettre et la Bohême cessa d'exister depuis comme état indépendant (1620).

Ferdinand II consolida, par une organisation nouvelle du pays, le pouvoir central au détriment de l'autonomie nationale, et par des proscriptions et des confiscations de biens en masse fit expier durement à la noblesse et au peuple bohémiens leur amour de l'indépendance. L'œuvre de Ferdinand II fut continuée par ses successeurs jusqu'à ce que l'Impératrice Marie-Thérèse, après une nouvelle tentative de révolte de la noblesse pour

mettre sur le trône de Bohême une autre dynastie que celle des Habsbourg, supprima en 1741 la dernière forme représentative de ce royaume, la chancellerie aulique bohémienne à Vienne.

Depuis, l'intrusion de l'élément germanique sur le sol de Bohême s'est effectuée systématiquement, tendant à refouler l'élément slave dans la région qui confine à la Silésie et à la Moravie.

Cependant, quoi qu'ait fait la pression gouvernementale, il n'y a pas eu de fusion, et il n'y en a pas de possible entre les deux éléments allemand et slave. Pour le Slave, l'Allemand a toujours été *le muet, le lourdaud qui opprime*, a justement dit Emile Ollivier. Les communes rurales sont presque toujours occupées par une seule nationalité : les unes par des indigènes slaves, les autres par des colons allemands et il n'y a entre les deux populations d'autres relations que celles qu'amènent forcément les nécessités du trafic et des échanges et les exigences d'une administration commune. La langue tchèque, qui est un des dialectes les plus cultivés des langues slaves, parlée par plus de treize millions de Slaves en Autriche, est incompréhensible pour l'Allemand

qui ne l'apprend qu'avec difficulté ; le Slave, de son côté, reste rebelle à l'enseignement de la langue allemande pour laquelle il professe une aversion marquée.

On se figure aisément les difficultés quotidiennes que provoque la juxtaposition d'éléments aussi hostiles et qui ne veulent pas se comprendre.

A l'avènement de l'empereur Ferdinand V, dernier roi couronné de Bohême en 1836, la dynastie des Habsbourg pratiquait encore dans toute sa rigueur le régime du pouvoir absolu, et l'appliquait indistinctement à toutes les parties de l'empire.

Inféodés aux traditions de l'absolutisme, les sujets allemands se soumettaient sans répugnance à ce régime, parce que, en définitive, ils étaient les maîtres absolus du pays ; ils avaient le monopole de tous les privilèges et pouvaient traiter les provinces en pays conquis, tandis que les Magyars et les Slaves ne supportaient, eux, le joug qu'avec impatience.

Au souffle des événements qui, en 1848, ébranlèrent la vieille Europe, la Hongrie se leva. On sait avec quelle impitoyable rigueur fut réprimée son héroïque insurrection.

Les Tchèques, eux aussi, élevèrent la voix pour réclamer leurs droits méconnus, aussi bien en Bohême qu'en Moravie et en Silésie. La nation tchèque releva la tête, réclama ses droits. Le 11 mars 1848, fut convoquée à Prague une assemblée qui est restée célèbre sous le nom d'assemblée des bains de Saint-Venceslas. Pour la première fois dans une assemblée publique en Bohême, des discours furent prononcés en langue tchèque. Puis on résuma dans une déclaration composée de 14 articles les principaux desiderata de la nation, à savoir : la suppression de la corvée, l'égalité de la langue tchèque avec la langue allemande, la réunion de tous les pays de la couronne de Bohême (Bohême, Moravie, Silésie) dans une diète générale où non seulement les anciens états, mais aussi et surtout le peuple devaient être représentés.

Effrayé du mouvement qui se manifestait ainsi, le ministère viennois présidé par Pillersdorf concéda, par lettres patentes du 8 avril 1848, le droit égal des deux langues tchèque et allemande en Bohême et la création à Prague, pour le royaume de Bohême, d'autorités supérieures et respon-

sables, en même temps qu'il autorisait les représentants des villes importantes et du pays plat, élus par vicariat, à prendre part aux délibérations de la diète.

Mais pendant que le ministère de l'Empereur Ferdinand agissait ainsi pour parer aux difficultés que créait l'état des esprits en Bohême et que les députés du gouvernement intérimaire de Prague se trouvaient à Inspruk pour conférer avec l'Empereur lui-même sur l'accomplissement des réformes promises par ses ministres, les Allemands de l'Allemagne et de l'Autriche, voulant à tout prix rétablir l'empire germanique, convoquaient un parlement à Francfort. Les Tchèques refusèrent d'y prendre part et d'y envoyer aucun représentant. De plus, afin de donner une expression vigoureuse à leur opposition à ce projet de parlement, ils convoquèrent eux-mêmes un congrès général de tous les Slaves, à Prague. Le but de ce congrès était « d'affermir l'esprit de solidarité entre les Slaves de l'Autriche, de protester contre l'incorporation dans le nouvel empire allemand des pays de la monarchie dont les habitants n'étaient pas allemands, de s'allier pour agir en commun dans

l'intérêt national et politique, d'envoyer au souverain une adresse dans laquelle seraient exposés les besoins et les désirs des Slaves, enfin d'adresser à tous les peuples de l'Europe un manifeste sur la situation des nations slaves en Autriche ».

Ce congrès s'ouvrit le 2 juin 1848. Trois cent quarante délégués de toutes les nations slaves d'Autriche y prirent part, Bohêmes, Slovaques, Polonais, Russes, Slovênes, Illyres, Croates, Serbes. Le 14 juin devait avoir lieu la séance de clôture. Le 12, des troubles éclatèrent. La population de Prague, surexcitée par les tentatives des Allemands, résista à la troupe qui voulait l'empêcher de manifester. Des barricades furent élevées : un conflit sanglant eut lieu entre le peuple et l'armée. Le 17, les rebelles durent se soumettre.

Alors le congrès slave fut dispersé. Prague fut mis en état de siège ; des conseils de guerre jugèrent les délinquants et le gouvernement de Vienne profita de ces événements pour ne pas remplir les promesses qu'il avait faites. Puis, quand la révolution survenue à Vienne le 6 octobre fut vaincue, et que le Parlement de

Vienne eut été transféré à Kremsier, la réaction éclata en Bohême, violente, terrifiante, comme dans tous les autres pays de l'empire. L'œuvre de germanisation à outrance recommença de plus belle. L'autonomie des communes et des pays, le jury, la liberté de la presse, l'égalité de la langue tchèque et de la langue allemande dans l'administration et dans l'école, tout fut supprimé. Le rétablissement de l'absolutisme fut complet, et pour de longues années.

Ce fut seulement en 1860, à la suite de la campagne qui aboutit à la perte de ses provinces italiennes, que François-Joseph essaya de calmer les esprits en promettant à ses sujets certaines réformes.

Dans un premier acte qu'on appelle diplôme d'octobre 1860, François-Joseph proclama qu'il voulait régner en souverain constitutionnel. Mais au lieu de proclamer la Constitution de 1849 votée par le corps constitutionnel ou de permettre aux représentants du peuple librement élus de conférer sur une Constitution nouvelle, le ministre Schmerling fit proclamer en février 1861 une Constitution octroyée qui était tout le con-

traire d'une Constitution démocratique. Au lieu d'assurer l'égalité des nationalités, au lieu de créer une représentation populaire, interprète des vœux du peuple, elle créa une oligarchie de la pire espèce, l'oligarchie de la propriété brutale et égoïste qui rendait impossible tout progrès sérieux.

Les libéraux allemands acceptèrent volontiers ce pastiche de Constitution parce qu'elle leur assurait l'hégémonie dans tout l'empire, parce qu'elle était germanisatrice et centraliste. La Hongrie, elle, et non seulement les Magyars mais tous les peuples, les Roumains, les Serbes, les Croates inaugurèrent, au contraire, une violente opposition passive contre cette Constitution bâtarde qui était destinée à annihiler les droits d'État de la Hongrie. On refusa de payer les impôts, de fournir les recrues.

En fin de compte, grâce à cette opposition et au désastre de Sadowa, lorsque le traité de Prague eut définitivement exclu l'Autriche de l'Allemagne, en 1867, eut lieu le rétablissement complet des droits d'État de la Hongrie. Le comte de Beust, chargé par François-Joseph de

rétablir l'Empire sur de nouvelles bases, substitua au centralisme absolu le dualisme austro-hongrois qui a scindé la monarchie autrichienne en deux parts bien distinctes. L'Empereur se fit couronner Roi à Buda-Pesth qui devint le siège d'un gouvernement nouveau, et les Magyars ont depuis, leur Constitution particulière, leur parlement et leur ministère distincts de ceux de l'Empire.

Tandis que les Magyars, grâce à une opposition inébranlable à la Constitution de 1860, obtenaient en 1866 le rétablissement complet des droits d'État de la Hongrie, en Bohême l'opinion publique, de 1860 à 1866, se montra peu énergique dans la défense des droits de ce royaume. Sous l'influence de l'aristocratie, les députés tchèques se contentèrent de demander au Parlement de Vienne la satisfaction des griefs de leur nation, au lieu de poursuivre l'autonomie pleine et entière de la Bohême. Ces députés ne tardèrent pas à comprendre qu'ils n'aboutiraient à rien ainsi, qu'ils ne pouvaient rien contre une majorité centraliste et germanique, et dès 1863 ils s'abstinrent

de siéger au Parlement de Vienne. Mais le mal était fait.

La Diète de Bohême qui, en 1861, sur la proposition du cardinal Schwartzenberg, avait voté à l'unanimité des députés tchèques et allemands une adresse à l'Empereur, le priant de se faire couronner Roi de Bohême, modifia bientôt son attitude. Tandis que les Allemands du Parlement de Vienne, comprenant qu'il leur était impossible de dominer l'Empire entier, cédaient aux Magyars l'hégémonie sur toute la Transleithanie pour mieux assurer leur hégémonie sur l'autre moitié de la monarchie, et donnaient la Hongrie pour garder la Bohême, l'opposition tchèque fut persécutée par tous les moyens que peut prendre une police absolutiste ayant à son service des moyens aussi empreints d'absolutisme que ceux qui lui conféraient les ordonnances de 1854; les rédacteurs des journaux de l'opposition, les organisateurs de meetings furent condamnés à des années de prison, à des milliers de florins d'amende, et les députés tchèques durent s'abstenir de la diète de Bohême comme ils l'avaient fait déjà au Parlement de Vienne.

Cependant si le dualisme donnait pleine satisfaction aux Magyars, il consacrait la subordination des Slaves et surtout des Tchèques aux Allemands de la Cisleithanie. Dans la monarchie austro-hongroise, que devenaient les Slaves de la Cisleithanie qui représentent un élément numérique de près de 14 millions c'est-à-dire les deux tiers de la population? Ils demeuraient toujours soumis au bon plaisir et au pouvoir discrétionnaire des fonctionnaires allemands. Sans doute la loi constitutionnelle de 1867 autorisait l'usage de la langue du pays dans les écoles et dans certains actes publics. Mais dans la pratique tout dépendait des fluctuations de la politique du cabinet de Vienne.

Si ingénieuse que fût la combinaison élaborée par le comte de Beust, elle n'était qu'un palliatif insuffisant, et ne donnait en rien satisfaction aux légitimes desiderata de la Bohême.

II

DES CONSTITUTIONS DE 1861 A 1867

Elles sont bien curieuses, les Constitutions d'Autriche de février 1861 et décembre 1867.

Elles proclament hautement les libertés de la presse, d'association ou de réunion : mais elles ont soin de n'abolir aucune des ordonnances en vigueur au temps de l'absolutisme. Or, en vertu de ces ordonnances, un simple commissaire de police peut suspendre, *quand il lui plaît*, toutes ces libertés. Il y a des jurys établis pour connaître des délits de presse ; mais la police, en vertu des ordonnances maintenues, peut confisquer un journal pour un article quelconque, sans être obligée de poursuivre le journal confisqué devant le jury, lequel annulerait vraisemblablement, en bien des cas, la confiscation opérée par la police.

On voit d'ici le jeu qui peut se jouer et se joue d'habitude.

Mais le point remarquable de ces Constitutions, ce qui en fait la véritable originalité, c'est la construction merveilleuse de la fameuse *géométrie électorale*, c'est-à-dire d'un système électoral qui assure à la minorité allemande de l'empire autrichien une majorité certaine, absolue et assurée, en toutes sortes d'élections. Cette géométrie électorale a été faite suivant des calculs si bien combinés que, sur la population totale de l'empire, 36 p. 100 de sujets allemands ont 117 députés pour les représenter, tandis qu'une population de sujets slaves représentant 60 p. 100, et plus, de la population slave de l'empire, n'a que 136 députés sur les 353 députés du Reichsrath de Vienne.

Cette majoration des représentants de la population allemande de l'empire autrichien, au détriment des droits et des intérêts de la population slave, n'était possible que par des combinaisons artificielles du système électoral. Et ce sont ces combinaisons artificielles qui, en réalité, constituent tout le fond des Constitutions de 1861 et de 1867.

Pour les réaliser, on a divisé les électeurs en quatre groupes ou curies : 1° les propriétaires des domaines ; 2° les chambres de commerce ; 3° les électeurs des villes et des bourgs industriels ; 4° les électeurs des communes rurales.

Entre ces quatre groupes ou curies, les sièges de députés sont répartis de telle sorte qu'en Bohême, par exemple :

Quatre cent cinquante deux propriétaires des domaines ont 23 députés ;

Cent quatre-vingt-six membres des cinq chambres de commerce ont 5 députés ;

Quatre-vingt-douze mille huit cent quarante et un électeurs de villes ont 32 députés ;

Deux cent trente six mille quatre cent quatre-vingts électeurs de communes rurales ont 30 députés ;

Un million deux cent mille habitants payant moins de 5 florins d'impôts directs par an n'ont aucun droit électoral.

Si, du moins, il existait une proportion convenable entre le nombre de députés des diverses

catégories d'électeurs et le chiffre d'impôts que les électeurs paient ! Mais il n'en est rien.

Les propriétaires des domaines paient 40 millions de florins.

Les habitants des villes paient 106 millions de florins.

Les habitants des communes rurales, 127 millions de florins.

Et l'on dit que la répartition électorale est basée sur la répartition des intérêts !

Mais ce n'est rien encore.

Malgré tout, la prépondérance germanique fût restée incertaine, étant donné la grande majorité des Slaves dont est faite la population de l'empire, si l'on n'avait pris d'autres mesures pour en sauvegarder l'existence à tout prix. Aussi bien, quand on a établi les districts électoraux, on a opéré de telle sorte qu'en tout pays la majorité fût assurée aux Allemands.

C'est d'abord le groupe ou curie des propriétaires de domaines qui, presque tout entier entre les mains de l'aristocratie, est à l'absolue discrétion du gouvernement, quel qu'il soit. Il se compose, au Parlement de Vienne, de 88 députés

dont 44 Allemands, 20 Polonais toujours dévoués au gouvernement quand il ne touche pas aux intérêts de la Galicie, c'est-à-dire de la fraction aristocratique des Stanczyks, des aristocrates « historiques » de Bohême, eux aussi, actuellement fidèles enfants de la majorité gouvernementale, et 4 Italiens.

Pour les chambres de commerce, la majorité allemande est aussi assurée. Et si dernièrement, en Bohême, le parti tchèque a conquis la majorité dans trois chambres de commerce, à Prague, à Pilsen et à Budweis, ce n'était vraiment pas dans les intentions des auteurs du système de la représentation des intérêts, qui avaient pris toutes mesures pour assurer la majorité aux Allemands gouvernementaux en Bohême, comme à Trieste et dans la Dalmatie.

Quant aux curies des villes et lieux industriels, les auteurs du système de la représentation des intérêts ont opéré de telle sorte que chaque village allemand, ayant seulement un semblant d'établissement industriel, a été classé comme lieu industriel et rangé dans le groupe des villes.

Les 32 arrondissements électoraux de ville se

composent de 195 communes dans lesquelles il y a :

2	communes de. .	1 000	habitants.
8	— . .	1 000 à 2 000	—
101	— . .	2 000 à 5 000	—
53	— . .	5 000 à 10 000	—
4	— . .	20 000 à 50 000	—
2	— . .	50 000	—

Or les communes qui, n'ayant que 2000 habitants, font partie de la curie des villes, sont exclusivement des communes allemandes ; de même, une grande partie de celles qui n'ont que de 5 à 10 000 habitants. Reichenberg, qui n'a pas encore 40 000 habitants, a 2 députés. Prague, au contraire, avec plus de 150 000 habitants, avec ses arrondissements comme la Nouvelle Ville, qui compte 76 000 habitants et le rayon de la Petite Ville (Petite Ville, Josefov, Vysehrad, Hradchany et Holechvice), qui en compte 58 000, a seulement 3 députés. Et les grands faubourgs de Prague, les grandes villes slaves de 41 000 habitants comme Zizkov et Vinohrady, d'autres lieux industriels comme Liben et Vysočany, comptant chacun plus de dix usines, sont classés dans le groupe des communes rurales qui n'ont même

pas le droit d'élection directe et élisent seulement un électeur par 500 habitants.

Le résultat de cette habile géométrie électorale est le suivant :

La Bohême, qui compte une population de 3 664 000 Slaves et seulement 2 159 000 Allemands, a 40 députés tchèques, 34 Allemands et 18 aristocrates historiques.

Dans la Moravie, où la proportion des Slaves en face des Allemands, est comme 2 est à 1, c'est encore pire. La minorité allemande de ce pays est représentée, dans le Parlement de Vienne, par la majorité des députés : la curie des propriétaires de domaines y est tout entière entre les mains des Allemands. Dans la Silésie, la majorité de la population, qui est tchèque et polonaise, ne compte qu'un député tchèque et un député polonais[1].

Au surplus, dans tous les pays mixtes, la situation est la même : au sud de la Styrie, dans la Carniotie, dans la Carinthie, sur le littoral de Trieste et dans la Dalmatie, on a tout fait pour

[1] Les dernières élections au Reichsrath (25 mars 1897) viennent de modifier sensiblement en leur faveur la représentation des Tchèques au Parlement de Vienne.

donner le plus de mandats possible à la minorité allemande ou italienne contre la majorité slave. Dans la Galicie, la loi électorale protège les Polonais au détriment des Ruthènes.

Partout, les lois de 1860 et de 1867 ont été faites contre les Slaves.

Partout les populations slaves de l'Empire ont droit de se plaindre de la situation politique créée par ces lois : constitution de l'inégalité de leur représentation au Parlement, restriction des libertés publiques, arbitraire de la bureaucratie impériale. C'est pourquoi, depuis le commencement de l'ère constitutionnelle, c'est-à-dire depuis 1860, les peuples slaves de l'Autriche ne cessent de mener campagne pour obtenir la parité des droits de leur nationalité avec celle des nationalités allemandes, car si cette parité leur a été garantie par la Constitution, elle ne l'a jamais été que sur le papier, et les Allemands sont toujours privilégiés.

III

LA POLITIQUE TCHÈQUE DEPUIS 1860

Que si toutes les nations slaves de l'Empire autrichien ont de légitimes griefs contre le système électoral et administratif auquel elles sont soumises, la Bohême a des griefs plus sérieux encore.

Les pays de la couronne de Bohême ont un droit incontestable, et incontesté par les monarques d'Autriche eux-mêmes, d'avoir une autonomie pleine et entière, de ne dépendre d'aucun gouvernement, d'aucun parlement étrangers. Le droit d'État de Bohême que Kossuth lui-même a proclamé être tout à fait égal au droit d'État de la Hongrie, n'a été aboli par aucun acte légal. Bien plus François-Joseph l'a solennellement confirmé, le 12 septembre 1871, par le célèbre rescrit dans lequel il s'exprime ainsi : « *Ayant*

en bonne mémoire les conditions du droit d'État de la couronne de Bohême, et la conscience de la gloire et de la puissance que cette couronne a communiquées à nos prédécesseurs, de même qu'en conscience de la fidélité inébranlable avec laquelle la population de Bohême a toujours appuyé notre trône, nous reconnaissons volontiers les droits de ce royaume et nous sommes prêts à renouveler cette confirmation par le serment au sacre du couronnement. »

Or, malgré cela, tandis que, depuis l'annexion de la Bohême à l'Empire, tous les souverains autrichiens, sauf Joseph II, s'étaient faits couronner Rois de Bohême et avaient prêté le serment de faire respecter les droits et les privilèges du Royaume, l'Empereur actuel n'a pu se décider, lui, à donner cette satisfaction à ses sujets de Bohême ; malgré ses solennelles promesses, les pays de la Bohême sont toujours soumis au gouvernement de Vienne, leurs intérêts moraux et matériels sont entre les mains d'un parlement qui se montre ou indifférent ou nettement hostile vis-à-vis les revendications des peuples slaves.

De là cette lutte incessante et toujours renouvelée d'un peuple intelligent, conscient de ses droits et de sa valeur, contre un état de choses où tout ce qui lui est nécessaire, instruction publique, voies de communication, etc., est entre les mains d'un gouvernement centraliste et ger manisateur qui a dégradé la Diète, le corps législatif de Bohême, au niveau d'un conseil général. Et encore les conseils généraux en France ont souvent, et sous plusieurs rapports, plus de droits et de pouvoirs que la Diète de Bohême n'en a pour l'administration de ce royaume qui subvient pour la plus grande partie aux besoins de l'Empire austro-hongrois. Grâce, en effet, à l'habile géométrie électorale dont j'ai parlé plus haut et qui fait le fonds de la loi électorale pour les Diètes comme pour le Reichsrath de Vienne, la Diète de Bohême compte 98 deputés tchèques, 71 Allemands, 74 aristocrates propriétaires des domaines et virilistes du haut clergé, alors que si l'on tenait compte du chiffre des impôts payés par les divers électeurs de ces députés elle devrait compter 135 députés tchèques, 72 Allemands et 36 grands propriétaires.

Cependant le gouvernement de Vienne, tandis qu'il accordait sous la pression des événements l'indépendance politique pleine et entière à la Hongrie, multipliait sans relâche ses efforts pour édifier la domination complète du parti allemand en Bohême et dans les pays dépendant de ce royaume. La Constitution de février 1867 ne s'étendit qu'à l'Autriche et ce n'était en réalité qu'une codification du pouvoir conféré au parti allemand. Et quand la Diète de Prague fut dissoute parce qu'elle se refusait à envoyer des députés au Reichsrath depuis 1863, les élections qui furent faites pour en réélire une nouvelle eurent lieu sous la pression gouvernementale la plus éhontée; le gouvernement usa de tous les moyens possibles pour se procurer une majorité allemande, et, devant le résultat qu'il obtint, les Tchèques durent s'abstenir de siéger à la Diète nouvelle comme ils s'abstenaient de siéger au Parlement de Vienne.

Le 22 août 1868 les députés tchèques à la Diète de Bohême présentèrent au président, sous forme de déclaration, une protestation vigoureuse contre les agissements dont ils étaient l'objet, eux

et leur pays. Cette déclaration, signée par 81 députés du peuple, portait « *que les pays de la couronne de Bohême ne se sont jamais trouvés dans une union réelle avec un État autrichien, encore moins avec un État de Cisleithanie; qu'ils ont en tout temps le droit d'élire librement leur propre roi, en cas d'extinction de la dynastie, et de former un État indépendant; que la nation tchèque ne se croyait pas obligée de tenir compte des traités limitant ses droits et passés sans sa participation, entre la dynastie, la Hongrie et d'autres nations, et soutenait énergiquement qu'un règlement durable des rapports entre le royaume de Bohême et l'Autriche ne pouvait être établi que par un traité entre le Roi et la nation, dans le sens politique et historique.* » Ce fut le premier acte par lequel les Tchèques réparèrent la faute qu'ils avaient commise en acceptant de participer à la Constitution octroyée le 21 février 1861 par l'envoi de députés tchèques dans un Reischrath élu d'après le système justement appelé système de la représentation des intérêts allemands.

Le gouvernement s'efforça de vaincre cette

résistance par tous les moyens. L'administration, les tribunaux, la force armée, tout fut employé pour réduire les récalcitrants. Prague fut mis en état de siège. Des journalistes tchèques comparurent devant les jurys allemands et furent condamnés très durement à la réclusion ; les journaux tchèques eurent des centaines de milliers de florins à payer pour paiement d'amendes et de procès.

L'énergie des Tchèques s'était réveillée, et, en face des agissements du gouvernement, de puissantes associations se créèrent pour affermir et répandre le sentiment de la nationalité tchèque, de son origine slave, de sa position dans l'empire austro-hongrois.

En mai 1868, la pose de la première pierre du théâtre national construit au bord de la Vltava à Prague fut l'occasion d'une imposante manifestation nationale. Des milliers d'habitants accoururent de toutes les contrées de la Bohême pour prendre part à cette manifestation. Le même mois, encore devant des milliers et des milliers d'habitants de tous les points de la Bohême, une série de meetings fut organisée au pied de

la montagne Rip, où, selon la tradition, les Tchèques avaient fait halte à leur entrée dans le pays. Dans tous ces meetings fut acclamé le programme national contenant les revendications de la nation, l'indépendance de la Bohême, la reconnaissance de l'égalité des langues tchèque et allemande, l'établissement du suffrage universel. En 1869, à l'occasion du centenaire de Jean Huss, des milliers d'hommes se rassemblèrent dans son pays natal, à Husinec, petit bourg situé à l'ouest de la Bohême, fixèrent une plaque commémorative sur la maison où il était né, et renouvelèrent le serment de fidélité au testament de ce grand patriote. Enfin, en 1870, de nouvelles élections ayant eu lieu pour la Diète de Prague, des députés tchèques étaient élus à une grande majorité.

Devant un tel état de choses, les gouvernements de Vienne se prirent à réfléchir. Le comte Taaffe, chef de la minorité du ministère présidé par le prince Charles Auersperg, dit le premier gentilhomme de l'empire, intervint auprès de François-Joseph en faveur d'un accommodement avec

la nation tchèque. Il se heurta à un refus et quitta le ministère.

Mais peu après, le cabinet Potocki, dès son entrée en fonctions, entama des négociations avec les chefs du peuple bohême et s'il échoua, c'est qu'il ne fut pas à la hauteur de la situation.

Le comte Hohenwart comprit mieux les choses, et dans son cabinet, formé le 7 février 1871 pour succéder à celui du comte Potocki, deux départements ministériels importants, l'Instruction publique et la Justice, furent confiés aux Tchèques Jiretche et Habetinëk et on songea sérieusement à une tentative d'accommodement. Le 14 septembre 1871, fut ouverte à Prague la session de la Diète dite Diète d'accommodement. Deux jours avant, François-Joseph avait signé le fameux rescrit impérial dans lequel il reconnaissait formellement les droits de la Bohême et s'engageait à y satisfaire. Un comité de trente députés fut constitué au sein de la Diète. Il proposa une adresse au souverain, ainsi qu'un projet de loi sur les nationalités et un mode d'élections pour la Bohême. Il examina les articles fondamentaux qui devaient régler la position indépendante du

royaume de Bohême, ainsi que ses relations avec les autres pays de la Cisleithanie et la couronne de Hongrie. La compétence de la Diète devait s'étendre à la fixation et à la perception des impôts directs, à l'instruction, au droit civil et criminel, à la landwehr, aux moyens de communication et à l'administration intérieure. Un chancelier de la cour en devait être le chef, et le gouvernement du pays devait être responsable devant la Diète. Enfin on fit des propositions sur la manière dont on contribuerait aux affaires communes qui seraient confiées à un congrès de délégués envoyés par les Diètes. Le 9 et le 10 octobre, tous ces projets furent votés à l'unanimité.

La joie du pays était immense. Malheureusement elle était prématurée. L'Allemagne qui avait vaincu la France, était toute-puissante. Le programme du comte Hohenwart qui s'inspirait des besoins légitimes des populations, les aspirations de la Diète de Bohême, ses tentatives ne pouvaient manquer de soulever les colères intéressées des Magyars et des Allemands. Bismarck leur prêta son appui, décida le roi de Saxe à faire un voyage à Vienne où il réussit à obtenir un chan-

gement de direction de la politique. Le comte Hohenwart quitta le ministère.

Le pouvoir passa aux mains du comte Auersperg qui revint aux errements des Verfassungstreue et, répudiant tout esprit de conciliation, n'hésita pas à modifier la loi électorale au profit exclusif des minorités allemandes. La Diète de Bohême fut dissoute et, sous une haute pression gouvernementale dans les groupes des grands propriétaires, de nouvelles élections amenaient dans la Diète nouvelle une majorité allemande. Les moyens les plus incroyables, les plus honteux qu'aucun gouvernement ait jamais employés pour se créer une majorité de valets, furent employés pour obtenir cette majorité allemande. Des banquiers de Vienne se formèrent en une société qu'en termes d'argot on appela *Chabrus* et qui se mit en devoir d'acheter les suffrages pour les Allemands. On dépensa des sommes énormes dans ce but. Quelques suffrages furent payés jusqu'à 40000 florins. On réhabilita un faussaire qui avait subi une condamnation, pour avoir son suffrage. On compta les voix de personnes décédées. Ce fut un spectacle écœurant

d'immoralité. Enfin une série de lois d'exception furent promulguées et les mesures de violences pratiquées après 1860, remises en vigueur avec plus de rigueur encore.

Malgré le désastre de toutes ses espérances, le peuple tchèque ne perdait pas courage; il attendait de ses chefs le mot d'ordre d'une opposition encore plus intense et plus radicale. Ce mot d'ordre ne vint pas. Sous l'influence de l'aristocratie historique les chefs se turent et se résignèrent à une politique passive. Cette passivité n'était pas une politique en réalité, mais bien l'inactivité absolue à la Diète de Bohême et au Parlement de Vienne, l'absolue liberté pour les Allemands de faire sans se gêner tout ce qui leur semblait bon pour affirmer leur hégémonie.

En 1873, on enleva aux Diètes le droit d'élection au Parlement de Vienne, en établissant un système d'élections directes, et à la Diète de Bohême les Allemands votèrent en abondance des subsides pour les écoles allemandes, tandis que tous les frais des écoles tchèques restaient à la charge des communes.

Le peuple tchèque, profondément affligé de toutes ces choses, n'en resta pas moins fidèle à ses députés. Chaque élection nouvelle donnait toujours la majorité à ses chefs, les Vieux-Tchèques. Mais il était facile de constater un affaiblissement sensible du sentiment politique dans les masses. On allait aux urnes, on votait pour des candidats du club national ; mais les élus ne siégeaient ni à la Diète de Bohême ni au Parlement de Vienne et n'exerçaient en réalité aucune action.

Cependant le système Auersperg s'usait peu à peu; son impossibilité à l'intérieur du pays et la contradiction de sa politique avec les conditions vitales de l'empire se faisaient sentir. La politique slave inaugurée par l'Autriche dans la presqu'île des Balkans en 1877, politique à laquelle le parti libéral allemand s'opposait, et l'alliance amenée, par suite de cette politique des Balkans, entre l'Autriche et l'Allemagne causèrent sa chute. Tandis que le rapprochement de l'Allemagne et de l'Autriche enlevait à cette dernière toute crainte d'une tentative d'*irredentisme* allemand en Autriche, il sembla nécessaire pour les intérêts internationaux de l'empire et les vœux de la cou-

ronne, d'établir des relations passables avec les Slaves.

Le comte Taaffe prit le pouvoir, et sur ses instances, le 23 septembre 1879, les députés tchèques, de concert avec les représentants de la noblesse historique, résolurent de rentrer au Parlement et de prendre part à ses travaux.

L'entrée au ministère, comme ministre sans portefeuille, du docteur Prazak, chef des Tchèques de Moravie ; un passage du discours du trône, le 8 octobre, passage parlant des convictions respectables des députés tchèques et contenant promesse que l'Autriche serait à l'avenir un asile pour l'égalité des droits et la liberté : telles furent les concessions accordées par le ministère Taaffe à l'opinion tchèque en compensation du retour de ses représentants au Parlement de Vienne qui constituait un succès énorme pour ce ministère.

Le mémorandum par lequel les députés tchèques réclamèrent l'égalité des langues eut pour résultat de faire donner, par l'ordonnance du 18 avril 1880, aux tribunaux de première instance l'ordre d'administrer la justice dans la langue que parleraient les plaideurs. Mais l'allemand n'en

resta pas moins la langue officielle et d'autre part, on s'empressa comme par le passé à entourer les Allemands d'égards tandis que l'on manquait de la plus équitable bienveillance envers les Tchèques. Enfin, en Moravie, on laissait à la Diète une majorité allemande qui régnait à sa guise.

Le peuple tchèque attendait mieux.

Il le témoigna aux élections de 1883 qui amenèrent à la Diète une majorité nouvelle et plus naturelle. Les Allemands perdirent le rôle prépondérant dans cette assemblée. Puis, lorsque après les élections au Parlement qui eurent lieu en 1885, on vit que le gouvernement penchait décidément vers les libéraux allemands, la résistance s'affirma. Une ordonnance du baron Gaustch, ministre de l'instruction publique, par laquelle on supprimait les classes supérieures dans les lycées tchèques souleva une tempête d'indignation. Cette mesure amena au Parlement de Vienne les premiers députés de l'opposition, les députés Jeunes-Tchèques. Enfin, quand, le 19 décembre 1889, le gouvernement, répondant à une interpel-

lation de M. de Plener, chef du parti allemand de Bohême, eut déclaré qu'il refusait absolument de faire droit aux réclamations des Tchèques, ce ne fut plus seulement de l'indignation, mais une véritable irritation que manifesta la nation tchèque entière. Résolument la lutte fut alors engagée. Les électeurs répudiant toute politique de temporisation signifièrent nettement leur intention. Les élections à la Diète furent un triomphe pour le parti d'opposition, pour les Jeunes-Tchèques et un désastre pour les Vieux-Tchèques, partisans d'une politique opportuniste.

Sur ces entrefaites des pourparlers étaient entamés par le ministère avec la gauche allemande où de tout temps avaient dominé les Allemands de Bohême, en vue d'amener un accommodement entre les Tchèques et les Allemands.

Ces pourparlers engagés par le comte Taaffe, sans avoir préalablement averti les partis qui jusque alors avaient formé sa majorité, c'est-à-dire les Tchèques et les Polonais et le groupe de conservateurs et de Slovènes dirigé par le comte Hohenwart, furent poursuivis par un comité trié

avec soin et sans la participation des députés de l'opposition. Cependant, si secrètes que furent les conférences auxquelles ils donnèrent lieu, le public eut bientôt vent de ce qu'ils voulaient atteindre. C'était pis que ce qu'on craignait. Tout ce qu'ils pouvaient rêver pour asseoir définitivement leur hégémonie sur les pays de Bohême, était accordé aux Allemands.

Alors retentit dans tout le pays comme une vaste clameur, le mot d'ordre : « A bas les Ponctuations ! A bas les préliminaires de Vienne. » Et ce fut sous l'influence de ce mot d'ordre qu'eurent lieu les nouvelles élections au Reichsrath.

Les Vieux-Tchèques et les aristocrates qui avaient participé aux négociations engagées par le comte Taaffe et les libéraux allemands, furent rejetés sans merci par les électeurs. Sur 40 députés tchèques élus, deux Vieux-Tchèques seulement furent réélus. Les 38 autres furent des députés de l'opposition, des Jeunes-Tchèques.

A cette date, la nation tchèque manifestait hautement les progrès considérables qu'elle avait faits dans toutes les branches de la civilisation.

La grande exposition du Centenaire (mai-octobre 1891), à Prague, le prouva hautement. Elle fut une manifestation brillante de la puissance nationale politique et économique du pays. Elle attesta bien haut qu'une nation donnant de tels témoignages de vigueur et d'activité était un facteur avec lequel il fallait compter, si bien que, malgré l'hostilité qui régnait à Vienne contre les Tchèques, le gouvernement se crut obligé de conseiller à l'Empereur de venir visiter cette grande œuvre.

IV

LES VIEUX-TCHÈQUES ET LES JEUNES-TCHÈQUES

Jusqu'en 1871, les Vieux-Tchèques et les Jeunes-Tchèques ne se différenciaient guère les uns des autres. Les différences qui existaient entre eux étaient plutôt de personnalités que de principes. Les Jeunes-Tchèques formaient le parti démocratique avancé du parti national en Bohême. Mais les Vieux-Tchèques suivaient, eux aussi, une politique démocratique conforme à l'esprit national. Ce fut après 1871 que les Jeunes-Tchèques, qui comptaient 35 membres parmi les 87 députés de la Diète de Prague, brisèrent tous liens avec les Vieux-Tchèques pour s'opposer à leur politique passive et devenue conservatrice sous l'inspiration des aristocrates historiques du club national.

En 1848, lorsque, sous le coup des événements qui ébranlèrent alors l'Europe, la nation tchèque, qui déjà en 1789 avait repris conscience de sa vie nationale, se mit à prendre conscience de son existence politique, à vouloir lutter pour son indépendance perdue comme Etat et à en exiger la restitution en vertu du droit naturel et du droit historique, le mouvement qui se manifesta fut franchement démocratique. Palacky, Rieger, Sladkovsky, Troyan, Brauner, Klaudy et Havlicek qui organisèrent et dirigèrent le mouvement, le firent tous dans le sens démocratique. Lorsque, dans la célèbre assemblée convoquée aux bains de Saint-Venceslas, on résuma dans 14 articles les principaux desiderata de la nation tchèque, on inscrivit en tête : la suppression de la corvée, l'égalité de la langue tchèque et de la langue allemande, la réunion de tous les pays de la couronne de Bohême (Bohême, Moravie, Silésie) dans une Diète générale où non seulement les anciens Etats, mais aussi et surtout le peuple, devaient être représentés. Deux mois plus tard, Palacky, dans sa lettre historique, s'opposa avec la plus grande énergie à ce que les Tchèques

envoyassent des députés au Parlement de Francfort convoqué par l'empereur Ferdinand, sous l'instigation des Allemands de l'Allemagne et de l'Autriche, dans le but de rétablir l'empire germanique et d'y incorporer de force et sans retour la Bohême, comme l'avait fait l'acte du congrès de Vienne. Ce fut grâce à lui que tous les arrondissements tchèques, convoqués par le ministère Pillersdorf, à prendre part avec les autres pays de l'Autriche à l'élection des députés de ce Parlement, refusèrent d'en nommer aucun. Tous les Vieux-Tchèques s'associèrent à Palacky en cette occasion. Ce fut aussi bien d'un commun accord entre eux qu'ils convoquèrent à Prague le congrès général de tous les Slaves de l'Autriche qui s'ouvrit le 2 juin de la même année, et auquel assistèrent 342 délégués de toutes les nations slaves de l'Autriche, Bohêmes, Slovaques, Polonais, Russes Slovênes, Illyres, Croates, Serbes, résolus à « *affirmer l'esprit de solidarité entre tous les Slaves de l'Autriche, à protester contre l'incorporation dans le nouvel empire allemand des pays de la monarchie dont les sujets n'étaient pas allemands et de s'allier pour agir en commun dans l'intérêt natio-*

nal et politique et envoyer au souverain une adresse dans laquelle seraient exposés les besoins et les désirs des Slaves, enfin à adresser à tous les peuples de l'Europe un manifeste sur la situation des nations slaves en Autriche. » Tous enfin, lorsque à la suite des bagarres sanglantes qui eurent lieu à Prague le 17 juin 1848, l'état de siège fut proclamé, le congrès slave dissous, les conseils de guerre installés, la réaction triomphante, l'absolutisme rétabli et la nation tchèque livrée à tous les arbitraires et à toutes les violences du pouvoir ultra-germanique et anti-national de Vienne, subirent courageusement le sort de la nation vaincue et s'associèrent à ses douleurs. Plus tard, en 1860, lorsque la nation tchèque, un moment délivrée de l'horrible cauchemar qui l'étreignait depuis 1848, se reprit à espérer dans la loyauté des promesses de l'empereur François-Joseph, qui, pour calmer les esprits surexcités par les désastres de Solférino, se résignait à donner une constitution à l'Empire, les Vieux-Tchèques partagèrent ses espérances et s'efforcèrent de les réaliser. Puis quand ces espérances furent de nouveau déçues ; quand les Alle-

mands du Parlement de Vienne, sentant qu'il leur était impossible de dominer l'empire entier, cédèrent aux Magyars l'hégémonie sur la Transleithanie pour mieux assurer leur domination sur l'autre moitié de l'empire, et abandonnèrent la Hongrie pour garder la Bohême, les Vieux-Tchèques se montrèrent au premier rang des défenseurs de la patrie et des droits de la Bohême. Leur opposition fut combattue par tous les moyens que peut employer un gouvernement absolutiste, ayant à son service des pouvoirs tels que ceux que conféraient alors au gouvernement de Vienne les ordonnances de 1854. Rien n'y fit. De grandes manifestations de caractère national en même temps que politique répondirent aux persécutions gouvernementales. De nombreuses et puissantes associations se créèrent pour leur résister. Palacky, Riéger, se mirent à leur tête. Le 15 mai 1867, ils conduisirent une grande députation tchèque à l'exposition ethnographique de Moscou. De Moscou ils la conduisirent à Saint-Pétersbourg. Des fêtes et des banquets organisés par la société russe officielle les y accueillirent. Le 26 mai, présentés au tsar Alexandre II par

le prince de Gortchakov, ils recevaient du souverain la promesse « *que désormais pas une âme slave ne serait germanisée* », et, le 22 août 1868, ils signaient, avec les 81 députés du peuple tchèque, obligés d'abandonner la Diète de Prague devant l'invasion d'une majorité allemande artificiellement créée par les procédés électoraux du gouvernement, la déclaration qui établissait nettement les revendications de la Bohême.

En 1871, après le désastre des espérances qu'avaient mis au cœur de la nation tchèque et le fameux rescrit impérial du 12 septembre par lequel François-Joseph reconnaissait solennellement le droit d'État de Bohême, se déclarant prêt à le sanctionner par une nouvelle organisation de l'empire, et la convocation de la Diète dite d'accommodement chargée d'établir un projet de loi sur les nationalités et d'*établir les articles fondamentaux qui devaient régler la position indépendante de la Bohême*, les Vieux-Tchèques modifièrent leur attitude.

Tandis que le gouvernement de Vienne enlevait aux Diètes le droit d'élection au Reichsrat en

établissant un système d'élections directes ; tandis qu'à la Diète de Bohême les Allemands votaient en masse des subsides pour les écoles allemandes, laissant tous les frais des écoles tchèques à la charge des communes, les Vieux-Tchèques se turent, se résignèrent à une politique passive, qui n'était même plus une politique, mais une inactivité absolue. Cédant aux sollicitations de l'aristocratie historique, d'une aristocratie qui n'était plus une aristocratie nationale, et ne s'était ralliée en 1848 au programme national de Palacky, sur la reconstitution de l'État de Bohême, que dans l'espoir de remplir le rôle de dominateur dans l'État reconstitué et d'y maintenir l'état de choses antérieur, les Vieux-Tchèques rêvaient de rallier le peuple tchèque essentiellement démocratique à la politique conservatrice.

Les Jeunes-Tchèques, c'est-à-dire le parti avancé du parti national tchèque, ne voulurent pas accepter cette politique de passivité envers le pouvoir germanisateur de Vienne et de soumission à la noblesse historique. Leurs remontrances furent vaines.

Comptant sur la fidélité inébranlable de leurs

électeurs qui, malgré tout, donnaient toujours, à chaque élection, la majorité à leurs candidats, les Vieux-Tchèques résolurent alors de se débarrasser des Jeunes-Tchèques qui les fatiguaient de leurs revendications, de leurs invitations sans cesse renouvelées à une attitude plus active, plus conforme aux besoins et au tempérament du pays. L'influence de l'aristocratie était si forte sur les Vieux-Tchèques que M. Riéger, le démocrate de 1848 qui avait dit « que tout pouvoir vient du peuple », subitement devenu conservateur, jetait l'anathème à ses anciens camarades d'armes de 1848, les Sladkovsky, les de Troyan, les Gregr et à toute la fraction démocratique du parti tchèque. Dans sa fureur conservatrice il déclarait qu'il fallait que les Jeunes-Tchèques « fussent écrasés ». Et ce mot d'ordre était suivi. On organisa une vraie guerre d'extermination contre les Jeunes-Tchèques. C'était une guerre sans trêve ni merci qui détruisit des milliers d'existences, qui coûta des millions de la fortune nationale. Tout ce qui était jeune-tchèque devait être ruiné moralement et matériellement. Le peuple exaspéré par la défaite de 1871, accoutumé à suivre les

Palacky et les Rieger comme ses vrais chefs et avec une confiance aveugle, induit en erreur par leurs déclamations et leurs promesses de revendications prochaines, proscrivait les démocrates et considérait comme traître quiconque demandait une politique active. Les élections de 1874 étaient une catastrophe pour la fraction démocratique du parti tchèque. Sept d'entre eux seulement étaient réélus sur les 35 députés démocrates expulsés du club national par les Vieux-Tchèques. La victoire des Vieux-Tchèques était complète. La catastrophe était grande pour les Jeunes-Tchèques, mais le parti démocratique n'en perdit pas courage. Sur les instances de leurs électeurs, les 7 députés jeunes-tchèques élus résolurent, en 1876, de paraître à la Diète, et, malgré leur infime nombre, de tout tenter pour empêcher la majorité allemande de mettre à exécution ses desseins contre les intérêts tchèques. Ils se signalèrent par leur courage et quelques succès dans leur entreprise, ce qui leur rendit quelque popularité auprès du peuple.

Bientôt l'insurrection des nations slaves dans les Balkans réveillait chez les Tchèques l'esprit

de la race, et ce réveil de l'esprit national opérait une bienfaisante influence sur la lutte des partis. Par la volonté de l'opinion publique, une trêve était déclarée au sein du peuple tchèque, suivie, en 1878, d'une paix définitive. Tous les députés tchèques reprenaient leurs sièges à la Diète, et, parmi eux, onze députés jeunes-tchèques au lieu de sept seulement.

Ce fut à cette époque que s'opéra un revirement dans la situation du parti allemand au Parlement de Vienne.

Le ministre Auersperg demandait de forts subsides pour l'occupation de la Bosnie. La majorité allemande ne voulait les accorder que contre des compensations que le ministère ne voulait pas consentir. Le ministère Auersperg se retira, et l'empereur appela au pouvoir le comte Taaffe, qui, plus souple et plus conciliant que son prédécesseur, et aussi pour satisfaire aux exigences de la situation, renonçait à la politique de combat contre les Tchèques et proposait même à son souverain de constituer une majorité sans les Allemands libéraux.

Comme pour réaliser ce dessein, il était né-

cessaire au comte Taaffe, d'avoir les députés tchèques, et, que ceux-ci ne paraissaient plus au Parlement de Vienne, il s'efforça, par l'intermédiaire des aristocrates de Bohême, de les y ramener.

Malgré les supplications du docteur Sladkovsky, chef du parti jeune-tchèque, qui jusque sur son lit de mort adjura les membres du parti national tchèque de profiter de l'occasion, et, puisque le gouvernement avait besoin d'eux, de ne rentrer au Parlement de Vienne qu'avec des garanties bien certaines, les Vieux-Tchèques cédèrent aux sollicitations des aristocrates et du comte Taaffe.

Les résultats qu'ils obtinrent de ces condescendances, ne furent pas merveilleux. La majorité, constituée par le comte Taaffe, Polonais, Allemands, représentants des pays alpins et quelques Slaves du sud, était plutôt réactionnaire qu'autonomiste et ne se proposait nullement de faire droit aux revendications du peuple tchèque. Aussi bien, l'instauration de l'égalité des nationalités, le rétablissement de l'autonomie du pays de Bohême, tout cela fut remis aux calendes

grecques. Pour le gouvernement, le but essentiel à atteindre était d'obtenir l'assentiment du Parlement à sa politique et les moyens de l'exécuter. Pour l'atteindre, il ne négligea aucune promesse. Mais en fait, tout ce qui en fut réalisé fut de mince importance : quelques mesures administratives, toujours révocables, assurant l'égalité des nationalités devant les tribunaux, et, ce qui était mieux, la création de facultés tchèques à l'Université de Prague.

Le peuple tchèque attendait mieux avec tous les millions d'impôts nouveaux votés par la nouvelle majorité à laquelle s'étaient associés ses représentants. En 1885, après six années de l'état de choses nouveau créé par le comte Taaffe et la complaisance de ses députés pour le ministère autrichien, rien n'était fait pour affirmer les libertés publiques, pour assurer l'égalité électorale, pour élargir l'autonomie. Les aspirations des Allemands s'accentuaient d'ailleurs ; ils proposaient au Parlement de Vienne que la langue allemande fût déclarée langue d'Etat en Autriche. A la Diète de Prague, ils demandaient que la Bohême fût divisée en territoires allemands, d'où

la langue tchèque serait absolument bannie, et en territoires tchèques, où la langue allemande serait toujours langue officielle. Cette demande était tout simplement monstrueuse. Sauf, en effet, deux ou trois arrondissements aux frontières, il n'y a en Bohême aucun territoire exclusivement allemand. Partout, il y a des minorités assez nombreuses de Tchèques qui auraient été ainsi privées de leurs droits nationaux.

Des voix s'élevèrent dans la presse indépendante, dans les réunions politiques, pour demander aux députés tchèques une politique plus ferme, plus décidée, plus conforme au programme national. Mais tous ces vœux furent inutiles. La prépondérance de l'aristocratie dans le club national était si forte, que le club tchèque devenait un parti gouvernemental sans tirer aucun profit de cette position. De plus, les aristocrates qui avaient été considérés jusque-là comme les plus fermes partisans du droit d'État de Bohême, commencèrent à déserter le drapeau national. Le chef des aristocrates historiques, le comte Clam-Martinic, déclara au Parlement de Vienne que le droit d'État de Bohême était « une vague qui

passait », tandis qu'un autre aristocrate, parlant de la Constitution cisleithane disait « qu'elle s'acclimatait chez le peuple tchèque ».

Les députés jeunes-tchèques comprenant tous les dangers de la situation réclamaient un changement de tactique. Le seul résultat de leurs instances fut qu'en 1887, six d'entre eux, M. Edouard Gregr, le comte Kounic, le docteur Engel et M. le docteur Vasàty étaient exclus du club national. M. Riéger et ses amis comptaient sans doute recommencer la guerre de 1874 contre les Jeunes-Tchèques.

Mais le peuple tchèque n'était plus disposé à suivre ses chefs comme il l'avait fait aveuglément depuis un quart de siècle ; il était las de voir ses députés soutenir la Triple-Alliance, tandis que ses sympathies étaient pour la Russie et pour la France ; il était dégoûté de les voir souffrir sans révolte les brutalités d'un ministre comme M. de Gautsch, ministre de l'Instruction publique, qui supprimait les lycées tchèques au lieu d'en établir dans la proportion des lycées allemands. Dans les réunions publiques, les électeurs se prononcèrent pour les députés jeunes-

tchèques. A chaque élection complémentaire leurs candidats étaient élus contre les candidats vieux-tchèques.

Bientôt le nombre des députés jeunes-tchèques au Parlement de Vienne monta de 4 à 8, puis à 12. Les élections de la diète de Bohême en 1889 furent un désastre pour les Vieux-Tchèques et une éclatante revanche de la catastrophe subie en 1874 par les Jeunes-Tchèques. Sur 85 députés vieux-tchèques sortants, 51 seulement furent réélus et le nombre des Jeunes-Tchèques s'éleva de 11 à 42.

Si grand que fut le succès matériel du parti des Jeunes-Tchèques, le succès moral était plus grand encore. Les électeurs tchèques avaient nettement signifié qu'ils attendaient de leurs élus le retour complet à la politique nationale démocratique. La joie était immense dans le pays, et, se trouvant en face d'un nombre de députés presque égal au leur, les Vieux-Tchèques devaient se rallier au mouvement populaire afin d'éviter tout au moins des pertes plus considérables aux élections suivantes.

Ces prévisions furent trompées. Exaspérés par

leur défaite, les vieux-tchèques s'allièrent plus étroitement à l'aristocratie qui, par sa politique gouvernementale et favorable à la « Triple-Alliance », les avait entraînés à cette défaite. On en eut bientôt la preuve manifeste.

Quand, dès l'ouverture de la diète, le député Jules Gregr déposa un projet d'adresse à l'Empereur pour réclamer la reconstitution du droit d'Etat de Bohême, les orateurs aristocrates s'opposèrent au vote de cette proposition prétextant que le droit d'Etat « *étant vénérable entre tous, il ne fallait pas le compromettre par des tentatives qui n'avaient aucune chance d'aboutir* ». Les Vieux-Tchèques se coalisant avec eux obtinrent le rejet de la proposition de Grégr.

Ils firent mieux.

Les députés allemands s'abstenaient de siéger à la diète de Prague depuis qu'elle avait rejeté leur monstrueuse proposition de la division du pays de Bohême en territoires allemands et en territoires tchèques. Diverses tentatives avaient été faites depuis pour ramener les députés allemands à la diète, mais elles étaient restées sans effet à cause des prétentions exorbitantes des

députés allemands. Elles furent reprises après la défaite des Vieux-Tchèques et ils s'y associèrent sous la protection du gouvernement de Vienne. Enfin, en 1889, les chefs du parti des vieux-tchèques, MM. Riéger, Zeithammer et le docteur Mattus, allaient aux conférences de Vienne sans mandat, même des Vieux-Tchèques, comme simples invités du gouvernement, tandis que les représentants des aristocrates historiques et des députés allemands y allaient comme délégués de leurs partis.

En vain le chef des Jeunes-Tchèques, le docteur Jules Grégr, les adjurait de ne rien céder du programme national, en vain il leur montrait l'émotion croissante du peuple tchèque. Les chefs des Vieux-Tchèques cédaient à toutes les exigences des Allemands, abandonnant non seulement le droit d'Etat de la Bohême, mais encore l'indivisibilité du pays et le droit d'égalité de la langue tchèque.

Le 26 janvier 1890, les Ponctuations de Vienne étaient communiquées au club des propriétaires des domaines, des Allemands, des Vieux-Tchèques et des Jeunes-Tchèques. Ce document formait un

assez gros volume qui devait être lu en session secrète des clubs et admis ou décliné après une première lecture.

C'était pis encore que tout ce que l'on redoutait dans le parti national tchèque. Toutes les exigences allemandes étaient acceptées; division de la haute cour de justice de Prague, entre Allemands et Tchèques ; division pareille du conseil supérieur de l'instruction publique et du conseil supérieur de l'agriculture ; révocation des ordonnances du ministre de la justice prescrivant que tous les magistrats de Bohême devaient connaître les deux langues du pays ; nouvelle répartition des arrondissements et création de tribunaux exclusivement allemands sur les territoires mixtes. Enfin, une nouvelle loi électorale était promise, basée sur un système curial, en vertu duquel au lieu de deux curies, trois étaient concédées, une aux Allemands, une aux propriétaires des domaines et une aux Tchèques. De plus, aucune modification dans la Constitution du pays ne pouvait être possible contre le « veto » d'une des curies, ce qui en somme constituait pour les aristocrates une prérogative in-

justifiée leur assurant la conservation à jamais de leur prépondérance.

Les députés jeunes-tchèques déclarèrent, séance tenante et à l'unanimité, que les Ponctuations étaient purement inadmissibles.

On aurait pu, à la rigueur, discuter le système de deux curies nationales, représentant les intérêts des deux nationalités, allemande et tchèque, en maintenant l'absolue indivisibilité du pays et une absolue égalité des deux nationalités, sous condition d'une pleine autonomie du pays. Mais sous un gouvernement centraliste et germanisateur, accepter les trois curies c'était pour les Tchèques se condamner à tout jamais à une infériorité absolue et se soumettre volontairement à l'hégémonie allemande. De plus, les Ponctuations ne soufflaient mot de la Moravie ni de la Silésie, ces pays devant rester sous l'hégémonie allemande.

Dans le club des Vieux-Tchèques, elles ne furent admises que sous une forte pression du gouvernement. Plusieurs même s'y opposèrent et désertèrent le club avec M. le docteur Skarda, si bien que sur 94 députés tchèques le club vieux-

tchèque n'en compta plus que 39 après l'admission des Ponctuations.

Ceux qui les avaient admises n'avaient d'ailleurs d'autre dessein en vue que d'écraser les Jeunes-Tchèques avec l'appui des aristocrates et des Allemands. Le *Hlas Nàroda*, journal de M. Riéger, l'avouait ouvertement. « Il s'agit, disait-il en défendant les Ponctuations, il s'agit de former une coalition puissante entre tous les éléments modérés contre les éléments radicaux et destructeurs. » C'était aussi la pensée du gouvernement autrichien dont le représentant en Bohême, M. le comte François Thun, désigné depuis sous le sobriquet d'*Alba le Gommeux*, était déjà célèbre par sa fameuse déclaration « qu'il venait en Bohême combattre le libéralisme partout où il se trouverait », ce qui d'ailleurs n'empêcha pas dans la suite Son Excellence de s'allier aux libéraux allemands.

Dans les clubs des aristocrates et des Allemands, les Ponctuations furent admises à l'unanimité ; c'était leur œuvre propre.

Les Allemands, eux, triomphaient ; leurs rêves les plus extravagants étaient en voie de s'accom-

plir. Ils ne se gênèrent pas de le dire dans leur assemblée de Teplic.

Quant au peuple tchèque, l'effet que produisit sur lui la publication des Ponctuations fut une consternation profonde. Chacun sentait qu'elles créaient le plus grand danger qui eût jamais menacé l'indépendance nationale. L'autonomie des pays de Bohême devenait à jamais impossible. La Moravie et la Silésie étaient retranchées des pays de Bohême, l'égalité des nationalités disparaissait et la domination allemande était assurée si les Ponctuations étaient sanctionnées. La consternation fit place à la stupeur quand on vit le gouvernement empêcher toute discussion sur ce sujet, les journaux indépendants confisqués pour le seul fait d'en faire mention, et les manifestes des Jeunes-Tchèques contre les Ponctuations également confisqués, puis interdites ou dissoutes toutes réunions publiques dans lesquelles il en était question, comme s'il se fût agi non d'un projet de loi à l'étude, mais d'une loi dûment votée et promulguée.

Les efforts du gouvernement pour supprimer toutes discussions défavorables sur les Ponctua-

tions attestaient que ce serait une catastrophe si elles obtenaient la sanction légale.

Cependant, pour aboutir en leurs projets, pour établir définitivement en Bohême une majorité conservatrice et allemande, Allemands, Vieux-Tchèques et aristocrates devaient faire accepter le plus vite possible les lois proposées.

Ils avaient compté sans les Jeunes-Tchèques.

Bien que réduits à une minorité qui ne pouvait obtenir de résultats positifs, les Jeunes-Tchèques résolurent d'employer tous les moyens en leur pouvoir pour la lutte. Ils organisèrent une obstruction puissante et infatigable. Quatre d'entre eux seulement : MM. Jules Grégr, les docteurs Hérold, Kucera, Vasàty, faisaient partie de la commission parlementaire de douze membres, chargée de faire un rapport sur les propositions du gouvernement, mais à eux seuls ils firent tant et si bien qu'au cours de la première session de la Diète la commission ne put examiner qu'une seule des lois proposées, celle sur la division du conseil supérieur de l'Instruction publique. Au sein de la Diète, où les Jeunes-Tchèques comptaient assez d'orateurs habiles et éminents, l'obs-

truction fut plus complète encore. Ils multipliaient les demandes d'amendements sur chaque paragraphe, ils multipliaient les discours, au grand désespoir de leurs adversaires coalisés qui eussent voulu enlever le vote des propositions du gouvernement en un tour de main.

Grâce à cette tactique, une seule loi put être votée en une session extrêmement longue.

La Diète continuait le débat sur les Ponctuations lorsqu'en mars 1890 arrivait la nouvelle de la dissolution du Parlement de Vienne. Les élections pour le nouveau Parlement étaient fixées au mois de mars 1891.

Les Vieux-Tchèques tentèrent les plus énergiques efforts pour sauver les restes de leurs pouvoirs. Ils commencèrent à agiter le pays. Ils avaient à leur disposition presque tous les conseils municipaux, presque tous les conseils d'arrondissement, l'appui puissant du gouvernement, dont le représentant, le comte Thun, là où il lui semblait possible d'augmenter leurs chances, ordonna qu'il ne fallait pas compter le chiffre d'impôts supplémentaires dans le chiffre d'impôts payés par un électeur, ce qui, à Prague, à Tabor

et ailleurs, diminua considérablement le nombre des électeurs ; ils avaient l'appui des aristocrates et des Allemands, qui avaient besoin d'eux pour les Ponctuations.

Le résultat des élections n'en fut pas moins une débâcle pour eux.

Sur 40 députés tchèques élus, deux Vieux-Tchèques seulement furent nommés, l'un par la chambre de commerce de Budějovice, l'autre dans la curie des villes de Tabor, précisément grâce au manège plus haut mentionné du comte Thun. Les 38 autres élus étaient des Jeunes-Tchèques.

Les Ponctuations avaient tué les Vieux-Tchèques. Par une politique sage, par une inébranlable fidélité au programme national, ils auraient pu toujours conserver un reste d'influence, comme cela se voit pour les Vieux-Tchèques de Moravie. Par leur rancune aveugle contre le parti démocratique, resté inébranlablement fidèle au programme national, par la résolution funeste de leurs chefs de consentir aux Ponctuations de Vienne, ils amenèrent eux-mêmes leur catastrophe.

La victoire du parti jeune-tchèque était éclatante et définitive.

Les députés jeunes-tchèques devaient nécessairement de par la situation politique, de par leur isolement même, — car, au Parlement de Vienne, les députés tchèques de la Moravie étaient du parti gouvernemental, et ce ne fut qu'après le succès des Jeunes-Tchèques de Bohême que se constitua le parti jeune-tchèque de Moravie — de par enfin la volonté de leurs électeurs, former un parti d'opposition au Parlement de Vienne. C'est ce qu'ils firent. Leur attitude fut celle d'opposants au système gouvernemental lui-même, c'est-à-dire au système de germanisation et de centralisation à l'intérieur, et à la politique de la Triple-Alliance à l'extérieur ; et bientôt vinrent s'adjoindre à eux un groupe de quatre députés jeunes-tchèques de Moravie, un groupe de quatre députés croates et deux prêtres slaves du littoral, MM. les abbés Bianchini et Spincic.

En même temps le peuple tchèque, enhardi par la victoire du parti démocratique, se prenait d'un vif retour d'intérêt aux affaires publiques. La confiance aveugle, qu'il avait jusque-là donnée

à ses représentants, cédait la place à un contrôle constant de sa part sur leurs agissements, ainsi qu'en témoignaient les nombreuses réunions publiques qui s'organisaient pour que les députés entretinssent le public de la situation politique, rendissent compte de leur attitude au Parlement et répondissent aux questions de leurs électeurs.

Cependant les Allemands de Bohême étaient exaspérés par les retards mis à voter les Ponctuations. Tout prolongement des débats était nuisible à leurs projets, étant donné l'instabilité de la situation politique à Vienne. Et pendant trois longues sessions de la Diète, malgré qu'on eût négligé les intérêts les plus pressants du pays, on n'avait pu aboutir qu'au vote de trois des lois proposées : celle sur la division du conseil supérieur de l'instruction publique, celle sur la division de la haute cour de justice et celle sur la division du conseil de l'agriculture, c'est-à-dire les trois moins importantes. Pour manifester leur mécontentement, ils décidèrent l'abstention de tous les Allemands à l'exposition de 1891 organi-

sée pour le centenaire du couronnement de Léopold II.

L'exposition n'eut pas moins un succès immense. Grâce à l'abstention des Allemands, elle fut nationale et Prague devint, comme la Mecque pour les musulmans, le rendez-vous de tous les Slaves d'Autriche et de l'étranger. En même temps les Vieux-Tchèques de la Diète, irrités de ces procédés des Allemands et de leur mauvaise foi à leur égard, quand ils ne voulaient pas admettre purement et simplement les projets du gouvernement, tracassés incessamment par leurs électeurs, assagis aussi par les succès des Jeunes-Tchèques, prirent la résolution de ne plus voter aucune loi des Ponctuations, si le gouvernement ne leur faisait la concession de déclarer la langue tchèque officielle sur les territoires à majorité tchèque. Si cette concession eût été accordée, elle eût été illusoire; à quoi bon, en effet, l'autorisation de la langue tchèque comme langue officielle à l'intérieur sur les territoires à majorité tchèque, si elle n'était pas admise dans les territoires mixtes aussi bien que la langue allemande, pour les communications avec les auto-

rités et avec le public. Mais le gouvernement centraliste et germanisateur ne crut même pas devoir l'accorder ; et comme aristocrates et Allemands lui accordaient une majorité suffisante sans les Vieux-Tchèques, il n'hésita pas à notifier son refus à ceux-ci d'une façon si blessante qu'elle révolta ceux d'entre eux les plus attachés au gouvernement.

Les choses en étaient là quand s'ouvrit la session du printemps de 1893.

Les Allemands demandaient avec impétuosité l'accomplissement de l'œuvre des Ponctuations. Leur chef, M. de Plener, déclarait qu'il fallait qu'en cette session fût au moins votée la proposition du gouvernement sur la création d'un nouveau tribunal de justice. Cette proposition était plus dangereuse que celles déjà présentées et votées. Elle marquait le commencement du démembrement du pays, le premier pas dans la création des territoires allemands.

Les Jeunes-Tchèques résolurent d'employer leur tactique accoutumée et d'empêcher le vote de cette loi en cette session qui avait pour objet

principal de débattre et de voter le budget du pays. Ils déclarèrent loyalement au président de la Diète, le prince George de Lobkovic, qu'en faisant de l'obstruction ils n'avaient aucun dessein d'empêcher le débat ni le vote du budget, mais seulement d'empêcher tout débat ou tout vote sur la loi Trautenau, nom qu'on a donné dans le jargon politique à la loi projetée sur la création d'un nouveau tribunal. Le prince de Lobkovic prit acte de leur déclaration.

Or le 15 mai, la session devant légalement prendre fin le 21, la discussion sur le budget n'était qu'à moitié faite. Il n'était plus possible de mettre la loi Trautenau à l'ordre du jour, la Constitution du pays ordonnant formellement que la discussion sur le budget ne soit pas interrompue. Les Allemands étaient furieux. Les Vieux-Tchèques se séparaient d'eux. Parmi les électeurs de la curie des propriétaires de domaines, des voix s'élevaient contre les Ponctuations. Un groupe national s'était formé parmi eux, comprenant environ 60 membres sur les 200 que comportait cette curie. Les aristocrates, en face de l'émotion du pays, demandaient qu'on expédiât d'abord

les projets de loi sur l'égalité des deux langues du pays Qu'allait-il se passer jusqu'à la prochaine session? Il fallait à tout prix faire voter la loi Trautenau. Une Diète qui aurait ainsi commencé la division du pays ne pourrait plus ensuite refuser d'achever cette œuvre.

Pour obtenir ce résultat les Allemands imaginèrent un coup de main savant. A la fin de la séance du 15 mai, le président annonça qu'il mettait à l'ordre du jour de la prochaine séance du 17 la loi Trautenau. C'était une violation flagrante de la Constitution du pays ; c'était un acte de violence. En vain éclatent les protestations les plus vives des Jeunes-Tchèques ; en vain, en leur nom, M. le docteur Hérold, sur le ton le plus calme et le plus conciliant, démontre au président qu'il est impossible d'agir comme il le fait contre les plus claires décisions de la Constitution ; en vain il l'adjure de ne pas obliger la minorité aux résolutions extrêmes, en vain il lui dépeint l'irritation du peuple entier. Le président déclare sèchement que sa décision est conforme au désir de la majorité et qu'il ne modifiera pas l'ordre du jour adopté ; et il lève la séance au milieu d'un vacarme épouvan-

table. Les Jeunes-Tchèques, exaspérés par l'arbitraire du président de la Diète et bien résolus à soutenir la lutte, ne voulaient pas sortir de la légalité. Mais comment faire, quand le chef du corps constitutionnel du pays violait lui-même la loi, substituant sa décision arbitraire aux décisions de la Constitution ? Ils se préparèrent donc à tout, même à opposer la violence à la violence, s'il le fallait. L'opinion publique était exaltée au dernier degré. Un seul mot eût suffi pour amener une révolte formidable, désastreuse.

Ce fut dans cet état que s'ouvrit la séance du 17 mai. Les Jeunes-Tchèques se mettent d'accord avec les Vieux-Tchèques et avec la fraction de députés dirigés par le docteur Skarda ; ils décident de s'absenter de la salle des séances afin de mettre la Diète dans l'incapacité de délibérer, puisqu'il faut au moins la présence effective de 100 membres pour qu'elle puisse valablement délibérer. Les Allemands et les aristocrates sont au grand complet. Le président compte 113 députés, parmi lesquels quatre Vieux-Tchèques restés dans la salle, et proclame la Diète capable de délibérer. Les députés tchèques rentrent dans la Diète au

milieu des rires ironiques des Allemands. Le docteur Engel leur répond : « Nous avons fait ce que nous avons pu, nous verrons lesquels de nous riront les derniers. » Un silence profond s'établit et, pour la dernière fois, M. le docteur Kucéra supplie en paroles touchantes le président de ne pas violer la loi, de ne pas compromettre les travaux de la Diète, de ne pas exaspérer le peuple. C'est en vain : le président répond qu'il s'en tient à l'ordre du jour. M. le docteur Hérold demande la parole sur l'ordre du jour : elle lui est refusée. Le président l'accorde au rapporteur de la loi Trautenau, M. Funke. Alors la tempête éclate, un vacarme épouvantable s'élève des bancs des Jeunes-Tchèques. Tous autres moyens étant épuisés, la minorité oppose la violence à la violence de la majorité : en vain le président agite sa sonnette, on n'en perçoit même pas le son. Les aristocrates restent muets, les Allemands sont furieux mais n'osent augmenter de leurs cris le tumulte. Le rapporteur, M. Funke, essaie de souffler son rapport aux oreilles des sténographes qui n'en perçoivent pas un mot et sont forcés de se retirer. Enfin, après une demi-heure de tapage infernal,

le président, le prince de Lobkovic, descend de la tribune sans même pouvoir dire que la séance est suspendue. A peine s'est-il éloigné que, des galeries combles du public demeuré jusque-là dans un silence profond, partent des cris de joie, des ovations frénétiques pour les députés jeunes-tchèques, des imprécations violentes contre les Vieux-Tchèques restés dans la salle au commencement de la séance, contre les aristocrates et les Allemands. La loi Trautenau était ensevelie. Elle l'était par un acte de violence de la minorité ; mais c'était un acte de violence fait en légitime défense contre la violation de la loi par la majorité. L'obstruction la plus habile et la plus acharnée n'aurait pas empêché la majorité de voter dans les six dernières séances qui restaient la loi Trautenau, qui ne contenait que quelques paragraphes.

Le peuple tchèque approuvait hautement la conduite des députés jeunes-tchèques. Il leur arrivait une avalanche de dépêches d'approbation non seulement de Bohême, mais de Moravie. Les journaux vieux-tchèques, si hostiles d'habitude aux Jeunes-Tchèques, n'osaient les blâmer. Et le

lendemain du 17 mai, l'organe clérical « le Cech » déclarait que le clergé n'avait aucun intérêt à se brûler les doigts au service de l'aristocratie et du gouvernement. Le gouvernement ne savait que faire. Dissoudre la Diète, c'était fournir aux Jeunes-Tchèques l'occasion d'une victoire éclatante. Soutenir malgré tout la loi Trautenau, forcer sa promulgation était dangereux au plus haut degré.

Il prit un jour de réflexion, et le 19 mai il prononça l'ajournement de la Diète.

La presse gouvernementale et allemande fut violente ; elle se révéla dans sa pleine brutalité, féroce et mesquine, insultant lâchement les députés jeunes-tchèques, demandant contre eux une mise en accusation pour endommagement du bien privé. En effet, dans la séance terrible du 17, on avait démoli quelques tiroirs et brisé quelques verres.

La demande était puérile, les objets brisés étaient propriété de la Diète et non propriété privée. Le gouvernement ne put y accéder, pas plus qu'il ne voulut se rendre aux conseils des reptiles l'engageant à promulger la loi Traute-

nau par simple décret. Tout ce qu'il put faire pour atténuer la rancune de M. de Plener et des aristocrates, fut un acte de basse vengeance. A la délégation du Parlement qui délibéra sur les affaires communes aux deux parties de l'Autriche-Hongrie, des quatre délégués tchèques pas un seul ne fut élu à la commission du budget et l'orateur des aristocrates de Bohême attribua, comme cause de cet outrage envers le peuple tchèque entier, les événements du 17 mai.

Cet acte de basse vengeance, contre lequel protestèrent violemment les Jeunes-Tchèques, n'eut pas le résultat qu'en attendaient ses auteurs. Il en eut un tout autre. Il souleva la question tchèque devant les délégations, sous les yeux de l'Europe.

V

LES TCHÈQUES & L'ARISTOCRATIE DE BOHÊME

Quand on voit l'étrange conduite des aristocrates de Bohême, plusieurs questions se posent : Comment ces aristocrates, jadis paladins du droit d'État de Bohême, sont-ils devenus partisans d'un gouvernement centraliste et germanisateur ? Comment s'est créé l'abîme si profond entre la nation tchèque et l'aristocratie qui fut si longtemps à la tête de ses affaires ?

C'est bien simple.

L'aristocratie actuelle de la Bohême n'est plus une aristocratie nationale. L'aristocratie nationale a péri au champ de bataille de la Montagne Blanche ; elle a laissé ses têtes sur l'échafaud de la place de l'Hôtel-de-Ville en 1622, elle a émigré et versé son sang sur tous les champs de bataille d'Europe pendant la guerre de Trente ans ; ce qui

resta se fit courtisan, s'enrichit des biens confisqués et vécut en bonne intelligence avec les aventuriers étrangers qui envahirent le pays. Ce ne fut plus la fleur de la nation, cette aristocratie-là ; ce fut une caste séparée, sans aucun rapport avec la nation. Les Piccolomini, les Bouquoy, les Lamminger, les Ledebours devenaient les pairs du royaume. Les Cërnins, les Kinsky, les Lobkovic, les descendants des vieilles races indigènes et les descendants des aventuriers étrangers ne s'intéressèrent plus au sort du pays, uniquement préoccupés de l'intérêt de leur caste. Parmi eux les grands patriotes, comme Gaspard comte de Sternberg ou le gouverneur de Bohême, le comte Kolovrat, sont de véritables exceptions.

Que si une partie de ces aristocrates s'est ralliée depuis 1848 au mot d'ordre de Palacky sur la reconstitution du droit d'Etat de Bohême, c'était surtout dans l'espoir qu'ils rempliraient alors le rôle de dominateurs dans l'état autonome des pays de Bohême, et ils ne rêvaient rien autre que d'y maintenir l'état de choses antérieur à 1848. Profondément réactionnaires, ils ont été le plus ferme appui de l'absolutisme jusqu'en 1860, et

chez eux le sentiment national est presque nul. Ils ignorent complètement l'œuvre intellectuelle du peuple tchèque, la littérature, le théâtre, la musique, à l'exception tout au moins de quelques aristocrates qui sont membres de la Société des Amis des Arts et des Beaux-Arts. C'est au moins ce que leur reproche d'une façon fort amère leur propre organe, le *Vaterland* de Vienne. Ils proclament eux-mêmes qu'ils ne sont ni tchèques ni allemands, mais seulement des bvehmen, une sorte d'amphibie. Leur idéal, plusieurs fois exprimé, serait que toute la population de Bohême fût capable de parler à la fois la langue nationale et l'allemand. Ils comprennent l'égalité des nationalités de cette singulière façon que les Tchèques doivent respecter les droits des Allemands dans leurs plus petits détails, même là où ils sont en minorité, quoique les Allemands ne respectent aucun droit des Tchèques, là où ceux-ci sont en minorité. La brutalité les procédés de la majorité allemande sur les territoires mixtes, cette brutalité qui va jusqu'à faire détruire les monuments de cimetières portant une inscription en langue tchèque, comme

cela est arrivé à Most (Brüx) ; cette brutalité qui va jusqu'à menacer d'expulser l'ouvrier tchèque, qui réclame l'école tchèque pour ses enfants, comme cela se pratique dans tous les centres industriels du nord de la Bohême, où des milliers d'ouvriers tchèques mènent une véritable vie de martyrs pour ce motif ; les agressions brutales contre d'inoffensifs touristes coupables seulement de parler tchèque et non pas allemand, tout cela ne touche guère les aristocrates historiques de Bohême. En revanche, lorsque la municipalité de Prague ordonne que les plaques indicatrices des rues soient rédigées en tchèque, ces messieurs se récrient : cet acte de la municipalité de Prague est à leurs yeux un méfait contre l'égalité des nationalités.

Aussi bien les aristocrates historiques, partisans des droits d'État de Bohême, tant qu'ils espéraient maintenir le peuple tchèque dans les ornières d'une politique conservatrice qui leur eût permis de jouer un rôle dominant dans la politique nationale, quand ils virent le développement de l'esprit démocratique chez le peuple tchèque, et l'impossibilité de faire de la Bohême

autonome un pays féodal comme ils l'avaient tenté en 1871, renoncèrent-ils à soutenir l'obtention de cette autonomie. Plutôt une réaction germanique et centraliste qu'un État autonome démocratique, avec — horreur ! — le suffrage universel. Voilà leur vœu. Voilà aussi la cause du dissentiment profond, et chaque jour plus profond, qui se manifeste entre l'aristocratie historique de Bohême et la nation tchèque.

Certes, il y a des aristocrates chez lesquels la fibre patriotique vibre haut et ferme. Tel feu le comte Léopold de Làzansky, député du Parlement de Vienne dans les années de lutte 1887-1891, membre fidèle du parti jeune-tchèque, fervent partisan de l'autonomie de Bohême ; tel le comte Kounic, démocrate convaincu, défenseur zélé des classes déshéritées ; tel le comte Wladimir de Lazansky, frère du défunt comte Léopold, président de l'exposition ethnographique tchèque-slave, le baron Léonardi ; tel encore le comte Harrach, panslaviste théorique et ami de la Russie, mais partisan d'une paix avec les Allemands, même aux dépens de l'égalité nationale. Mais ce sont des exceptions.

En général, les aristocrates historiques, tout comme ceux qui déjà, en 1860, se déclarèrent pour les Allemands centralistes, comme les Auersperg, les Aehrental et quelques membres des familles de Kinsky, de Waldstein, etc., les aristocrates de Bohême ne forment pas une partie de la nation, mais une caste à part. Il n'y a entre eux qu'une différence. Les aristocrates historiques sont cléricaux extrêmes ; les aristocrates centralistes professent un certain libéralisme, qui ne s'élève pas au-dessus de la doctrine banale des Manchestermens vieux jeu.

En novembre 1892 était organisée à Prague, sur l'invitation des députés vieux-tchèques de la Moravie, une conférence des partis vieux-tchèques, jeunes-tchèques, députés de la Moravie, et des aristocrates historiques de la Bohême. Le résultat de cette conférence fut le vote d'une résolution assez vague proclamant que tous les partis, réunis en conférence, demeureraient attachés au principe du droit d'État de Bohême, de l'égalité des nationalités, de l'intégrité des pays de la couronne et l'engagement de tous à concourir à toute entreprise concernant l'exécution

de ce programme. Or, à la session de la Diète de Prague en 1893, le docteur Jules Grégr ayant proposé le vote d'une adresse à l'Empereur pour lui demander la reconstitution du droit de Bohême, messieurs les aristocrates, oubliant leurs promesses, refusèrent leur concours à cette proposition.

Comment voudrait-on que le peuple tchèque ait confiance en ces aristocrates?

VI

LE MOUVEMENT ANTI-DYNASTIQUE EN BOHÊME

Cependant l'effervescence créée en Bohême par les Préliminaires de Vienne se poursuivait et s'accentuait. L'attitude des députés jeunes-tchèques qui les combattaient à outrance était unanimement approuvée par l'opinion publique en Bohême. Les députés jeunes-tchèques étaient fêtés, comblés d'ovations. On les acclamait dans les réunions publiques, lorsque celles-ci n'étaient pas prohibées, ce qui arrivait fréquemment sous les prétextes les plus futiles ; et, dans ces réunions, ce n'étaient pas les députés qui tenaient le langage le plus violent et le plus résolu contre le gouvernement, mais bien les électeurs dont certains les accusaient parfois de soutenir une politique irrésolue et peu radicale. En même temps

un changement très sensible se manifesta à ce moment dans l'opinion publique. Jusque-là le peuple tchèque avait manifesté son opposition au gouvernement germanisateur de Vienne ; mais la personne du monarque avait toujours été respectée, le peuple croyant de bonne foi que c'était le gouvernement seul qui avait empêché l'Empereur de tenir sa promesse de 1871. Il n'avait même jamais cessé de témoigner de son attachement à la dynastie impériale dans toutes les circonstances possibles. En 1880 une bagarre eut lieu à Chuchle (Kuchelbald), et les motifs de cette bagarre furent que les étudiants tchèques voulaient obliger les étudiants allemands à chanter avec eux l'hymne impérial autrichien. C'était bien là une démonstration évidente de l'attachement dynastique.

Après les élections de 1889, lorsque François-Joseph se fut abaissé au simple rang de chef de parti ; quand, après l'éclatante victoire des députés jeunes-tchèques, il eut déclaré ouvertement « qu'il était déplorable que le peuple tchèque si intelligent ait élevé au pouvoir une compagnie si singulière (*Sonderbare Gesellschaft*) », l'effet pro-

duit sur le peuple tchèque fut déplorable et ses sentiments se modifièrent. L'offense faite par le souverain était d'ailleurs aussi imméritée qu'injuste. Si le peuple tchèque aime et respecte ses représentants, c'est qu'il les élit librement et qu'ils sont les porte-voix de ses propres volontés. Nulle part, en effet, les élections ne sont plus dépouillées de ce qui pourrait en entacher la valeur, qu'en Bohême ; et il faut le dire, pour être juste, de la part des Allemands tout autant que de la part des Tchèques. Les lunchs électoraux, les promesses de profit matériel aux électeurs au nom des candidats, les dédommagements pour temps perdu et tous autres moyens de corruption y sont totalement inconnus. On s'agite avec acharnement, on emploie tous les moyens d'éloquence et de persuasion, mais on ne corrompt pas. C'est ainsi que les chiffres authentiques des dépenses du club des Jeunes-Tchèques, lors des élections de 1891, n'atteignit que le modeste chiffre de 3 000 florins.

François-Joseph ne se contenta pas d'ailleurs d'offenser la nation tchèque à ce propos. Quand la nation entière s'élevait contre les Ponctuations

de Vienne, il n'hésita pas à déclarer à plusieurs reprises « qu'il fallait que les Ponctuations fussent exécutées quand même ».

Le peuple, voyant ainsi le monarque passer au camp de ses ennemis, en tira les conséquences. Jusque-là les mêlées politiques les plus acharnées avaient toujours respecté la neutralité de la couronne. On commença alors à se rappeler la promesse solennelle du 12 septembre 1871 et à laisser comprendre assez clairement que quand on ne respecte pas les engagements souscrits, on est un banqueroutier ou un malhonnête homme. Aussi à l'exposition de 1891, les musiques militaires ayant reçu ordre de jouer en premier l'hymne autrichien, la foule amassée devant les fontaines lumineuses, au nombre de plus de dix mille personnes, écoutait à peine silencieusement cet hymne, sans qu'aucune main se levât pour applaudir. Puis, aussitôt que les fanfares attaquaient les hymnes nationaux (Kde domovmùj et Hej Slovani), cette même foule battait des mains à tout rompre, chantant les refrains et demandant sans cesse qu'on les répétât.

La visite de l'Empereur à l'exposition ne modifia

en rien ces manifestations de l'opinion publique. Le souverain ne fit rien d'ailleurs dans ce but. François-Joseph qui d'habitude joue le bonhomme, ne prononça ni une seule parole bienveillante pour le peuple tchèque, ni un mot conciliant à l'adresse du parti qui représentait ce peuple. Son attitude fut d'un formalisme froid et rigide ; et comme pour approuver l'abstention des Allemands à l'exposition et confirmer leurs exigences séparatistes, il visita Reichenberg, le centre de l'industrie allemande.

Le peuple en fut irrité et le 15 mai 1893, lorsque le président de la Diète eut, malgré la Constitution, mis à l'ordre du jour la loi Trautenau, il brisa les fenêtres du casino aristocratique et la nuit qui suivit le feu d'artifice donné la veille de la fête nationale du 16 mai, la statue de l'Empereur François qui s'était montré aussi hostile au peuple tchèque que François-Joseph, fut entourée d'une corde au cou, symbole de la peine de mort infamante.

Devant de telles manifestations, le gouvernement prit les plus violentes mesures. La police interdit les réunions d'ouvriers organisées en

faveur du suffrage universel. Elle le fit avec une telle brutalité que deux fois à Volsàn et à Stràsnic se produisirent de graves et sanglants conflits. A Volsàn la police fut battue et quelques personnes grièvement blessées. A Stràsnic on commanda des troupes qui cernèrent les ouvriers et on organisa une telle chasse contre eux que, ne trouvant aucune issue pour s'évader, ils furent arrêtés au nombre de plus de cent. Dans toute la Bohême les réunions publiques étaient interdites et, quand par hasard elles étaient autorisées, elles étaient aussitôt dissoutes. Contrairement à la loi, on interdit même les réunions privées. A Luzèc, une réunion publique convoquée par le député Edouard Grégr ayant été dissoute, une réunion privée fut immédiatement organisée dans un autre local par MM. Rasìn et Sokol jeune. La police la dispersa malgré les protestations du public. Celui-ci exaspéré arracha et brisa l'aigle impériale de la station de gendarmerie, tandis qu'à Prague on éclaboussait les aigles impériales et qu'on les arrachait ; et le 17 août, veille de la naissance de l'Empereur, la musique militaire fut sifflée quand elle attaqua l'hymne autrichien. On cria : « A bas

François-Joseph, à bas le menteur ! » On conspua l'aristocratie ; des milliers de petits papiers contenant des invectives contre l'Empereur et des mots d'ordre socialistes furent jetés sur la voie publique et, une fois encore, on brisa à coups de pierres les croisées du club aristocratique. Cependant les députés jeunes-tchèques donnaient le mot d'ordre de célébrer le 12 septembre l'anniversaire du rescrit de 1871 par lequel François-Joseph avait solennellement reconnu le droit d'État de Bohême. Ces fêtes furent platoniques. Le banquet organisé au Zofin à Prague, où s'étaient rendus de nombreux députés et des conseillers municipaux, sous la présidence de M. Edouard Grégr, fut dispersé par des policiers, baïonnette au canon ; les assistants dispersés se réunirent au restaurant Chodèra où, après le départ des députés, eurent lieu de nouvelles démonstrations anti-dynastiques. Les bustes de l'empereur François-Joseph et de l'impératrice Elisabeth furent brisés.

Le 12 septembre, date anniversaire du rescrit de 1871, l'état de siège était proclamé. Le gouvernement prononça la dissolution de dix-sept

sociétés à Prague et dans ses faubourgs. Parmi elles tous les clubs des électeurs jeunes-tchèques et le club central du parti jeune-tchèque lui-même. Une censure préventive de trois heures fut ordonnée pour les « Nàrodni-Listy » et les autres journaux de l'opposition ; ceux-ci devaient, trois heures avant leur expédition, présenter à la police et soumettre à la censure d'État non pas simplement les épreuves, ce qui aurait permis de faire une nouvelle édition en cas de suppression de quelques articles seulement, mais un numéro entier du journal, ce qui permettait d'en supprimer la publication si tel était le bon plaisir de la police.

VII

LE PROCÈS DE L'OMLADINA

Pour triompher violemment de l'exaltation populaire, pour la terroriser, pour pouvoir frapper le parti jeune-tchèque et aussi pour justifier la proclamation et le maintien de l'état de siège, le gouvernement avait besoin d'un prétexte.

Il se le fournit par l'organisation policière de la fameuse conspiration de l'Omladina.

Comme tout parti national pouvant et voulant réunir sous son étendard non seulement les féaux d'une coterie ou d'un syndicat de politiciens, mais encore tous les fidèles d'une idée grande et généreuse, tous les poursuivants d'un but véritablement politique et patriotique, le parti jeune-tchèque qui représente en Bohême l'opinion de la grande majorité de la nation, rallie autour de

son programme national et démocratique toutes les fractions du parti national, et tout naturellement la jeunesse forme l'aile avancée du parti. Imbue d'idées progressistes très avancées, cette jeunesse forme au sein du parti un groupe ayant ses organes spéciaux. Fermement attachée au programme général du parti, elle ne craint pas de partir quelquefois en guerre contre les députés élus par le parti et même contre les meilleurs, quand leur politique ne lui semble pas assez énergique et radicale. De plus, elle poursuit avec beaucoup de zèle et souvent avec beaucoup de succès l'union ou, si l'on veut, la coalition du parti ouvrier avec le parti national qui, l'un et l'autre, veulent le suffrage universel et veulent aussi dégager les socialistes tchèques des influences du socialisme international.

Ce groupe des jeunes, dans le parti des Jeunes-Tchèques, a plusieurs fois tenté de s'organiser en milice spéciale, en bataillon particulier, tout en restant enrégimenté dans la grande armée du parti national. Toutes ces tentatives ont échoué devant le refus formel du gouvernement de donner l'autorisation nécessaire pour la création de

sociétés, de cercles d'études, pour l'organisation des conférences auxquelles il fallait recourir.

En 1890, après la grande victoire du parti jeune-tchèque aux élections pour la Diète de Bohême qui eurent lieu en juillet 1889, une première tentative fut faite. Les statuts de la société n'autorisaient à y adhérer que les jeunes gens ayant dépassé l'âge de vingt-quatre ans, conformément aux exigences de la loi autrichienne sur les associations. Malgré cela le gouvernement refusa l'autorisation nécessaire à son existence, sous le prétexte « qu'il ne convient pas à la jeunesse de se mêler de politique ». Ce fut sous le même prétexte qu'il refusa, l'année suivante, l'autorisation d'exister à l'« Omladina » de Prague, qu'il poursuivit en février 1894.

Le groupe des jeunes gens formant l'aile gauche du parti radical jeune-tchèque, c'est-à-dire celui que l'on a improprement appelé l'Omladina, (dans la langue slave, le mot Omladina signifie simplement la jeunesse politique et non une société organisée) et que l'on a improprement poursuivi sous ce nom, n'avait donc aucune existence réelle. Le groupe a ses journaux, ses

propagandistes, ses orateurs et ses écrivains ; il agit, propage ses idées dans le peuple, parmi la jeunesse et parmi les ouvriers, mais sous la libre et personnelle impulsion de chacun de ses membres, sans qu'aucun lien formé, comme celui résultant d'une association et la caractérisant, préside, dirige et combine ses efforts.

Ce que l'on a appelé la conspiration de la société secréte de l'Omladina, n'a jamais existé. Il n'y a jamais eu conspiration ni société secrète. Toute la fable débitée par la police autrichienne sur la fameuse conspiration de l'Omladina « avec ses doigts et ses pouces » au moyen de laquelle on a englobé, dans le procès de février 1893, une partie de la jeunesse du parti avancé jeune-tchèque, n'était rien autre chose qu'une invention policière. Les jeunes gens, les étudiants qu'on a poursuivis dans le procès de l'Omladina, fréquentaient les sociétés ouvrières au sein desquelles ils comptaient de nombreux partisans. Leurs plus remarquables orateurs, M. le docteur Rasin et M. Sokol, fils du député jeune-tchèque, parlaient dans les meetings et dans les assemblées jeunes-tchèques. Comme les ouvriers

du parti radical ouvrier, c'était aussi au Radikalni-Listy qu'ils communiquaient leurs doléances, et c'était là le seul lien qui les unissait. Aucune société secrète entre eux, aucun comité exécutif, aucun organe ne dirigeait leur action. Chacun d'eux agissait à sa guise, suivant ce qu'il comprenait comme son devoir.

Cependant, ce qu'il fallait au gouvernement, c'était découvrir une conspiration épouvantable, une sorte de carbonarisme voulant tout renverser, tout mettre à l'envers, ordre social et civil, un complot enfin capable de faire frémir les bons bourgeois qui voulaient à tout prix boire en paix leur bière.

L'Omladina, dont les rapports avec les socialistes étaient connus et dont plusieurs membres avaient pris part aux manifestations anti-dynastiques, était tout indiquée pour cela. Les gens de la police, les agents provocateurs furent chargés de trouver les pièces de la machine. On arrêta çà et là, au hasard; on provoqua MM. Rasin et Sokol, et les deux rédacteurs omladinistes : MM. Skàba et Hajn. Sur ces entrefaites, un certain Mrva était assassiné le 23 décembre par deux

de ses anciens camarades, les nommés Dragoun et Dolezàl. Il était l'auteur d'un rapport dénonçant plusieurs des personnalités arrêtées comme faisant partie d'une organisation fantastique de conspirateurs qui marchaient par escouades de cinq, ayant à leur tête une espèce de caporal désigné sous le nom de *pouce*, tandis qu'eux s'appelaient les *doigts*. Ce fut une bonne aubaine pour la police autrichienne, surtout lorsque l'on eût constaté que les deux meurtriers avaient, après leur meurtre accompli, fait visite au secrétaire du club des députés jeunes-tchèques. M. Cizek. Ce même jour aussi, quelques heures seulement avant l'assassinat de Mrva, une grande partie des Omladinistes arrêtés avaient été relâchés provisoirement sous caution, l'instruction étant terminée. M. Cizek fut arrêté comme complice de l'assassinat du mouchard (Mrva n'était pas un employé de police, mais seulement un dénonciateur, ce qu'on appelle en Bohême un confident), et on en accusa les Omladinistes libérés qui avaient voulu se venger de celui qui avait dénoncé au gouvernement leur complot.

La presse gouvernementale et allemande exul-

tait et voyait en tout cela la preuve évidente de l'existence d'une conspiration prête à agir par le fer et le feu. D'aucuns n'hésitaient même pas à désigner le chef du parti jeune-tchèque, M. de Hérold, qui avait dénoncé à la tribune du Parlement de Vienne les agissements du policier Mrva comme l'instigateur de son assassinat.

Heureusement, les deux meurtriers Dolezàl et Dragoun étaient si imprudents et si insouciants que, bien qu'impliqués dans le procès de l'Omladina et accusés de lèse-majesté et de trahison, ils restèrent, au lieu de prendre la fuite, à Prague, chez leur ami, un certain Kriz. C'est là qu'ils furent arrêtés avec Kriz et sa femme, deux ou trois jours après leur crime.

Au procès qui fut jugé au mois de mars, M. Cizek put prouver formellement, d'une façon ne permettant aucun doute, qu'il était tout à fait étranger au meurtre de Mrva. M. Cizek, administrateur de la caisse de secours des Omladinistes emprisonnés, centralisait l'argent des souscriptions organisées en leur faveur. Dolezàl et Dragoun, un moment impliqués dans le procès des Omladinistes avaient été relâchés, faute de

preuves; mais, se trouvant sans argent le jour du crime, ils s'étaient rendus chez lui pour lui demander un secours et pour l'avoir plus considérable et, bien entendu, sans lui avouer leur crime, ils avaient prétexté qu'ils avaient trouvé du travail à Dux et demandé un peu d'argent pour s'y rendre. M. Cizek leur avait donné deux florins de la caisse des secours et dix florins de sa poche. Voilà ce qui fut formellement prouvé. M. Cizek était donc complètement disculpé. Il le fut également du chef d'accusation d'adhésion à une société secrète, le procureur ayant lui-même abandonné l'accusation sur ce chef. Enfin, il le fut aussi du chef d'avoir expédié le manifeste prohibé des députés jeunes-tchèques. Les notes de police constataient bien sa présence à Dresde et à Leipzig, mais il lui fut facile de prouver son alibi aux dates données par la police. Dolezàl et Dragoun, reconnus coupables du meurtre prémédité de l'agent Mrva, furent condamnés chacun à dix années de travaux forcés; Kriz, déclaré coupable comme instigateur de ce meurtre, bien que les meurtriers eux-mêmes eussent déclaré qu'il n'en avait rien su, fut condamné, lui aussi, à dix

années de prison ; sa femme fut acquittée. Enfin M. Cizek, M. le docteur Rasin, M. Sokol jeune et M. Dutka, président de la société des étudiants slaves, furent remis en liberté.

Le 7 février comparaissaient devant un tribunal spécial soixante-dix-sept inculpés, tous jeunes gens de dix-sept à vingt-deux ans, recrutés presque exclusivement dans la classe ouvrière. On comptait cependant parmi eux deux étudiants, neuf journalistes, un professeur et un docteur en droit.

C'étaient les accusés de l'Omladina.

D'après le ministère public, l'Omladina était une société secrète coupable d'attentats contre la sûreté de l'Etat. Elle comprenait d'après lui sept cent vingt affiliés et son organisation rappelait celle des *carbonari* avec un conseil suprême de cinq membres et un dictateur investi de pouvoirs illimités. Les réunions de l'Omladina auraient été si fréquentes que l'on en aurait compté quarante-huit en une seule année ; on y aurait admis non seulement des conjurés, mais aussi des invités munis de cartes d'entrée. Dans ces réunions on aurait organisé des meetings et des démonstra-

tions sur la voie publique et on aurait tenu des propos incendiaires.

En présence d'un pareil réquisitoire on ne sait en vérité ce qu'il faut admirer le plus, des maladresses de la police ou du courage des prétendus conspirateurs qui, toujours traqués et dispersés, ne cessaient pas de tenir des réunions *fuyantes* et continuaient à délibérer sur des questions ne tendant à rien moins, à en croire le ministère public, qu'à provoquer un bouleversement social. C'était d'ailleurs tout entier un tissu d'erreurs que ce réquisitoire, un tissu d'invraisemblances visiblement inventé pour les besoins de la cause. Il ne contenait en définitive aucun fait sérieux à la charge des inculpés. Il n'était pas possible d'inventer un acte d'accusation plus partial, plus injustifié, s'appuyant sur la seule opinion privée des inculpés, pour leur imputer des actes sans prendre la peine de prouver qu'ils les avaient commis. On tenait pour vraie la fable de l'agent provocateur Mrva désignant sans vergogne tel ou tel accusé comme « pouce ou doigt » de la prétendue conspiration. C'était tout le fonds de l'accusation, bien que le procureur eût déclaré qu'il n'y

attachait aucune foi. On ne prit même pas la peine d'essayer de prouver que les principaux accusés, MM. Rasin, Sokol jeune, Hajn et Skaba, étaient les chefs et non de simples adhérents d'une société secrète ou d'une conspiration.

Quant à la façon dont furent conduits les débats du procès, elle fut aussi criminellement légère que l'acte d'accusation. Les témoignages les plus formels, les plus unanimes, des personnes les plus désintéressées n'avaient aucune valeur pour les juges. En revanche, ils acceptaient sans hésitation celui d'un agent de police affirmant qu'il avait vu tel ou tel accusé parmi la foule des manifestants. Et c'était en vain que les parents, les voisins attestaient que cela était impossible, que l'accusé était resté chez lui le jour où l'agent déclarait l'avoir vu. Pour mettre les accusés en mauvaise posture et impressionner l'opinion publique on avait volontairement mêlé au procès de l'Omladina des individus suspects, convaincus de vol et de chantage.

Enfin on rendit impossible la mission des défenseurs des accusés, si bien qu'ils déclarèrent renoncer à la parole, leur office étant rendu impossible et inutile par l'attitude du tribunal.

Naturellement les accusés furent condamnés; ils s'y attendaient et ne furent ni surpris ni découragés.

Sur les soixante-dix-sept accusés, huit seulement furent acquittés; les peines prononcées contre les autres varièrent entre trois ans et quatre mois de prison. La dureté des peines prononcées contre MM. Rasin, Sokol jeune, Hajn et Skaba auxquels on ne put reprocher que quelques délits de presse, dépassa toute vraisemblance.

Le gouvernement avait voulu le procès de l'Omladina pour justifier l'état de siège. Ses juges lui avaient donné satisfaction. Il en usa : M. Stépanek, lieutenant de réserve et propriétaire à Dobronic, était accusé d'avoir, le 12 septembre, démoli un buste de François-Joseph. Cette accusation reposait sur les seules déclarations des garçons d'un restaurant, le restaurant Chodèra. A l'audience, ces garçons déclarèrent qu'ils avaient menti, que leurs dépositions étaient fausses, qu'ils ne les avaient faites que sous l'ordre et la menace du commissaire de police. M. Stépànek n'en fut pas moins condamné à dix mois de prison.

Comme on supprimait la liberté individuelle, on suspendit arbitrairement les restes des libertés d'association et de réunion ; on tracassa les journaux de l'opposition. Deux gardiens de la paix furent mis en permanence devant la porte des « Nàrodni-Listy » avec consigne de ne pas laisser sortir un seul exemplaire du journal avant le délai prescrit. Quand il sembla bon à quelque bureaucrate de la direction de police de confisquer un numéro, il fit amener un camion et tout le tirage du journal s'en alla dans les caves de la direction de police sans que la rédaction sût pourquoi. Après huit jours seulement on notifiait au rédacteur la cause de la confiscation et, s'il voulait protester devant le tribunal, il était certain de perdre. On confisqua les discours de deux députés jeunes-tchèques reproduit dans les « Nàrodni-Listy » tels que ces honorables députés les avaient prononcés en tchèque au Parlement de Vienne. C'était une violation flagrante de l'immunité parlementaire. Le directeur des Nàrodni, comme les deux députés MM. Vàsaty et Brèznovky protestèrent, citèrent des témoins devant le tribunal. Le tribunal confirma l'arrêt de confiscation.

VIII

LA SITUATION DEPUIS 1893

Tandis que les difficultés créées par les Ponctuations et le procès de l'Omladina perpétuaient l'agitation en Bohême, le Parlement de Vienne entrait en session le 10 décembre 1893.

Dès l'ouverture de la session, le gouvernement ému de l'agitation créée par ces événements autant que par la propagande faite par les socialistes de Vienne, se décidait à proposer une réforme électorale ayant pour base le suffrage universel. En vertu de cette proposition, tout citoyen sachant lire ou ayant servi sous les drapeaux devenait électeur. Toutefois, le système des curies créé par la loi de 1860, c'est-à-dire le système de la représentation des intérêts, était maintenu. Là était le point faible, le point mauvais du nouveau projet.

Cependant ce projet était un pas en avant dans la voie du progrès. Il était en tout cas meilleur que celui auquel il était appelé à succéder, plus juste et plus respectueux des nationalités. D'ailleurs, c'était la seule voie pour aboutir au suffrage universel réel. Car ce projet qui ne changeait ni le nombre des députés, ni les districts électoraux demandait seulement une majorité simple, tandis que toute autre réforme demandait une majorité qualifiée de deux tiers et la présence effective des trois quarts des députés. Par lui, en Moravie et en Silésie, les populations slaves pouvaient obtenir une représentation proportionnelle à celle des Allemands. Les Jeunes-Tchèques étaient donc résolus à le soutenir, mais ce fut une stupéfaction dans le Parlement de Vienne que le comte Taaffe ait eu l'audace de présenter un pareil projet. Allemands libéraux, Polonais et conservateurs se soulevèrent unanimement contre lui. Seule, une minime fraction de deux ou trois démocrates allemands, les anti-sémites et les cléricaux démocrates en étaient satisfaits. Les députés polonais, à la seule exception de M. Lewicki, s'y opposaient formellement puisqu'il permettait

d'augmenter le nombre des députés ruthènes. Et le comte Hohenwart qui, en 1871, voulait fédéraliser l'Autriche, se mit à la tête du clan des conservateurs qui s'en montraient les plus résolus adversaires.

Dès les premières séances de la session parlementaire, les 13 et 17 octobre et plus tard le 12 décembre, les Allemands signifièrent nettement au comte Taaffe qu'il n'avait plus leur confiance. Il s'agissait de confirmer l'état de siège proclamé à Prague. Certes il était difficile de maintenir l'état de siège à Prague quand, au même moment, malgré la découverte d'un complot anarchiste à Vienne, dûment organisé avec fabrique d'explosifs et imprimerie secrète et malgré une violente échauffourée excitée par les « Italia Maximi » à Volosca, ni à Vienne ni à Volosca on n'avait cru devoir proclamer l'état de siège. Mais ce n'étaient pas là des arguments qui auraient arrêté les Allemands et les conservateurs qui refusèrent au comte Taaffe le maintien de l'état de siège à Prague. La preuve en est qu'ils l'accordèrent sans phrase à son successeur.

A lui ils le lui refusèrent, pour lui notifier qu'ils

ne voulaient pas laisser toucher à leurs privilèges, menacés par son projet de réforme électorale. M. de Plener, chef des libéraux allemands, n'hésita pas d'ailleurs à déclarer, dès la première délibération sur le projet de réforme électorale, « que l'attitude du gouvernement n'était pas d'accord avec les devoirs d'un gouvernement conservateur, que le projet avait pour but une croissance incompréhensible du nombre des électeurs, qui, faite sans augmentation du nombre des députés, impliquait une hostilité contre les Allemands lesquels perdraient ainsi des mandats sans pouvoir en acquérir de nouveaux. C'était là un projet dangereux, mauvais et anti-autrichien. Les Allemands étant un élément absolument nécessaire à l'Etat, ils avaient le droit d'exiger que leurs droits ne fussent pas menacés ».

Le député jeune-tchèque M. Slavik avait, au nom de son parti, déposé un amendement qui, en même temps que le projet du comte Taaffe, augmentait le nombre des électeurs, élevait le nombre des députés à 400, et les répartissait ainsi :

Quatre-vingt-douze Tchèques ;

Cent quarante-cinq Allemands ;

Soixante-trois Polonais ;

Cinquante-deux Roumains ;

Douze Serbo-Croates ;

Vingt et un Slovênes ;

Et onze Italiens ;

M. de Plener aurait pu se rallier à ce projet s'il n'avait voulu, comme il le prétendait, qu'une augmentation des mandataires en même temps qu'une augmentation des mandats.

Mais, ce qu'il ne voulait pas surtout, c'était le suffrage universel. Le chevalier Stadniki, au nom des Polonais, déclarait que le projet favoriserait « une masse de gens sans éducation et sans le sou, avides de pouvoir et affamés du bien d'autrui ». Enfin le noble comte Hohenwart vint à l'aide de ses anciens ennemis, les libéraux allemands, et déclara que les conservateurs étaient résolus à défendre à tout prix les exigences de la bourgeoisie allemande.

Le ministère Taaffe fut renversé.

Le prince Windischgraëtz forma un ministère de coalition dans lequel M. de Plener, chef des libéraux allemands, prit place au premier plan.

Aussitôt, en face de la coalition ministérielle

une contre-coalition s'éleva. Les Vieux-Tchèques de la Moravie que les succès toujours croissants des jeunes dans leur propre pays commençaient à faire réfléchir, tendirent la main aux Jeunes-Tchèques et se déclarèrent leurs alliés. De même, la majorité des Croates et des Slovênes, inféodés jusque-là au club conservateur du comte Hohenwart, s'en détacha pour former un groupe nouveau, celui des Slaves du Sud qui se rangèrent également du côté des Jeunes-Tchèques. Ce fut un groupe de soixante-dix députés qui se forma ainsi contre le ministère nouveau, résolu à le combattre et à faire triompher le suffrage universel.

Dans un pareil état de choses, la majorité ministérielle était réduite à l'impuissance ou tout au moins à la stérilité, dès le premier jour. Toute action décisive de sa part était paralysée par l'opposition intestine fomentée dans son propre sein ; les cléricaux se virent obligés de remettre aux calendes grecques l'exécution de leur programme scolaire. Les Allemands attendirent en vain que le gouvernement se mît énergiquement à poursuivre l'exécution des Ponctuations, soit à la Diète de Prague, soit par voie administrative. Le minis-

tère se vit même obligé de donner satisfaction, au moins partiellement, aux Slovênes en ce qui concernait l'instruction publique, en créant dans les lycées des classes slovênes parallèles aux classes allemandes, afin de retenir dans le groupe de M. Hohenwart les cinq députés slovênes qui y étaient restés et menaçaient de s'en écarter si satifaction ne leur était pas donnée.

En cet état, tout travail législatif sérieux était impossible. La majorité était une majorité purement négative, unie seulement dans la défense de ses privilèges contre les aspirations légitimes de tous les peuples d'Autriche. Le projet de loi électorale élaboré par le ministère, qui formait une nouvelle curie comprenant les classes jusque-là sans représentation et leur accordait cinquante députés, était jugé inadmissible par les clubs mêmes de la majorité et n'était même pas officiellement présenté au Parlement. Le 2 juin 1894 ce Parlement clôturait sa première session, n'ayant rien fait d'autre que d'accorder au ministère de coalition le maintien de l'état de siège à Prague, de voter le budget et de ratifier les traités de commerce avec la Russie, la Roumanie et l'Espagne.

La « Frankfurter Zeitung » de Francfort, opposant la force et la grandeur du Parlement anglais à la faiblesse et à l'inertie du Parlement de Vienne, s'exprimait ainsi : « Le Parlement de Vienne suit le chemin opposé du Parlement anglais; dès son origine il était faiblement muni de pouvoir et d'autorité, et depuis le ministère de coalition il descend sans cesse de cette minime hauteur, dégringole toujours; il a fait un rude pas en arrière et a sauté avec une vitesse surprenante au-dessus des droits du peuple et du Parlement dans le servage du gouvernement. » Dans ce dernier article, le journal de Francfort flétrissait l'odieuse conduite du Parlement qui avait qualifié « une agression inopportune au pouvoir du gouvernement » la demande d'enquête parlementaire formée par les députés jeunes-tchèques à la suite des événements sanglants des grèves de Falknov et d'Ostava, et s'était empressé d'en empêcher les débats en votant la clôture de la session, faisant ainsi abandon du droit fondamental de tout Parlement, de contrôler les actes du gouvernement.

Pendant ce temps la Diète de Bohême qui n'avait

plus à se préoccuper des Ponctuations, eut une session calme. Le délai très restreint accordé par le gouvernement pour voter les lois nécessaires au bien public fut employé à faire quelque travail utile au pays.

Le gouvernement ou plutôt son représentant, le comte Thun, continua à tracasser mesquinement la population. Il ordonna que toute séance du conseil municipal de Prague lui fût annoncée à l'avance et que communication lui fût faite au préalable du programme de ses délibérations afin de pouvoir, si bon lui semblait, y envoyer un commissaire.

Les représentations municipales allemandes défendent jalousement le caractère allemand de leurs villes; elles font tout contre la population slave. A Brunn, capitale de la Moravie, dont la population slave forme la majorité, les rues sont exclusivement désignées en allemand. La ville de Prague, qui a une représentation slave, respecte scrupuleusement l'égalité des nationalités; elle fait pour les écoles allemandes tout ce qu'elle fait pour les écoles tchèques; les affaires soumises à la compétence municipale se traitent dans la langue de la partie engagée, soit en tchè-

que, soit en allemand; les publications municipales sont rigoureusement faites dans deux langues.

Rien de semblable ne se passe dans une ville ayant une représentation allemande, la population y fût-elle en majorité slave. Cependant quand le conseil municipal de Prague, voulant réagir contre l'arrogance des majorités allemandes sur les territoires mixtes, décida de substituer la dénomination exclusivement tchèque des rues à la dénomination simultanée tchèque et allemande jusque-là employée, le comte Thun annula cette délibération. Et quand la cour suprême de Vienne eut déclaré nulle et illégale cette annulation et décidé que la dénomination des rues appartenait à la compétence exclusive des municipalités sans que le gouvernement eut rien à y voir, il laissa les Allemands s'insurger, refuser l'apposition des nouvelles tablettes écrites en tchèque sur leurs maisons, et y apposer des tablettes en langue allemande; et quand le conseil municipal prit des mesures pour faire respecter son autorité, il menaça de le dissoudre et de le remplacer par une commission.

A toutes ces tracasseries, à toutes les provoca-

tions allemandes, la nation tchèque en Bohême ne cessa de répondre par un imperturbable sang-froid et une indomptable énergie. Au mois de juillet 1894, le docteur Hérold, l'un des chefs du parti jeune-tchèque, appelé avec ses collègues à l'honneur d'une audience particulière de François-Joseph, à l'issue de la session des délégations, répondit à l'Empereur : « Sire, nous avons toujours fait notre devoir ; nous savons très bien que nous ne sommes pas encore arrivés, mais nous savons qu'il faudra à tout prix que nos adversaires fassent la paix avec la nation tchèque. » C'était un fier langage sans modération ni intransigeance déplacées et qui fait honneur à la sagesse et à l'habileté du docteur Hérold si impétueux quand il s'agit de défendre ses principes. L'Empereur, en fut impressionné.

Tandis, d'ailleurs, que chaque élection complémentaire pour la Diète ou le Parlement amenait la victoire d'un candidat jeune-tchèque, ce qui attestait son inébranlable fermeté dans la lutte, le peuple tchèque donnait à ce moment un exemple sans précédent d'habileté et de sagesse par son

exposition ethnographique de Prague, conçue, exécutée par lui sous le régime de l'état de siège, avec ses seules forces, ses seules ressources, envers et contre toutes les forces officielles coalisées pour la faire avorter. Et cette exposition était essentiellement une œuvre nationale destinée à fournir la preuve du développement que la nation bohémienne, envisagée comme membre de la race slave, a su donner à sa vie nationale; la constatation d'un effort de trente ans tendant d'une part au relèvement du caractère distinctif de la vie nationale en Bohême et, d'autre part, au développement du sentiment de la nationalité slave, là où l'influence des éléments cosmopolites constituait une menace pour la pureté du caractère typique de la race tchéco-slave; enfin un moyen d'aiguillonner le peuple tchèque à ne pas faiblir dans la lutte sacrée qu'il soutient pour son existence nationale, en lui faisant connaître tout ce qui se rapporte au caractère et au passé de sa race.

L'exposition jubilaire de Prague en 1891 fut un véritable succès et attesta hautement que la nation tchèque ne le cédait en rien aux autres nations européennes dans les diverses branches

de l'activité humaine. Ce fut alors que M. Subert, directeur du théâtre national, forma le projet d'une exposition ethnographique tchéco-slave qui, par l'extension de son programme et par les détails les plus complets dans toutes les branches de l'ethnographie, devait surpasser toutes les tentatives antérieures faites dans cet ordre d'idées. Dès 1891, une assemblée de spécialistes et d'amateurs fut convoquée à l'hôtel de ville de Prague qui accepta d'enthousiasme le projet de M. Subert. Une proclamation au peuple fut lancée; un comité central fut créé à Prague et trois cents comités régionaux furent également créés dans les autres parties du royaume, dans le but d'organiser les détails de l'exposition projetée et de recueillir les ressources nécessaires pour la réaliser. De 1892 à 1894 on organisa plus de deux cents expositions ethnographiques régionales avec les ressources trouvées dans chaque région, en Bohême, en Moravie, en Silésie, qui toutes suscitèrent l'enthousiasme des populations et des spécialistes étrangers. Enfin le comte Vladimir Lazansky fut élu président du comité de l'Exposition générale résolue pour 1895 à Prague tandis que la muni-

cipalité de Prague en acceptait officiellement le patronage.

Le gouvernement de Vienne lui refusa tout appui. Le ministre de l'instruction publique, M. de Madeyski, ne se borna pas à refuser la subvention de 60 000 florins demandée par le comité, sous prétexte « que ce n'était pas l'exposition d'un pays entier, mais seulement d'une nationalité », mais il interdit encore aux directeurs tchèques des écoles de l'Etat de fournir aucune indication pour les sections scolaires de l'exposition. La subvention votée par la chambre de commerce de Prague ne fut pas immédiatement autorisée par le gouvernement. En Moravie, la majorité allemande de la Diète refusa une modeste subvention de 5 000 florins, et M. de Plener, ministre des finances de l'empire, n'autorisa la loterie de l'Exposition qu'en admettant 200 000 lots au lieu de 500 000.

A toutes ces mesquineries, le comte Vladimir Lazansky répondit en envoyant de sa bourse personnelle 2 000 florins au comité central de la Moravie, ce qui suscita un enthousiasme profond dans cette région. La subvention de 60 000 florins

votée par les pays de Bohême, les subventions de la ville de Prague et des autres villes tchèques et les souscriptions publiques recueillies sou par sou permirent de mener l'entreprise à bonne fin. Le 15 mai 1895, le président du conseil municipal de Prague, M. Grégo, proclamait l'ouverture de l'exposition ethnographique tchéco-slave, en constatant que le peuple tchèque avait accompli une grande œuvre par sa propre force et son propre travail, sans aucun secours, sans protection ni appui.

Ni la presse de Vienne, ni la presse allemande, ni, pour dire vrai, la presse internationale n'ont soufflé mot de l'exposition de Prague. Seules, la presse russe et la presse slave lui ont, dès le début, témoigné ouvertement leur sympathie. Ce n'est qu'au déclin des vacances et de la saison des voyages que quelques grands journaux allemands ont daigné lui consacrer des articles élogieux. Et je crois qu'en France, le *Figaro* est le seul journal qui lui ait consacré un article dans son numéro du 25 septembre.

Cependant, dès son début, l'exposition de Prague a suscité les louanges des savants spécialistes

étrangers qui l'ont visitée en grand nombre et l'ont étudiée très attentivement. Le nombre des visiteurs a dépassé 1 500 000 et vraisemblablement il eût dépassé le chiffre de deux millions sans le mauvais temps des premiers mois. Elle a été l'objet de vrais pèlerinages, de cortèges monstres des habitants des divers faubourgs et des diverses corporations de Prague. Les enfants des écoles tchèques y ont été conduits de partout. Ceux auxquels leurs parents ne pouvaient payer le voyage, y ont été amenés par le produit de souscriptions publiques organisées à cet effet. Et il en est ainsi venu des régions du sud-ouest de la Bohême, de Moravie, de Silésie, de Vienne même, et par milliers. Le troisième concours national des Sokols, avec la présence de plus de 7 000 Sokols et des exercices exécutés par 4 000 d'entre eux, des fêtes nationales dans les arènes de l'Exposition, donnèrent lieu à des manifestations grandioses, devant des centaines de mille de spectateurs.

Et d'ores et déjà la fondation d'un musée ethnographique qui, dès son commencement, sera plus riche et plus complet que le musée ethnographique

de Berlin fut assurée à Prague. Un local lui est garanti pour dix ans par le comte Sylva Farrouca-Nostitz dans son superbe palais de l'avenue Prikopy, un des plus beaux spécimens de l'architecture française en Bohême.

Cependant que le peuple tchèque ne cessait d'activer par tous ses efforts combinés le succès final de sa cause, le Parlement de Vienne, lui, ne cessait de donner un désolant spectacle.

En 1894, ce fut à peine s'il put faire aboutir la réforme du Code pénal depuis un temps indéfini inscrite à son ordre du jour. Quant aux autres questions, la session fut absolument stérile. On dut toutes les ajourner.

En 1895, ce fut encore pis. La réforme du Code de procédure civile, celles des impôts et de la loi électorale étaient inscrites à l'ordre du jour. La réforme du Code de procédure civile put seule aboutir et trois fois on dut voter des douzièmes provisoires, la commission chargée de préparer le budget n'ayant pu achever sa besogne en temps utile.

La cause de ces retards dans l'élaboration du

budget de son vote régulier, et par contre-coup de la chute du ministère Windischgraëtz fut la fameuse affaire de Celj (Cïll).

La ville de Celj dans le sud de la Styrie, est, par la majorité de ses habitants, une ville slovène; les environs ont aussi une population slovène et, cependant, sa représentation est tout entière allemande. Or, les Slovènes qui, dans le sud de la Styrie, n'ont qu'une seule école secondaire, demandaient la création de classes slovènes parallèlement aux classes allemandes, pour les classes inférieures, dans le lycée de Celj. Les Allemands s'y opposaient en déclarant que si cela avait lieu, la ville de Celj « perdrait son caractère allemand ». Les sept députés slovènes restés dans le club conservateur gouvernemental du comte Hohenwart, dont les électeurs commençaient à blâmer ouvertement l'attitude, n'entendirent pas sur ce point satisfaire aux exigences des Allemands. Forts de l'appui des Jeunes-Tchèques qui leur avaient assuré leur concours pour assurer une majorité en faveur de leur demande, ils tinrent bon. Des réunions multiples, des conférences incessantes eurent lieu à ce propos entre les divers chefs de

parti. Au milieu de tout ces embarras la commission du budget ne savait que faire. Le gouvernement, ne voyant pas moyen de sortir de la difficulté, proposa à l'empereur d'ajourner la question et de faire voter de nouveaux douzièmes provisoires jusqu'en octobre. La proposition fut repoussée et le ministère démissionna.

Et c'est ainsi que cette petite affaire de Celj, bien petite en réalité, puisqu'il ne s'agissait que d'un crédit de 26000 florins, amena non seulement un retard dans le vote régulier du budget, mais aussi la retraite du ministère de coalition Windischgräetz-Plener.

La coalition parlementaire qui avait amené au pouvoir le cabinet Windischgraëtz-Plener ne devait pas tarder à se disloquer, elle aussi.

Le projet de réforme des impôts présenté par le gouvernement était l'ancien projet du ministère Steinbach, établissant un impôt progressif sur le revenu, amendé et modifié par M. de Plener, de telle façon qu'il était surtout favorable aux capitalistes. Aucune amélioration n'était apportée à la situation fiscale des classes moyennes.

Les Jeunes-Tchèques y étaient opposés.

Quand il vint en discussion, ils organisèrent une puissante obstruction pour empêcher qu'il ne fût adopté. Les docteurs Vasàaty, Kaizl, Sil, Pacak et Dyk proposèrent de nombreux amendements, parlèrent deux, trois heures, le docteur Dyk même pendant une séance entière, si bien que lors des derniers jours du ministère Windischgraëtz on dut le rayer de l'ordre du jour.

Quant au projet de réforme électorale, ni le gouvernement, ni les partis de coalition ne savaient exactement qu'en faire. Ce projet élaboré par un comité de la majorité était informe, tout à fait inadmissible, même pour les partis du gouvernement.

Enfin les Allemands libéraux étaient affolés de leur défaite aux élections municipales de Vienne qui avaient été une victoire pour les antisémites.

Le comte Kielmannseg qui venait de prendre la succession de M. Windischgraëtz dut se mettre en rapport avec les Jeunes-Tchèques pour pouvoir commencer enfin la discussion du budget et faire aboutir la réforme du Code de procédure civile. Les Jeunes-Tchèques acceptèrent les avances

du comte Kilemannseg sous la condition expresse que le projet de réforme des impôts présenté par le ministère précédent fût définitivement écarté. Et de concert avec les groupes des députés tchèques de la Moravie, des slaves du sud, des polonais et des conservateurs du comte Hohenwart, ils votèrent les fonds nécessaires pour les classes slovênes au lycée de Celj.

Ce fut la débâcle de la coalition gouvernementale. Les Allemands libéraux étaient mortellement atteints. M. de Plener, le grand Plener, le Saül des Allemands libéraux, abandonna son poste, donna sa démission de député au Reichsrath, pour se réfugier dans la grasse sinécure de Président de la Cour suprême des comptes, tandis que nombre de députés du parti libéral allemand suivaient son exemple et abandonnaient à leur tour leur siège au Parlement.

Depuis, le comte Badeni, ancien gouverneur de la Galicie, a pris le pouvoir.

A son avènement on se mit à beaucoup espérer de lui. On se persuada qu'avec sa *main de fer* et le haut appui de l'Empereur il ne tarderait pas

à consolider la situation politique de l'empire fort ébranlée par ses prédécesseurs.

Les tchèques, eux, se tinrent sur la réserve. Sachant que le nouveau ministère n'avait ni la mission ni la volonté de résoudre la question tchèque, le congrès du parti démocratique tenu à Prague le 29 août 1896, déclara « qu'il n'y avait pas de raison pour que les députés jeunes-tchèques modifiassent leur attitude envers le gouvernement et qu'ils devaient rester en état d'opposition contre un gouvernement qui n'avait nulle intention de satisfaire les aspirations légitimes du pays ».

Cependant le nouveau ministère, qui tenait à affirmer qu'il n'avait aucune intention hostile contre le peuple tchèque, se décidait le 18 octobre, deux jours seulement avant la réouverture du Parlement, à lever l'état de siège à Prague. C'était une bonne mesure. Malheureusement le premier début du comte Badeni au Parlement ne fut pas heureux. Parlant de la culture allemande il déclarait « qu'elle brillait au-dessus de celles de toutes les autres nations de l'Empire ». Cette assertion singulière dans la bouche d'un polonais souleva

d'unanimes protestations de la part de tous les représentants des nations slaves. Les députés tchèques y répondirent en établissant que non seulement les tchèques, mais les polonais même ont fait beaucoup plus de progrès dans ces dernières années que les allemands de l'Autriche dans les voies et de la civilisation.

En ce qui concernait la question tchèque, le comte Badeni se bornait à en reconnaître l'importance et à exprimer l'espoir qu'on réussirait à la résoudre avec la bonne volonté de tous les partis. Mais, avant de l'aborder, déclarait-il, il faut aborder les grands travaux législatifs, le budget, le renouvellement du traité avec la Hongrie, la réforme électorale. Et comme pour réparer le mauvais effet produit par sa déclaration sur la culture allemande, il avait le bon goût de déclarer « qu'il ne voyait dans l'abolition de l'état de siège à Prague aucune concession politique mais seulement un retour à l'état normal des choses, qu'il avait pleine confiance dans le peuple tchèque qui avait tant de fois prouvé son loyalisme, et qu'il était disposé à satisfaire les aspirations légitimes des pays slaves ». Malheureusement il eut la mala-

dresse d'ajouter « qu'il ne voulait pas être mené par le Parlement dans la conduite de sa politique, mais qu'il entendait guider le Parlement dans un travail utile à la prospérité du pays ». Cette déclaration, comme celle qui l'avait précédée sur la prééminence de la « culture allemande », amena de nouvelles et violentes protestations. De tous les partis s'élevèrent des voix déclarant qu'aucun d'eux n'entendait être mené par le ministère, et les Jeunes-Tchèques déclarèrent que ce n'était pas au ministère à dire si oui ou non il avait confiance dans le pays, mais au contraire à demander au pays s'il avait confiance dans le ministère.

Alors le comte Badeni se mit en devoir d'atténuer ses déclarations maladroites : il assura « qu'il n'avait rien voulu dire d'hostile aux nationalités slaves, en parlant de l'excellence de la culture allemande et que le gouvernement était fermement résolu à maintenir entre les nationalités l'égalité garantie par la Constitution ». Le 25 novembre il proclamait l'amnistie complète pour tous les délits politiques en Bohême.

A quelque temps de là la *main de fer* du

comte Badeni créait encore un incident fâcheux. Les antisémites entrés au conseil municipal de Vienne à une majorité des deux tiers, de 91 contre 44 libéraux allemands, élurent comme bourgmestre leur chef le docteur Lueger. Le gouvernement engagea l'Empereur à invalider cette élection. Le docteur Lueger fut réélu. On prononça la dissolution du conseil municipal, ce qui amena des scènes violentes et des interpellations tumultueuses au Parlement. Les Jeunes-Tchèques prirent part à ces débats en défendant l'autonomie du conseil municipal et en se prononçant contre la dissolution de ce conseil. En même temps, les membres allemands de la commission du budget réclamant à nouveau la création du fameux tribunal organisé par le projet de loi Trautenau, les Jeunes-Tchèques déclarèrent qu'ils ne s'opposaient pas à la création de nouveaux tribunaux, mais qu'ils ne pouvaient consentir à une organisation territoriale de ces tribunaux qui serait une violation de l'égalité des nationalités. Le ministre de la justice, le baron Gleispach, proclama « qu'il était tout naturel que toute affaire portée devant un tribunal fût jugée dans la

langue des parties en présence et qu'on n'en était plus au temps des Ponctuations ».

Pendant que se produisaient ces événements, avaient lieu les élections à la Diète de Prague.

Avant les élections, le 3 novembre, les Vieux-Tchèques réunis en congrès votaient un manifeste aux électeurs signé du docteur Rieger, de MM. Stirdl et Sedlak. Ils déclaraient dans ce manifeste qu'aux élections prochaines les Vieux-Tchèques ne poseraient pas de candidatures et laisseraient le champ libre au parti adverse, se réservant, de suivre le développement ultérieur des événements et de prêter leur appui aux « Jeunes-Tchèques » quand l'intérêt du peuple tchèque leur semblerait l'exiger. Malgré cet engagement les Vieux-Tchèques posèrent leurs candidatures, non officiellement, il est vrai, mais réellement partout où ils espéraient pouvoir réussir. Leur écrasement fut complet. Dans la curie des communes rurales, quarante-six Jeunes-Tchèques furent élus, deux partisans du parti agricole et un Vieux-Tchèque. Dans la curie des villes, trente-sept Jeunes-Tchèques et un radical indé-

pendant, et dans les chambres de commerce sept Jeunes-Tchèques et un Vieux-Tchèque. Les Jeunes-Tchèques ainsi élus au nombre de quatre-vingt-onze eurent alors à eux seuls la majorité dans les deux curies des villes et des communes rurales et, par là, la majorité dans les commissions et la moitié des voix dans le conseil administratif du pays. Par les élections de la Diète, le comte Badeni avait un tableau exact de l'opinion de la nation tchèque.

Éclairé par cette manifestation éclatante de l'opinion publique en Bohême, bien assuré d'autre part que les députés jeunes-tchèques ne se contenteraient pas, comme autrefois les députés vieux-tchèques sous le ministère Taaffe, de simples promesses, sans cesse renouvelées et toujours ajournées, le comte Badeni semble s'efforcer, depuis, de donner quelques satisfactions au peuple tchèque. Le comte François de Thun, l'ancien gouverneur honni de la Bohême, a été remplacé par le comte de Coudenhor, homme conciliant et plein de tact. M. Gautch, ministre de l'instruction publique, le même qui, sous le ministère Taaffe, avait aboli plusieurs écoles secon-

daires tchèques, promet aujourd'hui la création d'une université et d'une école polytechnique tchèque en Moravie ; le gouvernement promet aussi d'autoriser l'égal emploi des langues tchèque et allemande dans tous les actes des autorités politiques et judiciaires ; les journaux officieux parlent, comme de faits possibles et probables à bref délai, du couronnement de François-Joseph à Prague, et de l'établissement d'un système fédératif entre les divers royaumes de l'empire austro-hongrois ; enfin, à en croire ces mêmes journaux, les Tchèques seraient maintenant les enfants gâtés du gouvernement de Vienne. Ce qui est vrai, c'est que le ton des rapports entre le gouvernement de Vienne et les Tchèques s'est singulièrement adouci. Ce n'est plus l'état de guerre à outrance entre deux ennemis aux prises. Tandis que le gouvernement cherche à se concilier les Tchèques, ceux-ci tout en restant sur l'expectative et bien résolus à ne pas se laisser leurrer par de vaines promesses, ni à abandonner quoi que ce soit des points fondamentaux du programme national, ne font plus une opposition systématique au gouvernement.

Leur concours a rendu possible la réalisation par le Parlement de projets d'intérêt général, comme la réforme de la loi sur le domicile, la réforme électorale avec création d'une curie pour tous les électeurs sans distinction, qu'ils paient ou ne paient pas d'impôt, ce qui est un acheminement vers l'établissement du suffrage universel. Au lieu d'une opposition acharnée, sans trêve ni merci, à un gouvernement ennemi, l'opposition des Jeunes-Tchèques est aujourd'hui une simple opposition à un cabinet, qui ne peut se décider à donner satisfaction aux intérêts tchèques. Sur ce point elle est et restera intraitable : elle a fait échouer toutes les propositions du gouvernement qui ne satisfaisaient pas les intérêts tchèques.

L'exemple des Vieux-Tchèques est là pour leur attester qu'ils ne doivent pas sacrifier leur programme national pour obtenir des concessions de mince importance, que le peuple tchèque ne les suivrait pas dans cette voie et qu'ils doivent rester inébranlables dans l'opposition, tant que le gouvernement n'aura pas donné pleine et entière satisfaction aux justes revendications de la nation tchèque.

Des efforts multiples ont été tentés pour briser l'union du peuple tchèque dans ses sentiments politiques, pour le diviser en fractions. D'aucuns ont tenté de fonder un parti agricole hostile au suffrage universel, indifférent à l'autonomie du pays, ne devant consacrer ses efforts qu'aux intérêts exclusifs des agriculteurs. Les populations rurales se sont, dans leur plus grande majorité, résolument prononcées contre cette tentative. D'autres ont tenté de créer un parti d'hommes de métier avec un programme réactionnaire. Leur tentative a échoué plus piteusement encore que la précédente. Le peuple tchèque, mis en éveil par ces essais, les surveille de près ; il sait que si l'on venait à le diviser en partis se combattant mutuellement, ce serait là sa perte et qu'elle ne pourrait arriver que par là, selon le vieux proverbe : « Les Tchèques ne peuvent être vaincus que par les Tchèques », et qu'au contraire s'il reste uni, il sera vainqueur.

Le résultat des élections qui viennent d'avoir lieu le 25 mars dernier, pour le renouvellement du Reichsrath sont d'ailleurs de nature à fortifier le peuple tchèque dans ces sentiments.

Soit en Bohême, soit en Moravie, les Jeunes-Tchèques ont gagné dix sièges. Ils seront soixante-quatre dans le nouveau Parlement au lieu de cinquante-quatre qu'ils étaient dans l'ancien. En Bohême ils ont conquis le siège de Budejovice, en Moravie celui d'Olmuc dans les curies des villes, et dans la curie du suffrage universel établie par la loi de 1896, neuf mandats sur onze en Bohême et trois sur cinq en Moravie.

Sur tout le domaine considéré jusqu'ici comme leur fief absolu, les Allemands libéraux n'ont pu sauver que soixante-dix sièges; ils en ont perdu vingt-cinq.

En Galicie, le parti polonais gouvernemental est réduit à cinquante-six membres, contre quinze démocrates, six socialistes nationaux du parti de l'abbé Stojalowski et douze membres du parti agricole.

Les Slaves du Sud conservent trente mandats.

Dans les pays alpins allemands, les conservateurs des diverses fractions (antisémites, conservateurs autonomistes, cléricaux) triomphent et les socialistes ont conquis treize mandats sur soixante-douze dans la curie du suffrage universel.

En fait, les résultats des élections du 25 mars, et notamment la défaite des Allemands libéraux, ont déplacé l'axe de la majorité sur laquelle jusqu'ici s'était appuyé le gouvernement de Vienne.

C'est désormais en s'appuyant sur les Tchèques, les aristocrates historiques de la Bohême (qui à eux seuls forment un ensemble de quatre-vingts voix sans lesquelles aucune majorité ne sera possible au nouveau Parlement), sur les Polonais, les Slaves du Sud, les démocrates chrétiens, et les différentes fractions de conservateurs, autonomistes, antisémites, cléricaux, que le gouvernement de Vienne devra gouverner.

En restant unis, en continuant l'habile tactique qui leur a si bien réussi jusqu'ici, les Tchèques ont donc tout à espérer des modifications qui viennent de se produire au sein du Parlement austro-hongrois.

Déjà même ils viennent d'obtenir que l'Empereur promulguât une ordonnance, réalisant l'égalité de la langue tchèque et de la langue allemande dans les actes de l'autorité.

Jusqu'ici toute décision des autorités concernant les affaires tchèques, était bien notifiée en

leur langue aux intéressés ; mais toutes les pièces de procédure étaient d'abord établies en langue allemande, le résultat de la procédure était prononcé en allemand, et ce n'était que pour les communiquer aux personnes intéressées que le tout était traduit en tchèque. Tout cela créait des complications inutiles et surtout blessantes pour les Tchèques. Il n'en sera plus ainsi désormais.

Ce succès, remporté par les Tchèques depuis les élections du 25 mars, est plutôt moral; mais il a une importance réelle, si l'on considère que les Tchèques ne l'ont obtenu que parce que l'Empereur, ne voulant pas accepter la démission du comte Badeni, a dû ainsi sanctionner, contre les libéraux allemands, les engagements qu'avait pris son ministre envers les Tchèques, pour s'assurer leur concours dans la majorité nouvelle que les dernières élections l'obligent à se créer pour pouvoir gouverner.

En réalité, depuis les élections dernières, les Tchèques sont devenus les arbitres des destinées de l'Empire.

IX

LE MOUVEMENT INTELLECTUEL EN BOHÊME

Pendant que sous l'influence des événements de 1789, puis de 1848, qui ébranlèrent l'Europe et le monde entier, la Bohême se reprenait au sentiment de sa nationalité propre, de sa race, puis à la conscience d'une existence politique indépendante, elle se reprenait aussi à la vie intellectuelle, à une activité féconde et originale dans toutes les branches de la science, des arts et de la littérature. Ou plutôt, pour affirmer une fois de plus un phénomène constamment révélé par tous les faits de l'histoire, soit chez les anciens, soit chez les modernes, je dirai presque pour établir, à l'aide d'une preuve nouvelle, cette loi souveraine qui domine la vie des nations comme celle des individus; à savoir que tout mouvement de vie, de renaissance, de résurrection, émane tout d'abord

de l'intelligence, de l'activité du cerveau et de la pensée, pour s'épandre ensuite vivifiant et fécond dans toutes les parties du corps social ou individuel qu'il agite, mène et transforme ; la renaissance de la Bohême au point de vue national et politique fut précédée, annoncée, produite, par sa renaissance à la vie intellectuelle.

Au moyen-âge le peuple tchèque était à la tête du mouvement intellectuel de toute l'Europe centrale. Les sciences, les arts, la poésie, étaient en Bohême dans un état florissant vers 1500. Après la bataille de la Montagne-Blanche, tout disparut. Et cela dura de longs siècles : du règne de Ferdinand II à la Révolution française.

Pendant tout ce temps — deux siècles environ — la littérature tchèque, qui avait brillé d'un incomparable éclat jadis, végète comme la nation tchèque qui, autrefois, après avoir devancé dans toutes les branches de la civilisation les autres nations de l'Europe centrale, s'attardait, restait en arrière. La langue tchèque elle-même, c'est-à-dire ce qui caractérisait essentiellement l'individualité nationale de la Bohême, avait été chassée

de partout, exclue de toutes les manifestations de la vie publique. De tout ce qui avait été et de tout ce qu'avait produit la Bohême, dans ses temps de gloire, il ne restait, a dit M. Gustave Eim « *que des étincelles qui couvaient sous la cendre, mais ne donnaient ni feu ni flamme* ». Heureusement, selon l'heureuse expression du même auteur, un vent frais souffla de l'Ouest et ranima la flamme assoupie. Après un long, très long hiver, un nouveau printemps commença et les premières fleurs de ce printemps s'épanouirent dans la littérature. A ce moment, tout homme de lettres fut un agitateur, tout écrit un acte de foi politique et national, tout poème une proclamation. La langue tchèque qui n'était plus parlée que par les habitants de la province, les ruraux et les ouvriers, retentit dans les chants patriotiques. Les Muses s'adonnèrent à la politique avec ardeur et succès. La poésie n'était pas cultivée pour elle-même, mais comme un moyen. Nation et patrie, voilà le mot d'ordre qui, répété avec mille variations par les poètes, les orateurs, les écrivains, les artistes, les auteurs de tous genres et de toute nature de la Bohême renais-

santé, parcourut toutes ses villes et tous ses villages, au commencement de ce siècle. Ce cri l'a ramenée à la vie nationale et à la vie politique. Et aujourd'hui, à la veille du triomphe, bien que la lutte dure encore, la Bohême offre ce spectacle digne d'admiration pour tous, qu'en même temps qu'elle renaît à la vie, qu'elle apparaît à tous, au point de vue politique, une nation mûre, digne de prendre place à côté des autres dans le concert européen, appelée même à y jouer un rôle important sinon prépondérant dans l'avenir, elle se place au premier rang entre les meilleurs par la fécondité de son travail intellectuel, dans toutes les branches des connaissances humaines.

C'est en chantant sur son berceau, en lui contant des légendes merveilleuses, que la mère éveille son enfant et jette à sa petite intelligence une nourriture agréable et réconfortante pour l'exciter, comme elle nourrit son frêle corps d'un lait doux et fortifiant. C'est en chantant aux peuples jeunes des chansons et des poèmes merveilleux, qu'on éveille leur intelligence naissante et c'est

aussi par le chant de ces époques splendides célébrant leurs vieilles gloires passées qu'on jette aux âmes des peuples mourants quelques gouttes de ce nectar divin qui calme leur douleur et parfois même les ressuscite. Aussi bien, ce fut par des poèmes que se produisirent les premières manifestations de renaissance intellectuelle en Bohême, au commencement de ce siècle.

A cette époque, on découvrit deux recueils de poésies. On les désigna, d'après l'endroit où ils avaient été trouvés, par les noms de : *manuscrits de Zelena Hora et de Kràlovè Dvour*. Le manuscrit de Zelena Hora, d'un caractère plus ancien que celui de Kràlovè Dvour, est un fragment de poésie épique intitulé *le Jugement de Libusa*, cette princesse jeune et belle qui, en prenant pour mari le berger Premysl, devint la fondatrice de la maison princière, puis royale, de Bohême : des Premyslides. Le manuscrit de Kràlovè Dvour, par les caractères de son écriture et par la langue dans laquelle il est écrit, se révèle comme une œuvre du XIV[e] siècle. C'est un recueil de poésies lyriques et de chansons héroïques, des plus anciens temps jusqu'au XIII[e] siècle.

La découverte de ces deux manuscrits n'eut d'ailleurs aucune influence sur le développement de la nouvelle poésie tchèque, et la période qui s'écoule de 1789 à 1830, fut pour elle une simple période de préparation. Avant de publier des poésies, il fallait apprendre au peuple à lire dans sa langue nationale. Or, Pelcl qui, dans les dernières années du XVIII[e] siècle avait écrit son histoire de la Bohême, l'avait fait en allemand, la seule langue qui se parlât alors dans son pays, et le célèbre slaviste Dobrovsky, qui restitua à la langue tchèque son ancienne pureté, dans sa *Grammaire scientifique*, mourait en 1829 sans espérer la renaissance de *sa nation tchèque.*

Toutes les poésies qui parurent en Bohême de 1789 à 1840, furent de simples imitations de chansons populaires ou des ballades de foires, composées dans une langue peu correcte.

Par ses traductions du « Paradis perdu » de Milton, de « l'Atala » de Chateaubriand, Joseph Jungmann fit le premier de la langue tchèque une langue littéraire et poétique. La poésie tchèque eut alors un organisme parfait : elle prit son essor, et ses premiers poètes apparurent. Au

début, leurs œuvres se caractérisent par leur nationalisme exclusif : ils ne chantent que la patrie, son histoire, ses rêves, ses malheurs. Par les succès qu'il a obtenus en faisant vibrer dans ses sonnets la corde patriotique, Kollar s'est placé au centre des premiers poètes de la Bohême renaissante. Viennent ensuite, et très estimés, Celakovsky et Erben.

Jean Kollar a contribué puissamment par son grand poème *Slavy diera* (la Fille de la gloire) à répandre l'idée des liens moraux qui existent entre tous les Slaves. Son poème, précédé d'un prologue en distiques, d'un style pompeux, était divisé en trois livres dont chaque titre était un nom de fleuve : *Elbe*, *Rhin*, *Danube*, auxquels il ajouta plus tard deux livres : le *Paradis* et l'*Enfer slaves*, par analogie avec la « Divine Comédie » du Dante. Chaque livre comprend 645 sonnets. Plusieurs de ces sonnets révèlent une réelle vigueur poétique : la plupart cependant ne sont que d'un auteur de second ordre. Et ce qui a donné à l'œuvre de Kollar son importance dans la jeune poésie tchèque et lui a fait prendre place dans la littérature universelle,

c'est l'enthousiasme qu'il révèle pour la cause des nations slaves.

Celakovsky a fait chanter sur sa lyre les chants de son peuple, et jusqu'à ce jour il est resté inimitable. Ce fut la lecture des poésies de Herder *Voix des nations*, qui lui révéla la puissance de la chanson populaire. Il s'y voua sans relâche : un grand nombre de ses poésies sont devenues des chansons nationales chantées par le peuple à toute occasion. Ses principaux ouvrages sont : *l'Écho des chansons russes*, et *l'Écho des chansons tchèques*... Dans le premier de ces ouvrages, il témoigne qu'il a su pénétrer tous les secrets de la poésie artistique nationale russe comme il a su le faire pour la poésie artistique tchèque, dont il a établi et fixé les règles ; mais son dernier ouvrage est supérieur cependant au premier.

Après Kollar et Celakovsky, une œuvre monumentale de poésie nationale sortit de la plume de Charles Jaromir Erben. Dans sa *Kytice* (le Bouquet), ce poète présente une série de ballades qui ne le cèdent en rien aux meilleures poésies de Celakovsky pour la perfection de la langue et l'exacte description de l'âme populaire. Ces bal-

lades se rattachent aux légendes et aux contes nationaux [1].

Jusqu'en 1848, la poésie tchèque ne s'inspire que d'idées, de sentiments patriotiques, suivant en cela le mouvement tracé par ses chefs, les Kollar, les Celakovsky. Quelques années seulement avant 1848 se manifestèrent les premiers essais d'une poésie romantique, qui plus tard par les poésies de Charles Hynek, Macha, Jos.-V. Fric, Rund, Mayer, etc... prépara le grand mouvement de 1860. En même temps, Charles Havlicek, le premier grand publiciste tchèque, après son retour de Russie, introduisit dans la littérature de son pays une note plus réaliste puisée à l'école du grand auteur russe Gogol. Ce fut lui aussi qui créa la poésie satirique. Mais beaucoup plus que comme poète, Havlicek est célèbre comme politique. Il a, le premier, proclamé le programme démocratique du peuple tchèque, programme qui, dans ces dernières années seulement, a triomphé dans la nation entière. Havlicek, esprit élevé au-dessus de son temps, laissa à son peuple encore un

(1) Prof. Edouard Albert. *La Nation tchèque*. Hipman, directeur, 7. Vitimek, éditeur (Prague).

autre programme. « Par cela même que nous sommes un petit peuple, a-t-il dit, il nous faut nous élever par notre travail intellectuel au-dessus des autres peuples. C'est la seule garantie pour l'existence de la nation tchèque. » Et ce mot d'ordre, Jean Neruda l'a plus tard, dans son poème *Notre Drapeau*, traduit dans ces strophes sublimes :

Et si l'humanité, comme les Alpes, se dresse sur la terre,
Le Tchèque gravit le Mont-Blanc et le Mont-Rose et au-
[dessus de tous...

Vers 1860, une nouvelle génération de poètes entra en scène. Cette génération avait pris part au mouvement de 1848 et passé par les écoles où l'enseignement de la langue et de la littéra ture tchèques était obligatoire. Ses œuvres s'en ressentirent. Avec elle s'introduisit, pour une période fort courte d'ailleurs, dans la poésie tchèque, le romantisme byronien. A cette génération appartiennent Victor Halek et Jean Neruda.

Victor Halek s'essaya dans tous les genres. Il débuta par des contes en vers, à la manière de Byron, s'exerça dans la ballade et dans la romance, écrivit des contes de villages et tenta le drame historique. Il publia, en outre, des recueils de

poésie lyrique qui comptent parmi ses meilleures productions. Si ses *Vecerni pisné* (Chants du soir) pèchent çà et là par un style trop doucereux, son recueil *V. prirodi* (Dans la nature) présente des passages où l'expression est si tendre, si intime, qu'il a séduit tout le peuple, tandis qu'on a oublié ses œuvres épiques et dramatiques, par lesquelles il avait voulu témoigner que les Tchèques étaient capables de rivaliser avec les autres peuples dans tous les genres, mais qui ne sont en réalité que de très faibles imitations.

Jean Neruda surpasse de beaucoup Halek par sa puissante vigueur, sa vaste instruction, la profondeur d'observation avec laquelle il a étudié la vie ; et surtout par la peinture fidèle et détaillée qu'il fait de l'esprit national tchèque. Après un essai malheureux dans le drame, il abandonne ce genre. Neruda dépeint l'élément slave, fidèle aux aspirations nationales, mais s'élevant déjà à la conception des idées de la vie moderne. Il chante la chanson d'une époque nouvelle. C'est le poète lyrique des tchèques savants. Dans ses *Knihy versu* (Livres de poésies) se trouve un mélange disparate de poésies variées ; dans ses *Pisné Kos-*

miké (Chansons comiques) il étudie le monde au point de vue poétique et s'efforce d'exprimer les impressions que ressent son cœur de Tchèque. Mais c'est dans ses *Ballady a romance* (Ballades et Romances), et dans les *Proste motivy* (Motifs simples) qu'il exprime admirablement le sentiment national. Chez Neruda, l'idée nationale s'élève ; il est un humanitaire, voyant non seulement son pays, mais l'humanité entière, sans jamais cependant détacher ses yeux de son peuple, qu'il veut voir grand, généreux, ouvert à toutes les pensées bonnes et magnifiques. Par son activité, par ses critiques, par ses luttes littéraires, Neruda est le vrai fondateur de la littérature moderne en Bohême. C'est lui qui a préparé le chemin, frayé la voix. C'est lui qui créa le feuilleton tchèque, qui enrichit la littérature nationale par ses récits de voyages et s'illustra par ses peintures de la vie intime de Prague, dans ses recueils de prose *Arabesky* et *Malostranské povidky* (Récit de la petite ville de Prague), d'un réalisme strictement vrai. Son vers un peu sobre et dur, mais aussi clair et aussi net que le cristal de roche, réflète admirablement ses nobles pensées.

Après 1870 apparurent les deux poètes que l'on peut regarder comme les plus grands que la Bohême ait produits jusqu'à ce jour. Vrchlicky et Cech.

Jaroslav Vrchlicky est actuellement professeur de littérature moderne à l'Université tchèque. Et véritablement nul mieux que lui ne pouvait remplir ce rôle. Les littératures modernes, il les connaît toutes. Il a traduit le Dante, le Tasse, l'Arioste ; il a publié un choix de poésies de Victor Hugo, de Leconte de Lisle, une anthologie des poètes français, un choix de poésies de Carducci, de Canizzarro, de G. Leopardi, et une anthologie des poètes italiens. Il a encore traduit le *Faust*, de Gœthe, le *Guillaume Tell*, de Schiller, et a donné deux autres anthologies de poètes de différentes nations. Il a traduit en tchèque des ouvrages espagnols, provençaux, catalans, anglais et même persans. Une statistique faite en 1893 apprend qu'il n'a pas traduit moins de 3 256 poésies, extraites de 313 poètes de langues différentes.

Les œuvres personnelles de Vrchlicky offrent d'ailleurs autant de variété que ses traductions. Le nombre de ses ouvrages comprend

plus de 40 volumes où sont rassemblés ses poésies lyriques, épiques et lyro-épiques, et dix-neuf drames. En présence d'une telle richesse de production, on ne songe pas à se demander quels sont les genres traités. Vrchlicky déclare s'être formé, comme poète, à l'école de Victor Hugo et de Leconte de Lisle chez les Français, et à celle de Carducci chez les Italiens. Mais ce qui est certain, c'est que dans ses poésies il s'inspire des sujets que lui offre la poésie universelle. Il interprète aussi bien les détails de la vie d'autrefois que les légendes nébuleuses du Nord et l'éclatante lumière des romances espagnoles. Chaque époque, avec sa civilisation, se réflète dans ses œuvres. Il médite avec l'anachorète dans le désert, il chante avec les chevaliers qui gardent le Saint-Graal, il écoute la voix de l'Océan et accompagne dans les neiges éternelles des Alpes le moine du mont Saint-Bernard qui confie aux tempêtes le secret renfermé dans son cœur. Il accompagne, à Rome, la chaste martyre au supplice, et Omar, le calife, dans ses périgrinations. Il esquisse des profils de jeunes filles de l'antiquité ; il montre Wallenstein marchandant à un juif une mandragore. Il

suit sur le bûcher et y accompagne presque Huss, Jérôme de Prague ; il nous fait assister à un jeu de paume chez la princesse de Lamballe... L'Eghil du Nord, qui étanche sa soif avec du sang humain et qui est pendu en punition de ses atrocités, apparaît à côté d'une statue silencieuse au marbre animé par les rayons de l'aurore, et après nous avoir montré dans un cycle de romances les salles richement tapissées où s'assemble la société de Louis XIV, il se hâte de nous conduire dans une prairie où se fanent sous nos yeux les prémices du printemps, fleurs éphémères à la pâle verdure, à la blanche corolle. De là il nous transporte dans le monde étoilé, où la comète, monstre jetant des flammes, tourne autour de la terre, et sème l'épouvante parmi les hommes coupables. Puis, voilà aussitôt la mandoline qui résonne dans un parc embaumé de jasmins, où, par une nuit de juin, les étoiles contemplent à travers le feuillage les innocents ébats d'un couple amoureux. C'est ainsi qu'un livre suffirait à peine pour énumérer les contrastes où se plaît son génie. Il saisit les couleurs les plus tendres et les plus sombres, les tons les plus

élevés et les plus graves. Ce qu'ont été les grands polymathes dans le domaine de la science, Vrchlicky l'est dans le domaine dela poésie. Grâce à la virtuosité étonnante avec laquelle il manie la langue poétique, la poésie tchèque a atteint un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Il a prouvé que la langue slave peut lutter dans chaque genre de poésie avec toute autre ; qu'elle joue, pour ainsi dire, avec les combinaisons les plus subtiles des vers et des strophes, des rythmes et des rimes, des oblitérations et des assonances, et que, en même temps, elle est en état de rendre les nuances les plus délicates comme les transports les plus passionnés (1).

Une individualité comme celle de Vrchlicky fut, pour les Tchèques, d'une importance vraiment providentielle. Il a transplanté la poésie universelle sur le sol de la Bohême. Des écoles secondaires nationales était sortie une génération qui était loin de connaître les littératures étrangères. De là un appauvrissement intellectuel; les horizons s'étaient rétrécis d'une manière regrettable,

(1) Prof. Albert. *Étude sur la poésie tchèque (la Nation tchèque).*

la perfection des formes en souffrait et la source de l'inspiration était tarie. Ce fut lui qui étendit la perspective. Il ouvrit, pour ainsi dire, portes et fenêtres aux quatre coins de l'horizon. De tous côtés entrèrent l'art et la lumière. Tout un monde nouveau apparut.

Quant à Svatopluck Cech, il obtint son premier succès par son épopée *les Adamites;* suivirent *Dagmar*, *Vaclav z Michalovic*. Dans ces trois grandes épopées, Cech puise à pleines mains dans l'histoire de sa patrie : *Dagmar* est le titre d'une épopée de forme toute académique, coulant à larges flots et dans laquelle se trouvent des réminescences de la douleur de Kollar, contemplant les tristes destinées des Slaves de l'Elbe. L'épopée *Adamité* est plus poignante, plus ardente et plus riche en coloris : le sujet est tiré des temps héroïques du peuple tchèque. Au contraire, l'épopée *Vaclav z Michalovic* est tirée de l'une des plus tristes époques de l'histoire de la Bohême. Par la grâce entraînante de son style et la manière du poète d'envisager l'histoire au point de vue patriotique, ces trois épopées eurent un succès considérable. De même, les *Jitrnipisni* (*Chants*

du matin), les *Nové-pisné* (*Chants nouveaux*), les *Pisné-otroka* (*Chansons d'un esclave*) de Cech ont été reçus avec enthousiasme dans le pays ; les *Chansons d'une esclave* tout particulièrement. Elles ont eu un succès jusqu'ici sans exemple dans les annales de la littérature tchèque, et dans l'espace de quelques semaines plus de vingt éditions (environ 50 000 exemplaires) ont été enlevées.

La muse de Cech ne dédaigne pas, d'ailleurs, de sortir des frontières de la Bohême. Son poème *Europa* jette la lumière sur les grandes questions sociales du continent ; dans *Slavia* sont exposés les rapports et les liens de communauté qui rattachent entre elles les principales nations de la grande famille slave. Dans sa légende *Hanuman*, ouvrage plein d'esprit et rappelant l'*Atta Troll* de Heine, Cech contemple d'un œil satirique la vie actuelle des hommes ; ses *Petrklice* (*Primevères*) expriment, dans des épisodes vraiment charmants, la pensée que le vrai bonheur se trouve dans la jeunesse et l'amour. Ses *Andelé* (*Anges*) sont, au point de vue de la forme, le meilleur de ses ouvrages. Citons encore de lui

son célèbre poème *Lesétinsky Kovar* (*le Forgeron de Lechetin*), où il chante en des vers puissants la lutte atroce du peuple tchèque dans le nord de la Bohême contre les envahisseurs allemands. Ce poème a été confisqué, mais il circule dans le public à des milliers de copies. Cech élève ses protestations ardentes à la hauteur de l'humanitarisme le plus pur ; sa voix tonne contre tous les oppresseurs. Mais il n'est ni cosmopolite, ni socialiste, contrairement à ce qu'il pourrait sembler d'après les *Chansons de l'esclave*. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire seulement ses deux ouvrages de poésies politiques, les *Chansons du matin* (plus précisément *Chansons de l'aube*) et les *Chansons nouvelles*, et l'on reconnait son vrai caractère. Dans ses quatre volumes de *Contes en prose* aussi bien que dans son *Voyage en Caucasie*, il se signale par un style pittoresque et poétique. Plus romantique que Neruda, il est néanmoins d'une stricte vérité ; pour peu que son sujet y prête, il devient même réaliste. Ses *Contes* sont de vrais chefs-d'œuvre, dans une langue poétique et harmonieuse. Cech est le premier représentant de la

poésie nationale de son pays. A cause de leur tendance patriotique, ses œuvres auront toujours une importance spéciale. Elle seront toujours regardées comme un manteau que revêt la poésie, pour exprimer les pensées et les aspirations qui caractérisent de nos jours le mouvement national tchèque. Et c'est pourquoi Cech est moins discuté et plus populaire que Vrchlicky.

A côté de ce dernier et de Cech, nous devons citer Jules Zeyer. Possédant une somme extraordinaire de connaissances dans les langues et les littératures étrangères, ayant entrepris de nombreux voyages, menant une vie retirée, sans aucun souci des questions du jour, tournant le dos à la vie réelle, Zeyer est une figure d'une originalité exceptionnelle, sans seconde parmi les Tchèques. Tous leurs autres poètes, en effet, ont pris part au mouvement national, tant qu'ils se sont, au moins particulièrement, attachés à la poésie populaire, à la psychologie et à l'histoire de la nation, et la plupart d'entre eux, presque tous, ont montré en cela le plus grand attachement à leur nationalité. Zeyer, lui, reste constamment dans le domaine de l'art pur. La langue qu'il parle,

seule, est tchèque, et là où il s'est rencontré avec l'histoire de la Bohême, il a pris soin d'éviter toute trace qui aurait pu le conduire à la réalité des faits historiques. Le passé idéal, légendaire, les temps les plus reculés du peuple tchèque, voilà ce qui lui semble seul digne du poète.

Par le coloris qu'il sait donner aux sujets légendaires de l'histoire de la Bohême qu'il choisit, on se croit transporté dans un monde féerique. Tour à tour passent devant nos yeux, pêle-mêle en un artistique désordre, des histoires japonaises, suivies de légendes tirées de la Vie des Saints, des sujets antiques, des types de la vie espagnole, des histoires de la renaissance italienne, des traditions du Nord. En réalité, Zeyer vit dans un cercle poétique où ne sont comptés ni le temps, ni l'espace, ni les phases de développement : c'est l'empire éternel d'une contemplation détachée du monde, un empire idéal. La couleur historique ou locale ne sert qu'à donner un ton. On pourrait dire que l'histoire ne joue, chez Zeyer, que le rôle de vases de formes différentes où l'on verse le même vin. Il est impossible de reconnaître la provenance et

le goût de chaque cru, ni de deviner les manipulations que fait Zeyer avant de présenter sa liqueur parfumée, capiteuse, étincelante. Il y a là bien des choses subtiles et délicates. Quand on ouvre ses livres, il semble que l'on se détourne d'une route, où dans un embarras de voitures les charretiers jurent, pestent, font claquer leurs fouets, tandis que les chevaux s'essoufflent et suent, soulevant au soleil ardent des tourbillons de poussière qui ternissent les fleurs des bords du chemin, et que l'on suit à travers une prairie un sentier qui conduit à une forêt profonde. Là, un ermite vous accueille en ami, modestement, au pied d'un rocher tapissé de mousse près d'une fraîche fontaine : après vous avoir offert des fraises délicieuses, il vous conduit dans une grotte enchantée où vous vous endormez. Puis... à votre réveil vous vous retrouvez au bord de la route poudreuse, et vous pensez que tout cela n'était que songe.

Dans sa prose, Zeyer est aussi romantique, aussi fantastique que dans sa poésie, d'un style riche et pittoresque. Le sujet de ses récits est emprunté à la doctrine spirite, ou à la métem-

psychose des boudhistes (le *Fakirisme occidental*) du docteur P. Gibier. L'incomparable perfection de forme de Vrchlicky enchante et rappelle le coup d'archet des plus habiles artistes ; les chants de Cech représentent les sons larges et majestueux de l'orgue. Ces deux poètes sont de beaucoup supérieurs à Zeyer, qui est plutôt sculpteur, peintre, tisse les tapis, dessine les Gobelins et les *japonaiseries*, et, avant tout, mime les traditions classiques du pays (1).

Au-dessous de ces trois poètes principaux, la peésie tchèque compte d'autres poètes méritant un rang honorable dans la littérature contemporaine : tel, Joseph Sladek.

Sladek est, par ses poésies, dans la pleine vie moderne ; il chante le paysan d'aujourd'hui, il mène la lutte des aspirations contemporaines d'une façon aussi ardente que noble.

A côté de Sladek il faut encore citer un poète représentant parmi les écrivains tchèques le genre de la chanson patriotique : Mme Eliska Kràsnohor Skà, énergique et vaillante comme un

(1) Prof. Albert. *La Nation tchèque.*

homme, et qui a écrit de bien belles idylles sur le pays natal; puis parmi les jeunes, Machar dont les débuts donnent les plus belles espérances, et encore Klastersky, A. Sova, E. Muzik.

Enfin, comme si, pour rattraper les longues heures perdues dans son long sommeil de trois siècles, la poésie tchèque voulait, en une course folle, parcourir toutes les voies ouvertes et tentées dans ce domaine par les peuples les plus avancés, il nous faut signaler aussi à l'attention publique ses *poètes décadents*. Iaroslav Kvapil, Otak Aurednicek et Jaromir Borecky furent les premiers de ce genre. Leur poésie, d'un décadentisme modéré, causa tout d'abord une agréable surprise en Bohême. La souplesse étonnante de la langue tchèque se prêtait d'une manière éblouissante à leur genre. Mais après survinrent d'autres qui poussèrent la chose à l'extrême. Cette décadence du décadentisme se traduisit par des dehors puérils et une présomption plus puérile encore de la part de ses partisans. On acquit bientôt la conviction que c'était là un phénomène de morbidité de certains esprits, et la vigueur de la nation s'écarta de ces manifestations maladives.

Pendant que la phalange des poètes tchèques grandissait sans cesse, depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours, non seulement en nombre mais aussi en éclat, et par le talent et la richesse de ses œuvres rénovait l'âme et la littérature de la Bohême, d'autres, non moins illustres et non moins dignes d'admiration que les poètes, s'efforçaient, par un travail constant, de rechercher les origines de sa langue nationale, d'en fixer les règles, de lui faire perdre son ancienne raideur, d'en faire l'instrument souple et flexible capable d'exprimer tous les sentiments poétiques comme de répondre à tous les besoins de la science et de la technique modernes.

Dobrovsky avait posé les fondements de la grammaire de la langue tchèque et frayé le chemin de la critique, dans le domaine de la philologie, Jungmann, le traducteur de Chateaubriand, de Goethe et de Milton, a prouvé par ses travaux que la langue tchèque possède toutes les qualités requises pour interprèter les idées des autres nations. Le premier, il a réuni dans son grand dictionnaire tous les mots de la langue tchèque. Gebauer, dans la période nouvelle, a publié de savantes

études sur l'ancien tchèque. Il a à son actif deux œuvres monumentales : son dictionnaire de l'ancien tchèque et sa grammaire en six volumes. Enfin, Kott a publié un dictionnaire phraséologique de la langue tchèque, à la rédaction duquel il a consacré cinquante ans de sa vie.

Dans le domaine de la linguistique, les Tchèques comptent des hommes d'une réputation universelle dont le nom et la gloire ne périront pas.

Il en est de même pour l'histoire. Safarik, par ses *Antiquités slaves*, a inauguré une ère nouvelle dans les recherches du vieux monde slave, tandis que dans son *Ethnographie slave* il a, pour la première fois, esquissé un tableau de la situation contemporaine des Slaves.

Palacky est l'historien de la plus glorieuse période des fastes de la Bohême. Son *Histoire du peuple tchèque jusqu'en* 1526 et plusieurs autres ouvrages historiques d'égale valeur l'ont mis au premier rang. A côté de Palacky il faut signaler Tomek, l'éminent historiographe de la ville de Prague, dont l'histoire est si intimement unie à celle de la nation tchèque qu'elle en fait partie

intégrale ; Gindel, historien de la guerre de Trente ans; Dudik, l'historiographe de la Moravie. Plus jeunes, mais d'une renommée déja considérable, sont Jaromir Celakovsky, auteur d'une histoire du droit tchèque; Constantin Jirecek qui, dans son *Histoire de la Bulgarie*, a rassemblé une foule de documents authentiques du plus haut intérêt; Goll qui, outre ses recherches sur les relations historiques entre les Tchèques et les Polonais, s'occupe surtout de l'histoire des *Frères Bohêmes*, secte chrétienne à la morale très pure; Kalousek, qui s'est distingué par une remarquable *Histoire du Droit d'État en Bohême* et par une monographie de Charles IV; enfin Rezek, qui continue avec distinction l'*Histoire de Bohême* que Palacky a conduite jusqu'en 1526.

La jurisprudence et le droit qui, dès le moyen âge, étaient en Bohême l'objet d'études approfondies, ne le sont pas moins de nos jours.

Randa, par ses ouvrages de droit civil, et Zuker, par ceux qu'il a écrits sur le droit criminel, ont acquis une réputation européenne. A côté d'eux prennent place : Prazak qui enseigne et écrit sur

le droit public, Braf et Kaizl qui se sont fait des noms célèbres dans l'économie politique et sociale.

Quant à la philosophie qui, dès le XIVe siècle, avait trouvé en Toma de Stitny un représentant tchèque bien au-dessus de son temps et dont les œuvres, au nombre de vingt-huit, retrouvées et appréciées à leur juste valeur dès le début de ce siècle étaient toutes écrites en tchèque, elle compte aujourd'hui des maîtres en Bohême.

Toma de Stitny, le philosophe tchèque de la seconde moitié du XIVe siècle, est un des plus intéressants spécimens de son époque. Il écrivit ses livres en tchèque et savait traiter les vérités les plus sublimes et les plus importantes avec tant de clarté, de concision et dans un si beau langage qu'il n'a pas d'égal chez ses contemporains, ni à aucune époque, soit en Bohême, soit à l'étranger. Bien qu'il n'ait pas su se débarrasser des liens de la philosophie scholastique de son temps, il est un penseur profond et indépendant qui, bien que subordonnant la raison à la foi, défend néanmoins la liberté et l'analyse scientifique. Par sa

philosophie, il s'élève beaucoup au-dessus de son temps.

Parmi les modernes, Jos. Durdik professe la philosophie d'Herbart; G. Lindner, mort prématurément, est célèbre par ses œuvres sur la logique, la psychologie empirique et la pédagogie ; F. G. Massarik suit les philosophes français et anglais, Pascal, Comte, Buckle, Hume, etc.

Comme orateurs soit de la tribune, soit du barreau, soit de la chaire, ou comme tribuns et orateurs populaires, la Bohême n'a rien à envier non plus aux nations les mieux notées.

Parmi les orateurs parlementaires de la première époque il faut citer, depuis 1848, Palacky, Rieger, Brauner, et notamment le célèbre Havlicek. Dans la dernière période, après 1860, à côté de ces trois premiers, le docteur Stadkovsky, les frères Jules et Edouard Grégr, le docteur Ant. Cizèk père, le docteur Kucera, le docteur Mattus, qui dans sa jeunesse était d'un libéralisme bien radical; le publiciste J. Skrejsosky, le docteur T. Cerny, le docteur Jacq. Skarda, le docteur Bésky; le docteur Vasaty, d'une éloquence un peu sèche

mais d'une compétence sans égale dans les discussions judiciaires. Enfin, dans la dernière période, après les deux frères Grégr, le docteur Hérold, un des meilleurs orateurs du Parlement de Vienne; le professeur Kaizl, le docteur Kramar, le docteur Bengel, lé docteur Brorard, etc.

Au barreau nous devons citer comme avocats de premier ordre les docteurs Zucker, Cizèk père, le docteur Hérold, etc. Et parmi les orateurs de la chaire les plus célèbres, l'abbé Benez Frebirsky, le conteur de nouvelles historiques, si populaire, dont les sermons pleins de patriotisme et d'un ardent amour de l'humanité étaient, quand il prêchait les dimanches à Prague, fréquentés par toute l'élite intellectuelle de la capitale.

Le roman, la nouvelle, ces genres récents de la littérature contemporaine, sont cultivés avec éclat en Bohême. La tendance historique prévalut au début dans les œuvres de ce genre et c'était bien naturel, à cette époque de résurrection nationale. Aujourd'hui encore Al. Jirasek est un maître en ce genre. Tyl. Klicpera, Marek et Chocholousek suivent la trace de A. Dumas, de W. Scott et des

romantiques allemands. Leurs héros sont des rois, des grands seigneurs et des chevaliers. Le genre des romanciers tchèques actuels est plus moderne, plus réaliste; ils s'appuient sur les résultats découverts par les recherches des grands historiographes tchèques, Palacky et Tomek. Leurs héros sont : le peuple tchèque, ses hommes célèbres, les martyrs de l'épopée hussite et de la Montagne Blanche. Parmi les romanciers de ce genre, il convient de citer en première ligne Benez Frebirsky, lequel, bien que prêtre catholique, évoque avec un enthousiasme ardent, dans ses œuvres, les gloires hussites, et expose en termes touchants le martyr du peuple tchèque pendant la guerre de Trente Ans et les années qui suivirent. Ses quinze volumes de contes et de nouvelles historiques lui créèrent une popularité immense en Bohême, et ses funérailles, en 1884, furent suivies par un cortège vraiment triomphal où se pressait toute la population de Prague.

Les contes et romans à la façon de George Sand apparurent après les contes historiques. Bozena Nemcova, dans son célèbre roman *Babicka* (la Grand'Mère), traduit en français, en

russe et en allemand, a créé le type vrai du paysan tchèque, un type réel, d'un coloris local parfait. On trouve la même réalité, le même caractère de coloris local dans les œuvres de l'abbé F. Pravda, mais elles sont d'une poésie inférieure à celle des ouvrages de B. Nemcova. Aussi exacts dans les détails, aussi justement coloriés sont encore les récits de Mme Karolina Svetla, sur les paysans du nord-est de la Bohême, quoique le fond en soit plus romantique. Le village tchèque, sa vie particulière, ses mœurs spéciales, sont d'ailleurs une inépuisable source d'études, d'observations et de véritables chefs-d'œuvre. Toute une légion d'écrivains qui se sont assigné pour but de l'étudier aussi exactement et de les peindre aussi habilement que l'ont fait en France P. Arène ou A. Daudet pour le Midi, Ferdinand Favre pour les Cévennes, ou Edouard Rod pour la Suisse française. Parmi les modèles de ce genre, il faut mettre au premier rang A. Jirasek, dans ses récits du sud-ouest et de l'est bohémien, Smilovsky pour le sud-est, le professeur Klostermann, enfin l'abbé Kosmak, Mme G. Preisova et les frères Mrstik pour la Moravie. A côté d'eux

et dans ces dernières années s'est révélé comme un maître Antal Stasek qui, dans les tableaux de son ouvrage *Blournivci nasichor* (les Visionnaires de nos montagnes), dépeint une secte de spirites idéalistes, aspirants au vrai christianisme, cherchant à y conformer leur vie entière, malgré les tracasseries des bureaucrates qui les font disperser par les gendarmes. Enfin, parmi les jeunes, il faut placer au premier rang Rais qui, dans ses récits sur le nord de la Bohême, montre une réelle valeur par son talent de description exacte et fidèle des types et caractères de paysans tchèques.

Plus tard, aussi bien en Bohême qu'en France, arrivèrent les romanciers à tendances sociales. Ce furent Gust. Pfleger-Morawsky qui, dans son roman de début : *Zmaleho Sveta* (Petit Monde), fit une description touchante de la vie ouvrière, puis, sur le même sujet, écrivit ses deux autres romans *Ztraceny zivot* (la Vie perdue) et *Pani fabrikantova* (Madame la fabricante) ; Héritès et Smilovsky, avec leur description de la vie bourgeoise dans les petites villes. Em. Bozdech et Ferd. Schulz ont décrit la vie aristocra-

tique ; Ign. Hermann, en profond, connaisseur, en digne successeur de Neruda, a peint le petit monde de Prague et son meilleur ouvrage est le célèbre roman *Usdenecho Kramu* (la Boutique mangée) ; S. B. Heller, et enfin Simacek s'est fait un nom par ses tableaux de la vie ouvrière.

Il serait difficile de cataloguer les écrivains tchèques, comme nous le faisons en France pour les nôtres, dans diverses catégories ou écoles nettement déterminées. Ils se sont, en réalité, formés à l'étude des grands écrivains naturalistes russes et des Français. Mais déjà, avec Neruda, ils avaient eu soin de s'émanciper d'une imitation trop servile de leurs modèles étrangers. Utilisant leur connaissance des littératures étrangères, ils se sont fait une méthode à eux, un genre spécial, ayant un cachet tout original. On ne peut donc leur trouver à chacun un modèle complet, un pendant, un type de comparaison absolument exact parmi nos écrivains. Chez eux, l'on rencontre toutes les nuances possibles, depuis le romantisme fantastique de Zeyer jusqu'au naturalisme le plus violent des frères Mrstik et de K.-V. Rais. On peut seulement dire

que l'étude de la psychologie a été par eux beaucoup moins recherchée dans leurs romans et nouvelles, qu'elle ne l'a été dans le drame.

L'art dramatique et l'art musical constituent chez les peuples civilisés un élément caractéristique pour permettre de les juger. En même temps qu'ils portent toujours l'empreinte spéciale du génie particulier de chaque peuple, de son tempérament intellectuel, moral et national, ils indiquent par leur développement même le degré de leur civilisation et contribuent singulièrement à la développer ou à l'enrayer.

Un vieux proverbe, bien connu en France, dit que chaque « Tchèque trouve à sa naissance un violon sous son coussin », ce qui veut dire que le goût du peuple tchèque pour le chant et la musique est son caractère distinctif, universellement reconnu de tous. Les musiciens, compositeurs et exécutants tchèques, ne pouvaient donc manquer de donner leur note particulièrement brillante dans le concert de tous les efforts, de toutes les activités intellectuelles, de tous les talents, qui

se poursuit en un incessant progrès en Bohême, depuis sa renaissance à la vie nationale, au début du XIVe siècle, jusqu'à nos jours.

Parmi les exécutants, Slavik est entré en lutte avec Paganini. Il a été surpassé par Laub, mort prématurément et resté sans égal pour l'ampleur du ton et et l'expression. Dans sa partie technique et pour la conception musicale, Ondricek marche sur ses traces et lui ressemble beaucoup. Un jeune quatuor tchèque, qui cultive spécialement la musique de chambre, l'a emporté sur tous ses concurrents à Vienne, à Moscou, à Saint-Pétersbourg, à Berlin et à Varsovie. Les membres de ce quatuor sont MM. Suk, Hofman, Nedbal et Vihan. Ces artistes, ayant accompli une tournée brillante en Russie, donnent leurs concerts à Vienne, où l'on doit s'abonner pour obtenir des places dans la salle toujours comble.

L'orchestre de l'Opéra tchèque a conquis le premier prix à l'exposition de musique de Vienne et a été placé ainsi au niveau des meilleures sociétés philharmoniques et musicales. Celles-ci sont nombreuses en Bohême. Les plus remarquables sont : *la Société philharmonique ;* la *Société pour*

la musique de chambre (quatuors, etc.) et le cercle artistique *Umelec ka Beseda*, qui a organisé, plusieurs fois dans la saison, des concerts populaires auxquels ont prêté gracieusement leur concours, à diverses reprises, MM. Camille Saint-Saens, Tchaïkosvky et Bülow; enfin, la grande société de chant tchèque *Hlaol*, comprenant un corps de 400 chanteurs et chanteuses qui, avec les membres des sociétés des faubourgs, s'élève à plus de 600 exécutants. Toutes ces sociétés exécutent, dans leurs concerts, d'abord la musique tchèque, puis les maîtres classiques et modernes. Citons encore l'orchestre du Conservatoire de Prague qui, dans ces dernières années, étudie particulièrement la musique tchèque; celui de la société de gymnastique *les Sokol* qui, subventionnée par la ville de Prague et dirigée par le compositeur Sébor, donne de nombreux concerts symphoniques; enfin, celui de l'exposition ethnographique qui, avec son chef, le compositeur Kovarovi, a émerveillé les visiteurs étrangers; dissous depuis, il va bientôt renaître.

Parmi les compositeurs, les deux qui tiennent le premier rang sont Smetana et Dvorak. Le pre-

mier a créé l'Opéra national tchèque. A côté de ces deux maîtres se distingue toute une pléiade de jeunes auteurs : Fibich, Bendl, Hrimzaly, Ch. Sébor, I. Rozkosny, Kovarovick, Ch. Weiss, Blodek, Klicka.

Les principaux opéras de Smetana, ceux qui ont une marque spéciale d'originalité comme orchestration, sont : *Prodana nevesta* (Fiancée vendue), *Dalibor*, *Hubicka* (le Baiser), *Tajmestvi* (le Secret), *Dvé dovy* (Deux veuves) et *Libusa*. De ces opéras, *la Fiancée vendue*, *le Baiser*, et *Dalibor* ont déjà accompli leur marche triomphale à travers l'Allemagne. La *Fiancée vendue* a été jouée dans la dernière saison à Londres et à Varsovie, où elle a atteint sa cinquantième représentation. A Prague elle a été, au mois de novembre dernier, exécutée pour la trois-centième fois. Aussi célèbres que ses opéras, sont ses grandes œuvres symphoniques : comme les quatre grandes poésies *Ma Vlast* (Ma patrie), *Vltava*, *Vysehrad*, *Tabor* et *Des forêts et des prés de la Bohême*, et son célèbre quatuor symphonique *Zmeho zivota* (Ma vie), qui ont, partout où on les a entendus, soulevé un grand enthousiasme.

Smetana a rendu à la musique l'âme tchèque, mais il l'a élevée aussi à la hauteur de l'art le plus pur. Acceptant les théories des maîtres modernes, Wagner et Listz, il est, néanmoins resté indépendant dans son langage musical qui est purement national, et par cette originalité même il a atteint le rang immortel des maîtres de la musique. Antoine Dvorak, docteur en musique de l'université d'Oxford et docteur honoraire en philosophie de l'université tchèque de Prague et, jusqu'à l'année dernière, directeur du Conservatoire national de New-York (conservatoire qu'il a fondé), a acquis sa haute célébrité par ses *Danses slaves* et ses œuvres : *Svatebni*, *Kosile* (The specters bride), *Sainte Ludmila* et le *Stabat Mater*, qui lui ont valu des succès d'enthousiasme non seulement à Prague, mais encore dans les grands festivals musicaux d'Angleterre. Dvorak, aussi tchèque que Smetana est plus éloigné de Wagner dans sa musique ; il s'approche plutôt de Beethoven.

Zdenck Fibic, lui, a réformé le mélodrame. C'est son principal titre à la célébrité. Tel qu'il l'a conçu, le mélodrame n'est plus restreint

à l'accompagnement de quelques passages du drame parlé ; mais il suit et illustre, pendant toute la durée de la pièce, la pensée du poète. Cette idée originale a été par lui appliquée avec un très grand succès dans la trilogie *Hippodamie*, composée sur les paroles de l'illustre poète Iaroslav Vrchlicky. Cette trilogie a été jouée l'an dernier avec un grand succès au théâtre flamand à Anvers : Fibic, de tous les célèbres compositeurs tchèques, est le plus wagnérien.

Charles Bendl, un éclectique, compositeur des opéras *Leila*, *Stary zenich* (Le vieux Fiancé), etc., s'est jusqu'ici rendu célèbre par ses compositions chorales dans le style national ; mais son nouveau quatuor instrumental a obtenu un succès éclatant à Vienne, à Berlin, partout où il a été exécuté par le quatuor tchèque.

Il ne faut pas oublier l'infortuné Charles Blodek, mort prématurément et dont le petit opéra *Vstudni* (*Dans le puits*), du style de Smetana — bien que composé avant *la Fiancée vendue* — est un vrai joyau de musique de Bohême.

Tous ces grands maîtres de l'art musical tchèque : Smetana, Dvorak, Bendl, Blodek, ont

puisé à la source vive et intarissable du chant populaire. La chanson tchèque, plus gaie et moins sentimentale que la chanson des autres peuples slaves, était déjà depuis longtemps appréciée pour la richesse de ses mélodies, leur variété et leur originalité charmante [1].

Les auteurs dramatiques tchèques sont beaucoup plus nombreux que les compositeurs. Parmi ceux de la première époque, il faut citer : Stepanek, Klicpera, Tyl, Milkovec, Pfleger, Moravsky, Wenzig, C. Kolovrat, Krakovky, Halek, J.-S. Kollar et V. Jirasek, tous aujourd'hui décédés. Parmi les contemporains les plus célèbres sont : Jaroslav Vrchlicky, le grand littérateur tchèque ; H. Subert, directeur actuel du Théâtre national de Prague ; Jules Zeyer, Jirasek, Joseph Stolba et Mme G. Preissova.

Vrchlicky compte parmi ses meilleures œuvres dramatiques une charmante comédie historique *Noc na Karlštyne* (*Une nuit au château de Karlstein*), *Drahomira sou lasky* (*le tribunal de*

(1) Le Dr Th. Kaldec. *La Nation tchèque.*

l'Amour), *Pomista Catulova* (*la Vengeance de Catulle*), *Vsude Diogena* (*Dans le tonneau de Diogène*), et enfin *Exulanti* (*les Exilés*), etc... H. Subert a écrit entre autres pièces dramatiques : *Jan Vyrava, Probuzenci* (*les Réveilleurs*), *Valkostakar* (*le Grand Propriétaire foncier*). La meilleure œuvre de Zeyer est *Sulamit*, œuvre pleine de poésie. Le docteur Joseph Stolba a écrit plusieurs comédies remarquables, dont les meilleures sont : *Zavêt* (*le Testament*), *Vodnidrurst* (*la Société des Eaux*). Em. Bordeck, disciple de l'école dramatique, a écrit : *Z. doby Kotillonu* (*Au temps du Cotillon*), *Sveta panu zupanu* (*Le maître du monde en robe de chambre*) et *le baron Goertz*). *Sluzebnik socho paná* (*le Serviteur de son maître*) est la meilleure pièce de Jirasek.

Ladislas Stroupezniky, le représentant du réalisme dans la littérature dramatique tchèque, a laissé deux très jolies comédies historiques, le *Lutin de Zvikow* et *Madame la Maîtresse des Monnaies*, plus quelques œuvres d'un genre plus moderne, telles que *Nasi furianti* (*Nos gommeux*). K. Pippich a écrit plusieurs fort jolies

comédies : *Scènes d'intérieurs tchèques* et *Dans la vie publique*. De F.-X. Svoboda, citons : *les Directions de la vie* et *la Débâcle*, de Simacek : *le Monde des Petites Gens* et *Une autre sphère*.

Comme pour le roman et la nouvelle, pour leurs œuvres théâtrales les Tchèques ont copié, dans la première époque, des modèles étrangers, non seulement Shakespeare, mais aussi les classiques allemands, Schiller pour le drame, et d'autres de la même nature pour la comédie. Em. Bordech, un des plus habiles auteurs comiques, s'inspirait de Scribe. Ce fut seulement quelques années avant l'ouverture du grand Théâtre national que se manifesta la tendance à adopter, pour le drame et la comédie tchèques, un style propre ; de produire à la scène des situations et des types neufs, et de créer enfin des œuvres véritablement originales. Vrchlicky, Stroupeznicky, Jirasek et Subert furent les premiers qui, chacun dans son genre, se mirent à l'œuvre pour donner à la production dramatique tchèque un cachet original. Ils furent bientôt suivis par les jeunes. On puisa les sujets des comédies dans la vie des paysans, bien vivante, avec une exacte couleur locale, avec

des caractères vraiment typiques, et des sujets de drames dans la vie bourgeoise, en leur laissant une marque indigène. Le drame historique lui-même devint plus vif et plus vrai. Dans celui qui représente les mœurs des ruraux, Stroupeznicky, Jirasek, Mme Preissova et les frères Mrstik ont acquis une célébrité spéciale; dans le drame bourgeois et social, Simacek et Svaboda, et dans le genre historique Vrchilcky, Zeyer et Subert.

Ce qui a particulièrement contribué au développement de l'art lyrique et de l'art dramatique tchèque dans ce siècle et particulièrement dans la période actuelle, c'est le théâtre. Dès l'origine de la renaissance tchèque, le théâtre a été une partie organique de la nation même, avec laquelle il a pris son développement. Parti de bas, modeste dans ses débuts, le théâtre tchèque s'est élevé jusqu'au second rang en Autriche, et la création d'une grande scène tchèque indépendante à Prague, il y a quelques années, est venue lui donner un nouvel et fécond élan. Jusqu'en 1865, le théâtre tchèque de Prague était un appendice du théâtre allemand. On lui faisait la grâce de le tolérer, mais on le traitait en déshérité. La langue

nationale y était opprimée ; les représentations tchèques n'avaient lieu qu'une fois par semaine, et le pouvoir y réprimait tout mouvement de nuance nationale.

En 1850, un comité de patriotes éclairés, convaincus que le théâtre n'est pas seulement un foyer d'art dramatique, mais aussi un propagateur excellent du sentiment national, conçut l'idée d'élever par souscription un théâtre tchèque indépendant, qui fût vraiment digne de la nation. L'action que développa ce comité rencontra de très vives sympathies auprès de tous les Tchèques, et le produit de la première souscription permit au comité de se rendre acquéreur d'un terrain approprié à la construction du théâtre rêvé. Par malheur, l'initiative de ce comité se heurta à l'esprit ombrageux du gouvernement de Vienne, et sa tentative échoua. Elle fut reprise en 1861 et 1862 ; comme le besoin d'une salle de théâtre se faisait trop vivement sentir, la Diète, d'accord avec le comité, fit construire, sur une partie du terrain acheté, un théâtre provisoire, mais fort gracieux, qui coûta 106 000 florins. Sans plus se relâcher de ses efforts, le comité fit alors

dresser les plans pour le grand théâtre définitif, et quand le produit de la souscription fut jugé suffisant pour l'exécution des premiers travaux, on procéda sans tarder à la construction du *Théâtre national*. Les pierres de fondation furent apportées de tous les endroits historiques de la Bohême et de la Moravie, et la pose de la première eut lieu le 16 mai 1868. Le cortège solennel composé des Sokols, sociétés de chant, étudiants, des sociétés, des métiers, des paysans à cheval, des sociétés diverses ouvrières, compta plus de 10000 hommes et près de 500 chevaux. Comme il arrive dans la construction de presque tous les grands édifices, le budget prévu fut de beaucoup dépassé. On dut faire de nouveaux appels à la nation, et ce ne fut qu'après treize années, en 1881, que le Théâtre national allait enfin être inauguré, lorsqu'un violent incendie le détruisit. L'esprit patriotique du peuple tchèque ne se laissa pas abattre par ce désastre. Les flammes n'avaient pas encore terminé leur œuvre dévastatrice, qu'une nouvelle souscription organisée dans toutes les villes et jusque dans les plus humbles villages de la Bohême, avait produit en moins d'un mois un

million de florins, soit deux millions de francs. Les travaux de reconstitution, immédiatement repris sous la direction de l'architecte J. Schulz, furent conduits avec une extrême activité. Le théâtre reconstruit reçut un notable développement par l'annexion de l'ancien théâtre provisoire, et, le 18 novembre 1883, toute la nation tchèque salua l'inauguration définitive du Théâtre national. Pendant une année, Prague fut un véritable lieu de pèlerinage pour les fils de la famille tchéco-slave, qui vinrent en foule de tous les pays de la couronne de Bohême, de la Hongrie slovaque, de Vienne, de la Galicie, de la Croatie, de l'Allemagne et même de l'Amérique, pour voir le nouveau théâtre. Aujourd'hui il s'élève, majestueux, à Prague, comme un des plus beaux monuments de l'architecture moderne, mais surtout comme un témoignage indiscutable de la valeur et du dévouement de la Bohême slave à son art national.

Le théâtre tchèque, dès le premier temps de son indépendance, eut la chance d'avoir des artistes de la plus grande valeur. Et c'était bien nécessaire, car le théâtre allemand de Prague, *en*

ces temps-là, avait la renommée d'être, après le Burgtheater, de Vienne, la meilleure scène allemande; son Opéra jouissait de l'éclat que lui avaient donné les Mozart, les Weber. Et il fallait recruter le public pour la scène tchèque, l'accoutumer au nouveau théâtre ! Les commencements n'étaient vraiment pas brillants. Mais on pouvait jouer de grands drames classiques, suivre le drame français moderne et donner des grands opéras. Et dans ce genre, on avait ceux de Smetana. Avec cela, on arriva à obtenir un public assidu et à préparer les futurs grands succès du Théâtre national qui, aujourd'hui, est un des mieux réputés de l'Europe, passe, après les théâtres impériaux (Opéra et Burgtheater) de Vienne, pour la première scène de l'Autriche-Hongrie, et est enfin un des rares établissements où l'on joue toute l'année.

Comme nous l'avons déjà dit, on y joue le drame et la comédie classique, le théâtre contemporain, les opéras classiques et modernes et le ballet — la production tchèque y entre à peu près pour la moitié. On donne des matinées, non seulement le dimanche, mais encore, maintes fois

dans la saison, le mercredi. Pour témoigner, en quelque façon, sa reconnaissance au peuple tchèque qui a offert ses deniers pour l'érection de ce monument national, la direction donne depuis quelques années des matinées populaires, à prix très réduits, où se jouent des pièces originales qui obtiennent un succès enthousiaste.

Mais déjà on voit la nécessité d'un second théâtre tchèque à Prague, avec une salle bien plus vaste, pour faciliter le développement de l'art dramatique national. Et ici, un petit fait qui montre bien nettement la discipline du public : au théâtre provisoire, on allait comme on était, en costume de promenade ou de travail. Avant l'ouverture du Théâtre national, on donna l'ordre aux dames d'entrer dans la salle sans chapeaux. Eh bien ! ce que l'on n'avait pu faire respecter, même dans quelques théâtres de la cour, a été strictement observé : on vient à ce théâtre en toilette de soirée.

Si l'indépendance de la scène, a contribué à donner un vif élan à l'art lyrique et à l'art dramatique tchèque, il faut cependant constater que ce dernier est encore entravé par bien des obs-

tacles dans son développement ; tels, la censure, etc., etc... La vie sociale, en Bohême, ne permet pas de prendre les personnages des pièces dans certaines classes de la société, et la sphère des auteurs dramatiques se trouve par là sensiblement restreinte. La nation tchèque est démocratique et ne possède pas d'aristocratie nationale. Cette circonstance empêche de puiser les sujets dramatiques dans la vie de la noblesse. Ne formant pas d'Etat indépendant, la nation n'a pas d'armée, et par conséquent les Tchèques ne possèdent pas de pièces tirées de la vie militaire, pièces très nombreuses dans les littératures française et allemande. En outre, les règlements de la censure théâtrale, datant de 1850, sont conçus de manière à entraver considérablement l'essor de la littérature dramatique chez toutes les nations slaves de l'Autriche. Ainsi il est défendu de représenter sur la scène, tout ce qui pourrait donner lieu à des désordres ou à des démonstrations non autorisées entre les différentes nationalités, les différentes classes de la société, les associations religieuses, etc., etc. Cela permet à la police de rendre impossible tout drame tiré de l'histoire de la Bohême,

des luttes glorieuses des Tchèques contre les Allemands, par exemple.

Mais passons aux arts :

Deux foyers considérables existent en Bohême, consacrés au culte des arts : l'un est l'académie tchèque des sciences, des lettres et des arts; sa création fut due à la générosité de M. Hlaoka, qui lui fit à ses débuts un don princier de 200 000 florins et une section spéciale y est réservée aux beaux-arts. L'autre est l'académie de peinture de Prague, réorganisée récemment. Et dans l'art de la peinture comme dans celui de la sculpture et de l'architecture, le nombre des maîtres tchèques s'élève aujourd'hui à un chiffre respectable.

Parmi les peintres, nommons en première ligne Joseph Manès qui, comme son frère Guido Manès, cherche à reproduire le type ethnographique du peuple tchèque et s'efforce de le rendre aussi exact que possible dans ses études et ses œuvres. Les œuvres les plus célèbres de Joseph Manès sont les gravures par lui exécutées sur les motifs des poèmes du manuscrit de Kràlove Dvoùr, et la

grande plaque de cuivre représentant des scènes rustiques, qui décore le cadran monumental de l'Hôtel de Ville. Parmi ses successeurs, on doit citer d'abord Jacoslav Cermak qui a non seulement rendu d'une manière inimitable les types et les scènes de la vie du Monténégro, mais aussi des scènes de la grande époque hussite; Brozik et Hynaïs, qui ont fait leur éducation artistique à Paris et ont été médaillés au Salon, ont décoré de magnifiques compositions allégoriques et historiques, la loggia royale du Théâtre national. Hynaïs est, en outre, le décorateur du rideau monumental de ce théâtre, et il a aussi décoré la salle du nouveau Burgtheater de Vienne, comme successeur de Canon (Stasirybka) qui, lui aussi, était d'origine tchèque. Ces deux maîtres de l'art tchèque sont professeurs à l'académie de peinture de même que le paysagiste Marak, excellent interprète de la nature vierge, lequel a aussi décoré les appartements royaux de ravissants paysages historiques de la Bohême et de la Moravie.

Parmi les peintres d'histoire on doit citer F. Zénisek dont les allégories délicates décorent le plafond et les panneaux du grand foyer du Théâtre

national, et qui a aussi de remarquables qualités comme portraitiste ; le maître Nicolas Alès, le plus fidèle successeur de Manès, qui s'est rendu célèbre par des compositions monumentales placées dans les quatorze lunettes du grand foyer du Théâtre national. Adolphe Liebscher a décoré des lunettes dans la galerie voisine du grand foyer. Ce sont des compositions allégoriques représentant les divers côtés de l'art dramatique et musical ; il est d'ailleurs bien connu par ses tableaux historiques et ses études sur le costume tchèque. Jennewein a puisé ses sujets dans l'ordre religieux ; ses tableaux expriment merveilleusement la piété naïve des primitifs. Viennent ensuite Liska, qui se distingue par ses effets de lumière, et Schwaiger qui a toutes les qualités des vieux Hollandais.

Comme paysagistes, citons le distingué Màrak et Chitrissi qui, tous deux, ont reçu leur éducation artistique à Paris ; Charles Liebscher, qui sait donner à ses paysages tchèques un type bien précis de réalité et Prousek qui conserve aux siens tout leur charme intime ; parmi les peintres de genre, Schikanedr, dont les sujets sont empreints d'un réalisme très moderne ; Sochor, élevé à Paris,

auteur de nombreuses toiles, toutes modernes, et Vésin dont les tableaux du pays slovaque respirent une bonne humeur fraîche et vraie.

Les tendances de l'art tchèque sont multiples : elles sont celles de toutes les écoles principales ; l'académie de peinture à Prague étant restée, jusqu'à ces dernières années, dans un état bien inférieur, les artistes tchèques étaient forcés de chercher leur éducation artistique à l'étranger, principalement à Munich et à Paris. Aussi bien on trouve dans les tableaux de Zeniseck et d'Ad. Liebscher la grâce correcte d'un Bouguereau, tandis que Hynaïs s'approche des maîtres plus modernes du grand art français, et que Brozik et Cermak rendent dans leur œuvre l'influence de l'école de Bruxelles. Chitussi, lui, est un impressionniste français, et Schikanedr, Liskà et Vésin sont de l'école de Munich.

D'ailleurs tous les artistes tchèques, quand ils traitent un sujet tchèque, cherchent à saisir le type national, c'est-à-dire à être vrais autant que possible.

A côté des maîtres dont nous venons de parler, toute une cohorte de jeunes peintres, appartenant

aux écoles modernes, mérite l'attention publique. Tels, Marold, qui est connu à Paris comme illustrateur; Douba et Bartoneck, remarquables pour leurs scènes de la vie de Prague; Forsek et Slaby, également remarquables pour les scènes de la vie rustique; Klusàcek, dont les allégories sont pleines d'esprit; le paysagiste Iansa, dont les paysages de la Bohême, des Alpes slovènes et du littoral adriatique sont très appréciés; K.-V. Masek également apprécié pour ses peintures décoratives; enfin V. Oliva, portraitiste et illustrateur, et une foule de spécialistes comme Upzka pour le pays des Slovaques, et Spillar pour la Bohême d'Ouest.

Dans le domaine de la sculpture, le premier artiste vraiment tchèque fut Venceslas Lévy, qui se distingue par la noblesse de ses conceptions dans ses œuvres de l'art religieux.

Myslbek, qui vient après, s'est rendu célèbre par sa statue allégorique du *Dévouement* qu'on voit au Palais du Parlement de Vienne. Il se distingue par l'expression tantôt vigoureuse, tantôt sublime et tranquille, dont il sait animer ses figures

et ses groupes. Ses œuvres les plus célèbres à Prague sont : les quatre groupes du pont Palacky, représentant les mythes de l'ancienne Bohême, Libusa et Prémysl, le Barde national Lumir, les héros Zaboj et Slavoj et l'Amazone tchèque Sàrka avec sa victime, le jeune héros Ctirad, les groupes du Palais de l'Assistance publique de la ville de Prague et le buste de F. Smetana, qui est au grand foyer du Théâtre national.

Bohuslav Schnirch a sculpté les statues de l'Apollon et des Muses sur la balustrade de la loggia du Théâtre National, et composé des esquisses pour ce même théâtre. Il est l'auteur du monument élevé à Georges de Podebrar par sa ville natale, et son projet de monument de Saint-Venceslas sur la place du même nom a été approuvé à l'unanimité par tous les amis de l'art tchèque.

Strachovsky, dont les meilleures œuvres sont les statues de la Beauté et de la Vérité au palais du musée de Bohême, a sculpté aussi un groupe au palais de l'Assistance publique à Prague, et en province une série de statues fort belles.

Dans l'art décoratif, on doit citer le professeur

C. Kloucek, l'auteur du projet d'une fontaine monumentale devant le Rudolfinum, remarquable par l'élégance gracieuse de ses motifs décoratifs.

Enfin, parmi les artistes tchèques vivant hors de Bohême citons Wagner décédé l'année dernière à Vienne, auteur du groupe *Drame et Opéra* et des statues de *Lumir* et *Zaboj*, au Théâtre National, d'un groupe et de quelques statues du musée de Bohême, et d'une série de groupes et de statues pour le nouveau Burgtheater de Vienne ; Weyr, qui s'illustra dans ces derniers temps par ses sculptures du nouveau plafond du palais impérial de Vienne, Magr à Leipzic, dont le *Caïn* fut l'objet, l'année dernière, d'appréciations enthousiastes, et enfin V.-C. Saff, à Rome.

Puis, parmi les jeunes, citons Sucharda qui, étant encore élève de Myslbek obtint à Vienne, contre toutes les règles, la première médaille, tant son œuvre frappait par sa valeur exceptionnelle ; Vosmik, dont les sculptures manifestent une vigueur bien rare, Wurzel, médaillé à l'exposition de Prague pour un *Martyr*, auteur de quelques groupes allégoriques au musée, et Amort, dont le

projet du monument de Huss obtint le premier prix, etc.

Dans le domaine de l'architecture se distinguent : le professeur Zitek, constructeur du théâtre national du Rudolfinum, Schulz, constructeur du musée de Bohême dans le style gothique, Mockr, qui dirige l'achèvement de la cathédrale de Saint-Guy et qui a dirigé les restaurations de la célèbre poudrière, ce chef-d'œuvre du plus riche style gothique tchèque, des tours du pont de Charles IV à Prague et du château Karlstein, etc. F. Schmoranz, mort à Prague comme directeur de l'Ecole des arts décoratifs, ancien architecte de la Cour Khédivale au Caire, Wiehl, le constructeur du palais de la caisse d'épargne de la ville de Prague, Polivka, constructeur du palais de la Banque du pays, Jean Zeyer qui a pour spécialité les constructions en style renaissance tchèque de Rodolphe II, et qui a publié, à Prague, un grand ouvrage sur le Baroque et le Rococo, composé de cent feuillets en héliogravure, grand in-folio. A ces maîtres, il faut ajouter un grand nombre d'architectes jeunes dont les œuvres donnaient l'apparence d'une féerie aux reproductions des monu-

ments de la vieille Prague que l'on voyait à l'exposition ethnographique.

La création du théâtre national a grandement servi les intérêts de la peinture, de la sculpture et de l'architecture tchèques qui ont peu d'occasion de se manifester en Bohême. Si ce n'est en effet pour les théâtres et les palais, les artistes, peintres, sculpteurs et architectes ont rarement d'importants travaux à exécuter dans leur pays natal. La plupart doivent travailler pour l'étranger. Toutes les grandes toiles historiques de Venceslas Brozik sont à l'étranger; seul son *Huss devant de Concile* a été acheté par une souscription publique et offert à la ville de Prague.

La société patriotique des amis des arts qui organise chaque année des expositions, achète plus d'œuvres étrangères que de maîtres tchèques pour sa galerie du Rudolfinum et pour sa loterie de tableaux. La société des artistes Umeleck à Beseda, qui organise aussi une loterie de tableaux tchèques à l'époque de Noël, et une exposition artistique dont les achats se sont élevés dans ces dernières années à plus de 4 000 florins, publie, comme prime pour

ses membres, des reproductions en héliogravure des meilleures œuvres des artistes tchèques.

Elle a publié une collection des œuvres de Jar Cermak et de Brozik et de quelques tableaux de Marak, de Zenisek, de Hynais, et, dans les dernières années, de plusieurs jeunes. Les reproductions provenaient d'abord de la maison Goupil à Paris; maintenant Prague possède pour la gravure des ateliers auxquels la société Umeleck les commande. Les œuvres les plus populaires des artistes tchèques assez bien reproduites par la chromolithographie, et répandues par milliers d'exemplaires dans les familles tchèques, sont : *Procope le Grand devant Naumbourg* de Cermak, *Huss au concile de Constance* de Brozik, et *Bozena*, de Zenisek.

Le peuple tchèque a été de tout temps un ami de la lecturé.

Actuellement, à cette heure où les questions politiques pénètrent dans les villages les plus retirés, où chaque citoyen joue non seulement le rôle de spectateur, mais encore celui d'acteur dans les événements politiques, la lecture des journaux, ce

pain spirituel quotidien, est devenue aussi indispensable que la nourriture corporelle. D'année en année, elle devient plus abondante et, on peut le dire, bien meilleure. D'après les calculs de la statistique, le nombre des journaux tchèques occupe la première place après celui des journaux anglais, et il n'est pas de pays, pas de nation moderne où le journalisme ait pris un essor aussi considérable qu'en Bohême. En 1875, on comptait 175 publications périodiques. On en compte aujourd'hui 253. Parmi les grands journaux politiques tchèques citons d'abord l'organe du parti jeune-tchèque, les *Narodni Listy*, paraissant deux fois par jour et ayant un tirage de 15 à 18 000. Une feuille vieux-tchèque à un sou, la *Ceska politika* a un tirage s'élevant jusqu'à 20 et 25 000, mais c'est une feuille sans influence politique, lue seulement pour ses faits divers. Le second organe jeune-tchèque à Prague, les *Ceske Noviny*, ont été interdits par la censure après une existence de quelques mois seulement, quand leur tirage s'élevait déjà à 8 000. Le grand organe du parti vieux-tchèque a seulement un tirage de 4 000.

Le *Politik*, écrit en allemand, tire à 7 000. A

Brünn, il y a un organe jeune-tchèque, les *Lidovi Noviny*, qui tire à 8 000, et un organe vieux-tchèque, la *Moravska Orlice* qui n'atteint que 3 000. Le journal jeune-tchèque d'Olomuc (Olmütz), le *Pozor*, a un tirage de 3 000 et paraît trois fois par semaine. Il paraîtra, prochainement, tous les jours. Outre les grands journaux quotidiens des deux capitales, Prague et Brünn, il y a des centaines de feuilles en province.

Il faut ajouter à cette nomenclature d'innombrables journaux scientifiques, spécialistes et professionnels, des revues littéraires et illustrées, exerçant une réelle influence.

Tandis que les Allemands d'Autriche ne peuvent conserver qu'une seule revue, n'ont qu'un seul journal illustré et sont obligés de recourir aux publications de leurs parents du Nord, les Tchèques disposent de huit revues mensuelles et de plusieurs journaux illustrés, dont quelques-uns n'ont d'égaux, sous le rapport de la partie littéraire et des illustrations, que les principaux modèles français. Citons deux journaux de science naturelles populaires, le *Vesmir*, hebdomadaire, et la *Ziva*, mensuelle ; puis des journaux spéciaux,

deux pour l'architecture et les sciences techniques, un pour la philosophie et pour les mathématiques, un pour la chimie, un pour la médecine, une revue pour le droit, des revues économiques, des journaux de science religieuse, une revue scientifique *l'Athenæum*, etc. Il y a même un journal pour les aéronautes et les inventions les concernant, *l'Epocha*. D'ailleurs, presque tous les métiers professionnels ont leurs journaux spéciaux.

Parmi les revues nous citerons seulement les publications les plus en vues : *Osvêta* (25e année, belle prose, poésie, essais scientifiques et politiques, littérature, qui tire à 6 000) ; *Kvêty* (17e année, belle prose, poésie, essais scientifiques, littérature, illustré, qui tire à 4 000) ; *Nase Doba* (3e année, essais scientifiques, politiques, littéraires et artistiques qui tire à 3 000) ; *Rozhledy* (4e année, revue radicale politique et littéraire). Puis deux grands journaux hebdomadaires illustrés, le *Svétozov* (30e année) et *Zlata Praha* (13e année), ayant un tirage de plus de 4 000 chacun ; un journal littéraire non illustré (poésie, belle prose et essais) ; *Lumir* (24e année), tirant à plus de 2 000, et enfin un journal illustré popu-

laire, les *Besedy Lidu* (4e année), paraissant deux fois par mois, et qui, bien que coûtant 1 florin 50 seulement par an est imprimé sur beau papier avec des gravures de la meilleure venue, parfois en couleurs, et dont les collaborateurs sont des écrivains bien accrédités. Ce journal à un tirage de 20 000. Nous ne parlons pas ici des trois journaux humoristiques et satiriques illustrés ni d'une série de publications d'une moindre importance littéraire.

Enfin, le mouvement de la librairie est devenu très vif en Bohême et depuis peu en Moravie. Avec les progrès de la civilisation le nombre des illettrés s'est abaissé à 2 p. 1 000 et la quantité d'ouvrages qui sont lus augmente à vue d'œil. Les œuvres littéraires du pays ne suffisent plus au grand nombre des lecteurs et l'on remédie à cette insuffisance par des traductions qui n'embrassent pas seulement les ouvrages slaves, mais qui donnent aussi le droit de cité, dans la nation tchèque, aux œuvres des langues romaines et des idiomes du Nord.

Tout ce qui concerne la littérature française est traduit, jusqu'aux dernières nouveautés; on a

publié aussi la traduction d'un grand nombre d'œuvres scientifiques ; puis vient la littérature russe, dont on a traduit tous les grands auteurs et une série d'auteurs de second ordre. De même pour les Polonais et les meilleures productions de lalittérature des Slaves du sud. La littérature anglaise est moins suivie. On a bien traduit toute l'œuvre de Shakespeare, beaucoup de Byron, de Shelley, etc., mais fort peu de Dickens, de Thackeray. Plus suivis sont au contraire les auteurs américains : Bret Harte, Th. Bailey Aldrich, etc... La littérature scandinave, dans ses œuvres récentes, est largement répandue par les traductions ; de même, certains auteurs de la littérature allemande : Schiller, Gœthe et quelques modernes.

De la littérature italienne, on a traduit des poèmes et quelques nouvellistes modernes. De la littérature espagnole, quelques œuvres en prose et quelques pièces de théâtre récentes ; puis, enfin, tous les classiques et quelques auteurs magyars et néo-grecs, etc. Les littératures grecque et latine sont traduites presque complètement.

Mais ce à quoi l'esprit public s'attache le plus, c'est toujours à la littérature nationale, et là se

manifeste le grand progrès de ces dernières années. Tandis que l'on ne pouvait, il y a une vingtaine d'années, écouler une édition de 4 000 exemplaires d'un livre tchèque, l'auteur fût-il aussi célèbre que Néruda, en moins d'une dizaine d'années, on doit maintenant, chaque année, rééditer un ou deux volumes de Vrchlicky ; l'édition des œuvres complètes de Néruda en 15 volumes a un tirage de 10 000 ; on publie une édition de luxe des œuvres choisies de Svatopluk Cech avec une foule de gravures originales. Quant aux œuvres de luxe, on en publie des séries entières, avec des gravures des peintres tchèques : Oliva, Marold, Marack, etc., et chaque année paraissent de nouvelles éditions de luxe de quelques œuvres des poètes tchèques les plus célèbres. On trouve deux grandes bibles, grand in-folio ; l'une avec des gravures d'après les maîtres classiques, l'autre avec des gravures de Doré (celle-ci en deux éditions, l'une catholique, l'autre protestante), qui a eu un grand succès. On a publié des œuvres monumentales, comme *Cechy* (la Bohême) comprenant jusqu'ici dix volumes illustrés, grand in-folio : puis *Htrady a zamkey*

ceske (les Châteaux et Manoirs en Bohême), qui compte déjà onze volumes illustrés ; de grandes et volumineuses monographies illustrées grand in-folio : sur le Théâtre national (1 vol., plus de 400 pages), sur l'Exposition de 1891 (2 vol.) et, maintenant, sur l'Exposition ethnographique avec des planches en couleurs ; puis aussi, de gros volumes sur les Alpes, avec des gravures et planches en couleurs, originales ; sur la Palestine (de même) et l'Egypte. Tous ces volumes sont imprimés sur vélin. D'ailleurs, on publie chaque année une série en héliogravure des œuvres d'un artiste tchèque, comme le *Démon amour* par Pirner, ou les tableaux des Mois de Jos. Manès. Cette année paraîtra, à Prague, un grand ouvrage sur le plus beau chef-d'œuvre de la Renaissance en Bohême, le célèbre Belvédère aux Hradcany. Les éditeurs ne reçoivent aucune subvention pour ces publications ; ils sont donc tenus de compter sur le public seulement. Et tous gagnent à les entreprendre !

Je viens de parler des éditions de luxe, mais il y a encore un grand nombre d'ouvrages illustrés qui paraissent en Bohême ; par exemple, le *Tour*

du Monde, du professeur Korensky, formant deux grands volumes richement illustrés, avec planches en couleurs, et beaucoup d'autres publications, originales ou traduites, illustrées. De plus, à côté des publications de luxe qui témoignent du goût littéraire et artistique des amateurs aisés, les éditeurs ne négligent pas les genres plus sérieux. Ils rééditent les œuvres historiques, la magnifique *Histoire de la nation tchèque* de Palacky, et l'*Histoire de la ville de Prague*, œuvre monumentale de Tomek. Je citerai encore une *Histoire universelle*, une *Histoire universelle des beaux-arts*, un ouvrage spécial sur l'art religieux, des livres populaires, mais bien détaillés, sur les ères préhistoriques, sur l'astronomie, etc., des histoires des peuples slaves; un grand *Dictionnaire universel*, dont dix volumes ont paru, jusqu'ici, et arrivent à la lettre G; un grand *Dictionnaire français-tchèque* qui est terminé depuis l'année dernière. Après cette œuvre, suivra un *Dictionnaire tchèque-français*.

Je ne puis ici citer tous les ouvrages, ni même les plus importants pour l'instruction,

qui se publient journellement en Bohême. Mais on n'oublie nullement la lecture populaire; il y a beaucoup de collections pour la lecture à bon marché, trois chroniques populaires de la nation tchèque, etc... En Silésie, où il faut faire tout pour élever le peuple qui n'a même pas un nombre suffisant d'écoles, on a créé une collection spéciale de lecture pour le peuple. Dans le cours de cette année, on y a fondé plus de trente bibliothèques populaires pour lesquelles on a collectionné des livres dans tout le pays de la Bohême.

Cette œuvre, propagée par les *Narodni Listy*, était secondée avec ardeur par les étudiants. Maintenant on collectionne des livres tchèques pour fonder des bibliothèques chez les Slovaques de la Hongrie et pour les Tchèques de Vienne. Ces bibliothèques auront une influence très salutaire pour le relèvement national du peuple dans ces contrées.

Que si les œuvres que produisent ses poètes, ses historiens, ses romanciers, ses littérateurs, ses artistes, ses auteurs dramatiques, ses savants en tous genres, permettent de juger des activités

intellectuelles d'une nation, de son développement et de son degré de civilisation, cela ne permet, en somme, que de juger de son élite, de la partie la plus élevée sans doute, la plus importante, mais la moins nombreuse de ceux qui la composent. On peut donc être amené à ce résultat, c'est que le jugement porté soit, sinon inexact, au moins superficiel. En tout cas, il ne saurait être qu'incomplet. Pour que le jugement porté sur le développement d'une nation, sur son degré de civilisation, sur son activité intellectuelle soit complet, sûr, il faut en saisir et en apprécier les manifestations non seulement dans les œuvres de son élite, mais encore dans celles de ses masses ; non seulement dans ses hauteurs, sur les sommets, mais dans le fond, jusqu'au plus profond des couches populaires. Or, dans les masses d'une nation, dans ses couches profondes, c'est-à-dire dans le peuple, le degré de civilisation, le développement des activités intellectuelles se manifestent par son goût pour les écoles, dans la faveur qu'il accorde ou refuse aux œuvres intellectuelles et d'art, c'est-à-dire par son goût pour la lecture, romans, livres ou journaux.

Dans le domaine de l'instruction publique les Tchèques font les plus vaillants efforts, déploient une énergie et une persévérance sans égales pour multiplier les écoles et les maisons d'éducation et faire élever leurs enfants dans la langue maternelle, depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche. Le même but se poursuit en Moravie avec toute l'activité possible. Malheureusement le peuple tchèque est forcé de soutenir sur ce terrain une lutte violente contre ses compatriotes allemands, et cette lutte est inégale et d'autant plus difficile qu'elle s'étend à tous les Allemands d'Autriche et même d'Allemagne.

En 1880, lorsqu'on eut mis un frein à la germanisation officielle pratiquée dans les pays tchèques sous l'œil protecteur de l'État, il se forma, à Vienne, une association nommée *Société allemande des Écoles* (*Deutscher Schulverein*) dont le but était de dénationaliser les enfants tchèques, en fondant et en entretenant des écoles allemandes dans les contrées à population mixte de la Bohême, ou même dans les régions complètement tchèques. Tous les ans se trouve indiquée dans le compte rendu de cette association la

somme accordée par le Schulverein général de Berlin au Schulverein organisé à Vienne. Chaque année un délégué de la société prussienne se rend à l'assemblée de la société autrichienne pour contrôler les effets produits par ses efforts sur le sol de la Bohême, pour la plus grande gloire de l'Allemagne, et il constate que, sur le nombre des enfants de ces écoles, 95 p. 100 d'enfants tchèques y sont, grâce à ces efforts, élevés pour le roi de Prusse. Réduit à ses propres moyens, privé des secours des autres peuples ses frères, le peuple tchèque, confiant dans l'esprit de sacrifice des siens, défend vaillamment ses positions contre ses ennemis du dedans comme contre ses ennemis du dehors.

Afin de préserver ces enfants de la mort nationale, les Tchèques ont fondé une association défensive « Matice Skolska », ligue scolaire contre le Schulverein viennois. Cette ligue a déjà créé plus de cent écoles.

L'enseignement primaire, depuis qu'il est obligatoire, est l'objet de la plus grande sollicitude de la part des communes et du pays qui ne reculent devant aucun sacrifice d'argent pour lui.

En 1890, la Bohême comptait à elle seule 2 767 écoles primaires, avec 10 521 maîtres ou maîtresses préposés à l'enseignement, et 564 241 élèves. Le pays consacre généreusement dans ce but une somme annuelle de 6 millions de florins.

En 1860, il existait à peine dix écoles secondaires tchèques : aujourd'hui, il y en a soixante, avec 18 370 élèves, auxquelles il faut ajouter de nombreuses écoles d'agriculture, d'un degré plus ou moins élevé.

Sur la large base de quelques centaines d'écoles professionnelles et de cours d'adultes s'appuient d'excellentes écoles professionnelles supérieures, dont les avantages se montrent d'année en année.

Enfin, en 1894, l'Université tchèque de Prague comptait 2 616 élèves, tandis que l'Université allemande n'en comptait que 1316, et l'École polytechnique tchèque 531 au lieu de 257 seulement à l'École polytechnique allemande.

Les associations contribuent pour une part importante au développement intellectuel du peuple tchèque. Ces associations, cercles litté-

raires, sociétés d'amusement, associations politiques dans les grands centres comme dans les plus petites communes, sont le centre où affluent les courants des sentiments nationaux et politiques, et d'où ils sortent convertis en travail national. Des sociétés agricoles se sont imposé la tâche de donner au paysan, en même temps que l'éducation et l'instruction politique et nationale, l'enseignement professionnel. Aussi bien, aucune autre population rurale ne l'emporte maintenant en intelligence et en éducation sur les paysans tchèques. Savoir lire, pour le paysan, était autrefois une exception suspecte aux autorités, maintenant c'est la règle. Il arrive fréquemment en Bohême que le fils d'un paysan fait ses études dans une école secondaire, puis qu'il suit les cours des hautes écoles pour succéder ensuite à son père dans l'administration des biens de la famille. Grâce à tous ces progrès, il s'est formé, dans les classes des paysans de Bohême, une génération instruite, à l'esprit ouvert et accessible à tous les progrès de la civilisation.

Je ne puis terminer cette étude sur le mouve-

ment intellectuel en Bohême sans parler de ce qui s'est fait dans l'ordre scientifique. Mais ici une constatation s'impose. Si la culture scientifique du peuple tchèque témoigne de succès moins éclatants que la littérature et les arts, la raison en est simple ; si la Bohême ne compte parmi ses illustrations scientifiques que les noms de Palacky, de Safarik et de Purknê et dans une époque récente celui de Zenger, bien connu des savants français, il faut remarquer que jusqu'à ces dernières années elle manquait presque entièrement des moyens nécessaires pour le développement de la science. Le seul centre pour les travaux scientifiques était la Société royale des sciences, fondée en 1770, dont les moyens étaient bien faibles. L'École polytechnique tchèque date seulement de 1869 ; l'Université tchèque, de 1882. La fondation d'une Université tchèque, en Moravie, que le gouvernement refuse toujours, est d'une nécessité absolue, vu le grand nombre d'étudiants tchèques de Moravie à l'Université de Vienne.

Cependant les mathématiques, les sciences

naturelles, la physique, la chimie, la botanique, la médecine, la chirurgie ont également chez les Tchèques des représentants d'un haut mérite.

Dans les mathématiques, les frères Emile et Edouard Weyr se sont rendus célèbres dans leur jeunesse en atteignant au faîte de ces sciences exactes; Studnicka, dont les études embrassent la trigonométrie sphérique et la science algébrique, M. Lezch et bien d'autres tiennent une place digne d'envie à côté des frères Weyr. Pressl a établi la nomenclature tchèque pour la botanique. En minéralogie et en géologie, il faut citer Krejci, Boricky, Vrba; dans l'ornithologie, Frié; Vejdovsky, en zoologie ; enfin en physiologie des plantes, Ladislas Celakovsky, dont la réputation est européenne. Les chimistes Brauner et Raymann ont publié des travaux remarqués. Seydler, enlevé par une mort prématurée, s'occupait surtout de théorie chimique ; Zenzu étudie la physique expérimentale ; Strouhal et Doubrava, qui ont publié des travaux spéciaux sur le magnétisme et l'électricité, sont en renom parmi les physiciens. Les Tchèques Rokytanski et Skoda font l'ornement de la Faculté de médecine de Vienne. Le docteur

Albert, chirurgien, tient la première place parmi ses confrères de Vienne, et son élève Maydl à Prague. Comme gynécologiste, Pavlik a une grande réputation, et pour les maladies internes il faut citer Eiselt, le premier clinicien tchèque, organisateur de la Société des médecins nationaux tchèques et fondateur de la littérature médicale tchèque, et Maixner, son élève. La neuropathologie est représentée par Thomayer ; l'oculistique, par Schœbel ; la pathologie expérimentale, par Spina ; Horbacevsky a réussi à faire la synthèse de l'acide urique. Janosik est connu par ses études en histologie ; Hlava, par ses travaux sur l'anatomie pathologique, est un spécialiste hors de pair, et Chodounisky en toxicologie.

Enfin, parmi les inventeurs célèbres de la nation tchèque, il faut citer Ressel, fils d'un douanier tchèque, qui inventa l'hélice comme propulseur en 1821 ; l'ingénieur tchèque Krizick qui, en trouvant la lampe à arc, a conquis une place parmi les meilleurs électriciens ; le professeur Husnik qui, par l'invention de la photozincographie, a modifié complètement l'art de la reproduction des images ; puis à ces noms il faut

ajouter ceux de deux modestes paysans à la mémoire desquels on a récemment élevé un monument dans leur pays natal, François et Venceslas Veverka, deux cousins, l'un forgeron, l'autre charron, qui ont inventé et construit une charrue d'un système spécial, aujourd'hui connue et employée dans tous les pays où l'agriculture se fait d'une manière raisonnée.

X

MOUVEMENT ÉCONOMIQUE, AGRICOLE COMMERCIAL, INDUSTRIEL & FINANCIER

Pour exposer la situation économique et sociale d'une nation, il faut faire une différence entre un peuple constituant seul un état, et une nation ne constituant qu'une partie d'un état polyglotte.

Dans ce dernier cas, la difficulté augmente encore si les principales circonscriptions administratives d'un tel état n'appartiennent pas à une seule nationalité, si toutes ou plusieurs de ces circonscriptions se distinguent par un caractère polyglotte, et la tâche se complique encore davantage si la représentation relative de ces nationalités n'est pas la même dans les différentes classes de la société.

Telle est la tâche qui se dresse devant celui qui veut examiner et exposer la situation économique

et sociale d'une des nationalités habitant l'Autriche-Hongrie. Or, parmi les pays qui sont en Cisleithanie les principaux domaines des Tchèques, — la Bohême, la Moravie, la Silésie — aucun ne peut se ranger parmi ceux comprenant une seule nationalité. Le recensement du 31 décembre 1890 fait figurer, parmi les 5804065 habitants du royaume de Bohême, 3 644 188 individus inscrits avec la langue de conversation tchèque; en Moravie sur les 2 261 296 habitants, 1 590 513, et en Silésie, sur les 589 542 habitants, 129 814 ont été inscrits avec la langue de conversation tchèque. Dans les deux premiers pays, les Tchèques se partagent le territoire avec les Allemands, dans le troisième avec les Allemands et les Polonais.

Une autre difficulté se présente pour une étude complète du mouvement économique dans les pays tchèques ; c'est d'appuyer cette étude sur les chiffres d'une statistique exacte.

La statistique officielle, quoique bien développée et assez bien perfectionnée au point de vue technique, ne saurait ici nous donner que des bases d'évaluation approximative.

En Autriche la statistique officielle n'inscrit pas la nationalité. Le recensement de nationalité se fait sur ce que l'on appelle la langue de conversation, c'est-à-dire la langue que les habitants sont censés parler en conversations avec leurs concitoyens dans leurs rapports quotidiens; et encore la statistique officielle basée sur ces recensements ne donne-t-elle les chiffres des différentes nationalités suivant la langue de conversation que par tête et non suivant les classes économiques et les qualités sociales. De cette façon, les données de la statistique officielle et du recensement par langue de conversation, bien souvent contestées d'ailleurs comme expression du chiffre des nationalités, ne seraient pas bien utiles. En effet, les nationalités des pays tchèques ne sont pas confinées dans certains territoires, mais bien entremêlées, surtout dans les départements ayant une riche industrie, et dans les villes. C'est ainsi, par exemple, que la grande masse des minorités tchèques, dans les districts d'industrie et de mines de la Bohême septentrionale habités par des Allemands, se compose en premier lieu d'ouvriers, de domestiques et de petits artisans, à côté d'un

nombre parfois assez considérable de prêtres et de fonctionnaires publics. Par contre, les Allemands qui habitent certaines grandes villes du territoire tchèque, n'appartiennent pas à cette classe, mais plutôt à celle des grands industriels, des fabricants et des négociants. Cette promiscuité nationale ne se produit donc pas partout dans les différentes classes et couches sociales, avec les mêmes quantités et qualités [1].

Cependant, malgré la défectuosité des moyens d'investigations, malgré aussi la difficulté des moyens d'appréciation exacte de la situation économique des pays tchèques, nous avons des éléments suffisants pour esquisser dans ses grandes lignes les traits principaux du progrès économique en Bohême.

Les pays de la couronne de Bohême contribuent aux frais généraux de la monarchie autrichienne pour une somme qui dépasse de 50 millions la contribution des pays de la couronne hongroise. Sur 111 millions d'impôts directs pré-

(1) Prof. Braft (*la Nation tchèque*). Hipmann, directeur.

levés en 1894, la Bohême, la Silésie, la Moravie, ont payé 41 millions, près de la moitié : les mêmes pays ont payé 58 des 112 millions d'impôts indirects, plus de la moitié. La Bohême, à elle seule, a payé 26 millions d'impôts indirects et 62 millions d'impôts directs et 31 millions de taxes, etc., en somme 119 millions et demi.

Malgré cet énorme tribut, dont la moitié au moins est supporté par l'élément slave des pays de la couronne de Bohême, les Slaves sont encore obligés de subvenir eux-mêmes aux frais occasionnés par leur administration politique, et de couvrir une grande partie des dépenses de l'instruction publique à tous les degrés. La part qu'ils fournissent pour les frais occasionnés par leur administration politique s'élève à 12 millions de florins et celle pour l'instruction publique à près de 7 millions.

Pour pouvoir supporter de telles charges sans être écrasés sous leur poids ; pour pouvoir malgré ces charges marcher en avant d'un pas ferme, continuer sans arrêt et jeter dans toutes les tentatives nécessaires à leur développement les sommes nécessaires, il faut que les pays de

Bohême soient généreux et dévoués à la cause nationale sans doute, mais aussi dans un état de développement industriel et commercial fortement puissant. Aussi bien, si le ministre Windisch-graëtz a pu dire, dans un moment d'inconcevable oubli de la réalité des choses, que la question tchèque n'existait pas pour l'Autriche, nous n'hésitons pas à dire, nous, qu'en ne la considérant qu'au simple point de vue économique de l'empire cette question existe, et même est urgente : quel intérêt l'empire n'a-t-il pas au développement de la Bohême ? Il est de premier ordre pour lui ; que ferait-il, où recueillerait-il les impôts qu'il lui faut, quelle autre partie de l'empire pourrait lui donner les bénéfices d'une situation industrielle et agricole analogue à ceux que lui donne la Bohême ?

Ce n'est pas d'un seul coup que les pays de la couronne de Bohême sont arrivés à un état aussi florissant. La politique économique de l'impératrice Marie-Thérèse et de son fils Joseph II était tellement pénétrée des idées de la doctrine mercantile que, tout en travaillant avec beaucoup de zèle et non sans succès au relèvement de

l'agriculture et à l'amélioration de la position sociale des paysans, elle s'occupait en premier lieu de la production industrielle, de la création des manufactures et des fabriques. Elle leur assurait la plus énergique protection à l'extérieur et leur accordait toute l'assistance possible à l'intérieur. Elle dispensa de nombreuses branches d'industrie de l'obligation d'appartenir à un corps de métier, elle encouragea par des primes et des privilèges la fondation de grandes entreprises, l'amélioration des produits indigènes. L'État, au XVIII[e] siècle, protégeait de toute sa puissance le développement de la grande industrie. Étant donnée l'inégalité des différentes nationalités des pays de Bohême à ce moment, il n'y avait point de doute que c'étaient les pays de langue allemande qui devaient profiter de cette protection de l'industrie par l'Etat, et que, sur le terrain de la production capitaliste, ainsi que pour le développement des talents capables d'une énergie d'entreprise, l'élément allemand devait avoir une avance considérable. Les résultats de cette protection se font, du reste, sentir jusqu'à nos jours. Cet avantage de la nationalité allemande était en

outre motivé par cette circonstance, que l'élément agricole prédominait dans les contrées occupées par la masse du peuple tchèque. Et pour le choix d'une profession, c'est toujours le milieu social qu'il faut consulter.

L'industrie présentait des chances d'acquérir la fortune et une position sociale, tandis que l'agriculture, en tant que profession, n'offrait pas de telles espérances au paysan. Il y avait donc, quant au choix de la profession, une différence assez remarquable entre la population allemande et la population tchèque du pays. Cette première inclinait plus vers les professions pratiques que la dernière. Le paysan tchèque restait éloigné des carrières industrielles ; ne connaissant que l'horizon relativement étroit de l'artisan de la ville voisine, il ne voyait de garanties d'un avenir plus heureux pour ses fils que dans l'instruction qui pouvait en faire des prêtres, des fonctionnaires ou des maîtres d'école.

Ceci nous explique encore un des faits les plus caractéristiques à observer chez la nation tchèque en Bohême et en Moravie, à savoir ce que l'on appelle avec un peu d'euphémisme un excédent

des classes instruites, excédent qui se résolvait par une exportation des classes instruites dans les autres pays de la monarchie et même hors de ses frontières. Cette exportation fournissait surtout des fonctionnaires publics à une bonne moitié de la monarchie autrichienne.

Dans la première période de leur activité pleine d'abnégation et de sacrifices, les patriotes enthousiastes qui avaient entrepris l'œuvre du réveil de la nation tchèque, avaient pour le moment des soucis bien plus pressants que de s'occuper des intérêts économiques des classes pour lesquelles ils avaient commencé leur œuvre. Ils avaient à fournir aux grandes masses du peuple une nourriture intellectuelle assez facile à digérer; il leur fallait aller rechercher le trésor de la langue, dont on soupçonnait à peine la richesse, jusque dans les profondeurs de l'ancienne littérature, le développer et l'adapter aux besoins modernes; ils s'appliquaient à éveiller la conscience nationale aux tableaux du passé et à l'affermir; enfin ils devaient pourvoir leur nation d'une considérable partie de la grande richesse de littérature des peuples civilisés dont l'évolution intellectuelle

n'avait pas été entravée. Bref ils devaient avant tout donner aux masses populaires les moyens d'une instruction générale et créer d'abord une nouvelle classe de lettrés.

D'autre part les auteurs intellectuels de la résurrection nationale du peuple tchèque appartenaient pour la plupart aux professions savantes. Et il est bien certain que les professions libérales que les fils privilégiés des paysans tchèques choisissaient, leur assuraient, surtout à cette époque, une certaine autorité, une grande influence auprès des masses et, en ce qui concernait les prêtres et les maîtres d'école, une action directe sur les idées et les opinions des jeunes générations. L'excédent des classes instruites continua donc à se produire. Aujourd'hui il a bien subi quelques modifications, mais il est néanmoins douteux qu'il existe ailleurs en Europe une autre nation, dont les fils de paysans et d'ouvriers se tournent en si grand nombre vers les études savantes et montrent tant de courage pour surmonter la misère matérielle inévitable dans ces positions.

A l'heure présente, cependant, on a compris le caractère dangereux de cet excédent et on s'efforce

de le combattre. D'autre part la nation tchèque a réussi peu à peu à conquérir de nouvelles positions sociales dans le domaine de la grande exploitation agricole et de la grande industrie, par suite des trois phénomènes suivants :

1° Par la dénationalisation à rebours de ces éléments des classes aisées du peuple tchèque que les vicissitudes des temps passés avaient aliénés ;

2° Par l'assimilation nationale des propriétaires de grands domaines, des grands industriels et des négociants d'origine étrangère qui étaient établis à l'intérieur du territoire tchèque ;

3° Par le moyen d'un mouvement ascendant des classes, c'est-à dire par l'avancement des individus d'une classe inférieure dans une classe supérieure, sans que celui-ci fût accompagné d'une dénationalisation que le milieu social favorisait grandement dans les temps passés.

C'est de ces trois manières que la reconstruction sociale qui accompagna la résurrection nationale du peuple tchèque, s'opéra. Cependant la mesure dans laquelle chacun de ces modes a été appliqué, a été très inégale. Ce qui

devait avoir lieu le moins souvent, c'était la tchéquisation proprement dite. On en trouve des exemples parmi les artisans et les négociants des villes qui çà et là étaient entremêlés d'émigrés allemands, mais presque point dans le monde de la grande industrie. La preuve en est, qu'un nombre considérable des fabricants allemands établis sur le territoire tchèque a conservé sa nationalité allemande originaire ou adoptée, et que des entrepreneurs allemands ont continué jusqu'à nos jours de fonder des établissements, souvent très grands, au milieu du territoire tchèque. Mais il était plus fréquent de voir des familles aisées qui, par le temps, s'étaient germanisées, reprendre leur nationalité. Cela se passait relativement plus souvent dans les couches moyennes des propriétaires que dans les couches supérieures; mais, en ce qui concerne ces dernières, ce phénomène avait une grande importance, parce qu'il incorporait une partie de la noblesse, riche en propriétés foncières et en influence politique, à la nation tchèque, ou au moins la rapprochait d'elle. Il est vrai que ce fait concernait, ce qui aussi présente un certain inté-

rêt, plutôt les hommes de ces familles nobles que les femmes. Cependant c'était toujours un succès qui était obtenu aussi bien par les réminiscences historiques, lesquelles naturellement n'existaient pas dans la nouvelle couche des grands industriels, que par l'alliance politique de la nation tchèque avec le parti conservateur de la noblesse, et particulièrement par la communauté des intérêts matériels de la noblesse avec ceux de la population rurale tchèque qui entoure ses propriétés foncières.

En réalité, ce qui a le plus contribué à la transformation opérée, c'est bien certainement le mouvement ascendant des couches sociales inférieures dans les moyennes et de celles-ci dans les couches supérieures. Parmi les roturiers qui entrent en possession des grandes propriétés, les citoyens de la nationalité tchèque forment le plus grand nombre. Cette classe grandissante de propriétaires roturiers ne se recrute pas seulement, comme ailleurs, parmi les parvenus de la même classe (les anciens employés des propriétaires de grands domaines, les fermiers, etc.), mais aussi parmi les personnes qui placent leurs

fonds, amassés dans d'autres branches de production, dans des propriétés foncières [1].

Ce mouvement ascendant des classes est la cause principale qu'aujourd'hui, et particulièrement en Bohême, en Moravie et en Silésie, la domination de la race allemande qui, autrefois, disposait exclusivement des grandes entreprises industrielles et des fabriques, a été considérablement restreinte. Il est vrai que cela concerne plutôt le génie que la possession des capitaux, mais il est indéniable que sur ce terrain l'élément tchèque a conquis des positions et se prépare à en conquérir d'autres.

La Bohême est aujourd'hui au niveau des nations les mieux dotées comme industrie, les plus riches en moyens de crédit et de transport, les mieux outillées pour la grande lutte industrielle de l'heure présente. Chaque jour elle perfectionne ses instruments industriels, son outillage national, ses institutions de crédit, ses facultés économiques. Elle appelle à son aide toutes les découvertes de la science moderne, tous les pro-

(1) Prof. Braft (*la Nation tchèque*). Hipmann, directeur.

cédés nouveaux, et, pour éclairer sa marche dans cette voie du progrès, elle vient de créer récemment à Prague une « Société nationale d'économie » dont le but est de centraliser tout ce qui concerne le développement et l'organisation économique du pays.

L'agriculture, qui est la principale source de richesse de la Bohême, a subi depuis 1848 des transformations essentielles. Après l'abolition générale des droits féodaux que la loi du 7 septembre 1848 avait prescrite et qui s'effectua durant les années suivantes, le paysan était devenu libre-tenancier. La nouvelle époque qui ne tarda pas à supprimer les restes de l'économie primitive selon les anciens usages, lui créa de grands devoirs. Le développement des moyens de transports et l'augmentation de la concurrence le forcèrent à être plus actif et plus capable aux champs et dans sa ferme, ainsi qu'au marché. En même temps, les finances de l'État central, ainsi que la nouvelle organisation de l'administration locale, exigent de lui des impôts toujours croissants, d'autant plus qu'un système partial des impôts directs grève précisément la propriété foncière d'une charge très lourde.

L'assiduité et la persévérance dans un dur labeur sont bien les anciennes vertus du paysan tchèque. *La grande société patriotique de l'économie rurale* fondée en 1770, qui, pendant tout le cours de son existence (jusqu'en 1872), a réuni toutes les célébrités de l'agriculture du pays, a particulièrement contribué au relèvement de sa capacité professionnelle.

La Bohême est aujourd'hui le pays le mieux cultivé de l'empire autrichien et pourvu d'une industrie agricole en pleine prospérité. De sa superficie totale de 51948,8 kilomètres carrés, les forêts occupent 29 p. 100, et plus des deux tiers sont consacrés à l'agriculture. Environ un tiers du pays est dans les mains des grands propriétaires ; le reste est la propriété du paysan : à peine 20 p. 100 du sol sont-ils stériles et non cultivés. Sur 6 millions d'habitants que compte le pays, plus de 45 p. 100 sont des agriculteurs répartis dans la proportion de 107 habitants par kilomètre carré.

L'exploitation agricole se fait d'une façon intensive et méthodique, non seulement chez les grands propriétaires, mais aussi chez les pay-

sans : on travaille le sol avec des machines qui sont fabriquées dans le pays. Quand ils ne peuvent faire autrement, les paysans d'une commune s'associent pour acheter des moteurs à vapeur pour battre le blé, ou d'autres instruments ; mais tous les cultivateurs, petits ou grands, s'approprient enfin tous les progrès dans le domaine de l'agriculture.

Pour l'enseignement professionnel il y a 25 écoles d'agriculture tchèques, dont 3 secondaires ; de plus il y a des cours d'agriculture à l'École polytechnique tchèque. Dans tous les arrondissements sont des associations agricoles qui répandent les journaux et publications agricoles parmi leurs membres et s'occupent des questions qui ont une importance quelconque pour la situation du paysan, non seulement comme agriculteur, mais aussi comme citoyen. Dans tous les arrondissements il existe aussi une caisse pour le crédit agricole, à côté de la Banque du pays, pour les prêts sur biens fonciers. Enfin et depuis quelques temps, des syndicats agricoles se sont constitués, pour la vente du blé, du beurre, du fromage, etc., etc. et de tous les produits agricoles.

L'exportation des produits agricoles se pratique en grand dans le pays de la Bohême. On exporte de grandès quantités d'orge, de houblon, des fruits secs et frais, notamment des pommes et des pruneaux, des bœufs, des porcs, des poissons, du gibier et du bois.

L'industrie sucrière, qui se rattache si étroitement à l'agriculture, était en 1812 représentée par dix établissements produisant 136 quintaux de sucre et 524 quintaux de sirop : elle a produit en 1890, dans 136 établissements, 3 096 000 quintaux de sucre avec 41 940 ouvriers et cela par les procédés les plus récemment inventés, et souvent imaginés par des praticiens tchèques.

La fabrication de la bière est en quelque sorte une fabrication spéciale et indigène en Bohême ; elle y a toujours été pratiquée, dès les temps les plus reculés ; les bières de Bohême ont toujours eu une réputation spéciale, même à l'étranger. Ce fût en 1794 qu'un brasseur tchèque, à Prague, François-André Poupe, porta par ses travaux célèbres la fabrication de la bière, de métier simplement empirique à la hauteur d'une industrie rationnelle, et dès cette époque la bras-

serie marcha de progrès en progrès, s'appropriant les découvertes de la chimie, employant des machines, etc. Aujourd'hui la Bohême possède près de 800 brasseries qui ont produit, en 1890, plus de 6 millions d'hectolitres de bière ; l'exportation s'élève à 164 160 hectolitres.

L'industrie meunière a eu beaucoup à souffrir, dans les dernières années, de la concurrence hongroise. Elle compte cependant aujourd'hui plus de 7 000 établissements, et parmi eux beaucoup de grands établissements à l'américaine, qui produisent plus de 8 millions de quintaux. Ces produits divers, dont la valeur est de plus de 84 millions de florins, sont d'une belle qualité ; la réputation de l'industrie meunière de Bohême reste sans égale.

La fabrication de l'alcool compte huit établissements pour l'emploi de la mélasse, et 23 établissements agricoles fabricant l'alcool de pommes de terre. La quantité produite est actuellement de 203 000 hectolitres d'alcool raffiné, pour la consommation dans le pays, 122 000 hectolitres pour l'exportation et 31 000 hectolitres d'alcool dénaturé pour l'emploi industriel.

Enfin parmi les autres branches de l'industrie agricole de Bohême il faut citer dans 78 établissements la fabrication de l'amidon et de la dextrine, qui porte sur 72 600 quintaux de pommes de terre; 83 920 quintaux d'amidon, 16 063 quintaux de dextrine et 12 882 quintaux de sirop, et la fabrication de l'huile qui produit dans 17 établissements 76 000 quintaux d'huile de colza et 5 000 quintaux d'huile de lin.

L'industrie textile a une production s'évaluant à 196 983 600 florins, ce qui représente plus de la moitié de toute la production dans la Ciseilthanie (387 396 560 florins). Cette industrie en Bohême compte 868 établissements avec 1 291 moteurs, 41 864 horsépounds, 1 623 526 bobines, 93 629 métiers et 4 618 autres machines, et 130 756 ouvriers. Les filatures de coton produisent pour 28 120 900 florins de fil et pour 57 116 400 florins de tissus, qu'on exporte en Italie, en Turquie, en Égypte, en Amérique, etc.; les 27 filatures de lin produisent pour 68 652 000 florins de fil; 5 établissements pour 825 000 florins de fil à coudre, 48 tissages pour 9 653 100 florins de tissus; 7 établissements pour 1 430 000 florins de tissus

de jute et 6 établissements de corderie produisent pour 984 500 florins de cordes. La draperie produit pour 64 044 700 florins de drap qu'on exporte dans toute l'Autriche, l'Italie, la Grèce, la Turquie, l'Asie-Mineure, l'Égypte, l'Amérique. Dans 5 établissements on fabrique pour 2 millions de florins de tapis exportés en France, en Angleterre, en Belgique, en Suisse et en Orient; — 26 établissements fabriquent pour 2 124 900 florins de tissus de soie. Des toiles cirées vont en Italie et dans les pays du Danube. — La fabrication des dentelles emploie dans 6 établissements près de 20 000 personnes. La broderie produit pour 4 millions de florins; la tricoterie pour 3 967 500 florins, et fabrique notamment des fez pour l'Orient, pour 13 millions et demi de florins par an.

La ganterie de Bohême dont la réputation est notoire, produit pour 4 millions de florins de gants que l'on exporte principalement en Angleterre et en Amérique. La chapellerie exporte ses produits dans tous les pays de l'Autriche, en Amérique et en Australie.

Il y a en Bohême 13 établissements pour la

fabrication du papier de Hollande et 33 établissements avec machines, qui produisent 63 000 quintaux de papier à écrire et à imprimer, d'une valeur de 2 millions de florins; — 18 000 quintaux de papier d'emballage d'une valeur de 100 000 florins; — du papier paille pour de 432 000 florins, et 46 000 quintaux de carton, pour 272 000 florins. L'industrie de la reliure des livres, et la fabrication des objets de maroquinerie se font remarquer par leurs productions artistiques, et l'on vend à l'étranger leurs produits — objets d'arts décoratifs, enveloppes d'adresses diplômes, etc. — L'imprimerie a notamment pris à Prague un grand développement, depuis le grand succès de la littérature tchèque, et ses produits sont à l'égal des œuvres les plus parfaites des autres pays. De même la xylographie, la zincographie, l'héliogravure, la lithographie; la maison Husnik et Haesler fournit même des reproductions de peinture en trois couleurs, d'après une invention spéciale faite avant les inventions allemandes. — Elle exporte une grande quantité de ses produits surtout en Angleterre, et fabrique des clichés pour les éditions tchèques de luxe.

Les mines de houille en Bohême emploient 49 889 ouvriers et produisent 37 millions de quintaux de houille, et 110 millions de quintaux de charbon à 14,7 florins dont on exporte 52 p. 100 à l'étranger. La production du fer et du minerai s'élève à 677 989 florins et celle de l'or à 2 267 florins. Celle de l'argent atteint 3 130 016 florins, celle du plomb 333 783 florins celle de l'oxyde 366 248 florins, — celle de l'antimoine 75 792 florins, celle du graphite 493 755 florins.

Les eaux minérales de Bohême ont une célébrité universelle.

Les marbres et les syénites de Bohême sont largement exportés.

Les chaux hydrauliques de Prague étaient déjà célèbres dans les temps anciens, et depuis quelques années, grâce à un matériel d'une excellente qualité, on fabrique aussi le portland-ciment d'une qualité supérieure, des tuiles et des plaques de chamotte.

La porcelaine de Bohême est célèbre pour sa sûreté, sa résistance, sa valeur artistique et son ornementation. La valeur de la fabrication de la porcelaine s'élève à 5 millions de florins et on en

exporte non seulement dans toute l'Europe, mais aussi en Amérique. — Cette industrie compte 34 établissements avec 7 000 ouvriers.

La célèbre verrerie de Bohême produit dans 97 établissements, avec 24 000 ouvriers, pour 14 à 15 millions de florins de verres de tout ordre pour l'emploi pratique et décoratif, qui sont célèbres par leur pureté, leur dureté et leur forme artistique ; ils sont exportés dans toute l'Europe, l'Orient, l'Egypte, les Indes et l'Amérique.

Les usines de fer produisent, d'après les méthodes les plus récentes, 2 millions de quintaux de fer brut et d'acier dont on fabrique des machines, de la ferblanterie, de la coutellerie, des fusils, ainsi que des machines pour les sucreries et les brasseries, les moulins pour la fabrication de l'alcool, etc. ; 14 475 établissements donnent une production de 2 millions de florins pour les mines et autres établissements qui consomment du fer, ainsi que 2 millions de florins pour les aqueducs, les élévateurs, les établissements chimiques, les usines à gaz, les filatures, l'éclairage électrique, la ventilation, etc. ; — 3 millions de florins pour locomobiles et machines agricoles ; — 2 millions

de florins pour chaudières de cuivre et de fer, etc.; — 2 millions de florins pour tenders et wagons, 3 millions de florins pour moteurs; en somme la production totale des usines de fer s'élève à 20 millions de florins. — Elles emploient près de 10 000 ouvriers et l'exportation de leurs produits est très importante.

La carrosserie qui exporte en Allemagne, en Russie, aux pays des Balkans, en Orient, même en Amérique et aux Indes, produit 15 000 carrosses et le même nombre d'autres voitures. La fabrication des vélocipèdes prend chaque année une importance croissante.

La construction des grands bateaux exploite 16 000 mètres cubes de bois; à Prague on construit aussi des bateaux à vapeur.

La construction des instruments d'optique, de physique, de chirurgie, de précision et de mesurage se fait dans quelques établissements bien connus à l'étranger, comme la maison Jos et Han Fric fort appréciée pour la précision de ses instruments.

La fabrication des instruments de musique de toutes sortes, de la lutherie jusqu'aux orgues, est

une industrie spéciale en Bohême. On exporte ces instruments dans tous les pays. Dans le grand nombre des établissements qui produisent ces instruments c'est la maison F. V. Cêrveny, à Hradec-Hralové, qui jouit d'une réputation universelle.

L'orfèvrerie de Bohême est célèbre à juste titre par ses magnifiques grenats et emploie plus de 10 000 ouvriers.

Après ces industries qui caractérisent le mouvement industriel en Bohême, il faut encore citer l'industrie des cuirs, l'industrie chimique, la fabrication des meubles, et tous les genres de l'art décoratif.

Jusqu'en ces dernières années, la plupart des fonctionnaires, des employés des industriels, en Bohême, et presque tous les ouvriers étaient des Tchèques, tandis que ces établissements eux-mêmes étaient entre les mains des Allemands : aujourd'hui cette situation s'améliore de jour en jour; déjà il faut compter au moins une moitié des grands établissements, dont les propriétaires sont tchèques, et le nombre des industriels tchèques va toujours en augmentant. Pour apprécier l'intensité du mouvement industriel en Bohême, il

faut remarquer que sa population représente seulement 25 p. 100 de celle de la Cisleithanie, et qu'elle possède 33,2 p. 100 des établissements de cette moitié de l'empire. La situation est presque la même en Moravie, mais moins avantageuse pour l'élément tchèque ; en Silésie tout est à faire pour développer la vie nationale et économique.

On a fondé à Prague une Société nationale des établissements industriels, société en commandite par actions de 10 florins, qui, en quelques mois, a reçu un capital de 100 000 florins et s'accroît tous les jours par de nouvelles adhésions très nombreuses ; elle a déjà fondé deux établissements, une fabrique de crayons et une fabrique d'encre, dont les produits se vendent sur le marché. — Incessamment on va fonder des nouveaux établissements, notamment dans les contrées où l'élément tchèque subit l'influence allemande, et engager ainsi le capital tchèque dans l'industrie.

Parmi les éléments d'informations si nombreux et si variés qu'offrait la récente exposition ethnographique de Prague sur le présent et le passé

de la nation tchèque, un des plus curieux et des plus intéressants était, sans contredit, la carte des pays tchèques, sur laquelle on voyait piquées nombre de cannes, dont les unes courtes, les autres longues, voir énormes, représentaient les fonds déposés dans diverses institutions financières du pays. Les caisses d'épargne étaient marquées par des cannes blanches, les banques par des cannes vertes, les crédits industriels par des cannes violettes, les crédits agricoles en Bohême par des cannes rayées, les crédits agricoles en Moravie par des cannes brunes. — Chaque centimètre représentait la somme ronde de 100 000 francs. Pour juger aisément de l'immense essor que prirent dans ces derniers temps les institutions financières tchèques, on n'avait qu'à consulter la carte exposée à droite de la grande carte aux cannes ; là on pouvait voir quel était l'état de diverses institutions financières il y a trente ans. — En 1830 il y avait en Bohême une seule caisse d'épargne, la caisse d'épargne de Bohême, avec un dépôt de 9 718 000 florins, et une seule institution d'assurances contre l'incendie — l'institut du pays.

Aujourd'hui il y a comme caisses d'épargne *tchèques :*

En Bohême	139	avec un dépôt de	435 276 000	florins.
En Moravie	53	— —	93 483 000	florins.
En Silésie	21	— —	28 915 000	florins.

Parmi les caisses d'emprunt et de secours mutuels, dont la plupart sont constituées sur la base de la garantie limitée et sont soumises à la législation commerciale, il y en a de *tchèques :*

En Bohême, 498 comptant 1 202 619 membres avec un actif de 172 179 000 florins.
En Moravie, 388 comptant 136 559 membres avec un actif de 85 540 000 florins.
En Silésie, 388 comptant 136 559 membres avec un actif de 85 540 000 florins.

Parmi les caisses agricoles provenant des anciens greniers communaux, il y en a de *tchèques :*

En Bohême,	93	avec un capital de	930 858	florins.
En Moravie,	9	— —	23 977	florins.

Les sociétés d'assurances *tchèques* les plus notables contre l'incendie et la grêle, sont : « la Slavia » (assurance générale), l'Institut d'Assurances des Meuniers, la « Praha » (assurance sur la vie) qui possède une réserve de 11 718 000 florins.

L'actif des banques se décompose ainsi :

En Bohême	223 987 000	florins
En Moravie	54 526 000	—
En Silésie	10 759 000	—

En 1830, l'exportation en Bohême représentait une valeur de 18 258 000 florins, l'importation 15 253 000 florins ; la propriété des communes représentait un actif de 728 790 florins et un passif de 142 018 florins ; le budget de la ville de Prague était de 341 327 florins. En 1890 l'exportation était de 383 200 000 florins et l'importation avait une valeur de 335 100 000 florins ; la propriété des communes représentait un actif de 22 563 588 florins et un passif de 14 410 986 florins. Le budget de la ville de Prague était de 4 719 058 florins.

On voit avec quelle rapidité les diverses institutions financières de la Bohême ont progressé en quelques années, quelle est leur prospérité à l'heure présente et quelle impulsion elles ont donnée au commerce et à l'industrie. En somme le crédit est facilité à l'agriculture, au commerce et aux diverses industries de la Bohême, par 500 caisses d'emprunt avec 100 millions de dépôts

et par 130 caisses d'épargne avec 400 millions, plus un grand nombre de banques, encore insuffisantes cependant pour les besoins nationaux.

Cependant le pays tout entier, et dans tous les sens, est sillonné de voies ferrées pour transporter les produits de toutes sortes dans tous les coins et à toutes les extrémités. Les principales voies ferrées en Bohême sont : le chemin de fer de Bustěhrad, acquis par l'État, entre Prague et Cheb (Eger) avec 465 kilomètres, un capital de 67 900 000 florins, et un transport de 1 506 617 personnes et 5 923 266 tonnes de charges, qui rapporte 5 022 801 florins; le chemin de fer du nord de la Bohême, acquis par l'Etat entre Prague et Usti (Aussig) et Prague et Trutnov (Trautenau) avec 321 kilomètres, et un capital de 38 652 406 florins transportant 1 787 753 personnes et 1 823 006 tonnes, rapportant 1 779 643 florins; le chemin de fer de l'ouest de la Bohême, acquis par l'État, de Prague à la frontière ouest, avec 194 kilomètres, un capital de 27 302 900 florins, un transport de 794 053 personnes et de 1 839 213 tonnes, et rapportant 1 940 196 florins; le chemin de fer commercial avec actionnaires et des lignes secondaires, reliant

les diverses lignes principales à l'est du pays avec 203 kilomètres, un capital de 12 098 600 florins, transportant 226 996 personnes, 639 352 tonnes, et rapportant 272 153 florins ; le chemin de Bodenbach, acquis par l'État avec 90 kilomètres, un capital de 20 480 013 florins, transportant 603 486 personnes, 2 417 136 tonnes et rapportant 1 659 556 florins ; celui de Pardubic-Liberce (Richenberg) acquis par l'Etat avec 208 kilomètres, un capital de 36 144 823 florins, transportant 1 296 320 personnes, 1 500 103 tonnes, rapportant 515 605 florins ; celui de Prague-Duchov (Dux) acquis par l'État, avec 166 kilomètres, un capital de 29 193 722 florins, transportant 532 364 personnes 2 147 152 tonnes, rapportant 1 580 627 florins ; le chemin de fer nord-ouest de l'Autriche, de Prague Ichlava (Iglig) et de Prague à la frontière nord-est de la Bohême avec actions garanties par l'État, et depuis le 1er juin 1896 propriété d'État, avec 707 kilomètres, un capital de 114 846 979 florins, transportant 3 010 400 personnes, 4 983 517 tonnes, et rapportant 6 214 773 florins ; les lignes de la Société autrichienne de chemin de fer local, par actions

94 kilomètres, capital de 6 711 201 florins rapportant 317 488 florins; les lignes construites par l'État : chemin de fer transversal de Ichlava à Tabor, Libck et Eisenstein, Rakonik-Protivin, de Prague à Tabor et à la frontière sud (ce dernier acquis par l'État), avec 1 270 kilomètres, capital 208 600 000 florins, transportant 6 800 000 personnes et 4 075 000 tonnes, rapportant 7 030 000 florins; la Société des chemins de fer d'État, avec actionnaires, ayant 613 kilomètres, capital de 87 600 000 florins, transportant 2 600 000 personnes et 600 000 tonnes, rapportant 3 560 000 florins ; enfin le chemin de Prague à Rodenbach (Rorembeck) et de Prague à Tabor à Usti (Aussig) et Teplic, acquis par l'État, avec 101 kilomètres, un capital de 27 620 464 florins, transportant 1 037 856 personnes et 7 487 723 tonnes, rapportant 3,402,991 florins. Dans ces dernières années, on a construit encore de nombreuses lignes secondaires et locales avec le secours de tous les pays qu'elles desservent et qui en ont couvert les actions.

La construction des canaux navigables en Bohême est tout à fait négligée par le gouvernement;

dans les dernières années, on a construit à Prague un port auquel ont subvenu le pays et la ville de Prague pour deux millions de florins, mais ce port n'offre pas encore de communications navigables, et la canalisation de la Vltava jusqu'à Melnik est seulement projetée. Il existe un projet de canal reliant la Vltava au Danube. Mais la tenue du gouvernement vis-à-vis de ce projet est tout à fait indolente. La navigation sur l'Elbe transporte à l'aval 18 526 653 quintaux, à l'amont 523 030 quintaux; les transports sur la Vltava sont insignifiants.

XI

CONCLUSIONS

Depuis 1891, les chances de la lutte entre la nation tchèque et le gouvernement de Vienne sont devenues égales ; ils sont en garde l'un contre l'autre, comme deux lutteurs d'égale valeur. Si le gouvernement a pour lui sa position privilégiée, l'autorité officielle et les forces matérielle, les Tchèques sont forts de leurs droits, conscients de la justesse de leur cause et soutenus par la volonté inébranlable et unanime de toute la nation.

Le droit historique des pays dépendants de la couronne de Bohême et du peuple tchèque a tout autant de valeur que celui des pays hongrois représentés par les Magyars. Aussi les Tchèques sont-ils décidés à ne jamais renoncer à leurs droits ni à abandonner l'espoir du succès dans

la lutte qu'ils ont engagée contre le système de centralisation à outrance ; il faut espérer que leurs efforts aboutiront à faire proclamer l'égalité des droits politiques que l'histoire confère à la Bohême avec les droits constitutionnels de l'Autriche.

Ce que les Tchèques veulent, ce n'est pas former un état national avec toutes les attributions de la souveraineté absolue; ils désirent seulement posséder une part d'autonomie telle qu'elle assure au peuple tchèque une existence nationale indépendante et que le résultat obtenu par le travail des populations bohémiennes ne profite pas seulement aux étrangers. Ils ne veulent pas être un état féodal avec des privilèges surannés et des institutions du moyen âge ; ils réclament pour leur pays et leur peuple la forme moderne du self-gouvernement; ils veulent être considérés comme les membres d'une confédération monarchique établie sur des bases démocratiques. Ils veulent que l'Autriche devienne une Suisse monarchique.

Pour atteindre ce but, ils souhaitent que l'entente entre eux et la dynastie soit com-

plète et s'établisse sur les bases d'un accord réciproque qui les mette dans leur pays sur le même pied que les Allemands et leur donne autant de droits et d'autorité qu'à ceux-ci. La réalisation de leurs désirs ne menace en rien l'unité de la monarchie qui, au contraire, en donnant satisfaction au peuple tchèque, n'en acquerrait que plus de force. La Constitution qu'ils demandent est à peu près ce qu'est pour les Anglais la grande Charte.

Depuis la victoire de l'absolutisme en 1620, la politique autrichienne a été germanisatrice et centraliste pour assurer la domination allemande. Après 1866, lorsque l'Autriche fut expulsée du bund allemand, François-Joseph aspira à prendre sa revanche et à rétablir la domination autrichienne en Allemagne; son rêve fut stérile, et après la création de l'Empire allemand il se résigna à devenir le vassal des Hohenzollern, le collaborateur actif des agressions allemandes en Orient..

On a réussi à créer un parti allemand assez fort en Roumanie, on a corrompu la Bulgarie et la Serbie ; on s'est efforcé, par tous les moyens,

de dénationaliser la Bosnie. La facilité avec laquelle les pays slaves libres ont accepté tous ces agissements permettrait de se demander si les peuples slaves sont capables d'être indépendants.

Heureusement le Monténégro, ce petit pays héroïque, est resté imperturbablement fidèle à la grande idée slave et a sauvé l'honneur. Il en est de même pour les Tchèques de la Bohême. La lutte des Tchèques contre le monde allemand dure dans le pays de Bohême depuis des milliers d'année; la vie miraculeuse des Tchèques après l'épouvantable catastrophe de la Montagne Blanche prouve assez clairement l'immense vitalité de cette nation, et le spectacle merveilleux qu'elle nous montre aujourd'hui atteste qu'elle est digne d'une libre et indépendante existence nationale.

Bismarck a dit que la Bohême était une forteresse créée par Dieu lui-même. Jamais la Russie, ni aucun gouvernement européen ne tolérerait que l'Allemagne s'en emparât, bien que l'acharnement avec lequel le gouvernement de Vienne cherche à la germaniser n'ait pas d'autre but que d'y créer des conflits assez graves pour justifier

l'intervention à main armée de l'Allemagne. Celle-ci, en vertu du pacte qui rend solidaires les États de la Triple-Alliance, et sous prétexte de prêter main forte à ses nationaux menacés dans leur sécurité, viendrait occuper militairement le pays, pour l'annexer purement et simplement à l'Empire d'Allemagne.

Les Tchèques savent cela. Mais fussent-ils seuls à soutenir la lutte, ils sont de taille à le faire. Sans doute cette lutte peut encore être longue. Mais la nation tchèque ne cédera pas un pouce de ses droits, et à la fin viendra le jour où l'Autriche ne se pourra plus maintenir sans la nation tchèque, ni contre la nation tchèque, et où elle sera forcée de faire la paix avec les Tchèques et avec toutes les nationalités slaves; un jour où elle sera forcée de reconnaître que sa seule raison d'être est d'être juste pour tous ses peuples, afin d'avoir les forces nécessaires pour défendre son autorité et son prestige dans le concert européen.

On a dit, non sans raison, que le peuple tchèque avait la tête dure; il l'a prouvé maintes fois; tant pis si ses adversaires ne le comprennent pas. Palacky a dit dans son testament: « Nous étions

en Bohême avant l'Autriche. » Si l'Autriche persiste dans son aveuglement funeste, elle périra comme tout organe incapable de remplir sa destination. Mais cela ne sera pas une catastrophe pour la nation tchèque. Depuis que l'Autriche a cessé d'être une puissance allemande, il ne lui reste d'autre parti à prendre que de se constituer en État fédératif où les populations slaves trouveront toutes les garanties d'une existence autonome. C'est une évolution nettement indiquée à laquelle la Monarchie autrichienne ne peut se dérober sous peine d'une dislocation inévitable. Cette dislocation est fatale et imminente, bien que les partisans de l'hégémonie allemande qui sentent la nécessité de cette évolution et la redoutent, ne reculent devant aucun stratagème pour l'ajourner. Entre ses deux puissants voisins du nord et de l'est, l'Autriche ne peut vivre et durer qu'à la condition de donner un libre essor aux aspirations nationales des peuples qui tiennent à la liberté et refusent d'aliéner leur indépendance.

La Bohême est, depuis dix siècles, le rempart qui a résisté à des luttes innombrables; c'est la

vedette avancée des peuples slaves, c'est la forteresse créée par Dieu lui-même, selon l'expression de Bismarck, aux confins des peuples allemands et slaves. Il faut qu'elle devienne libre et indépendante, et elle le deviendra.

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY





Coulommiers. — Imp. Paul Brodard. — 512-97.

